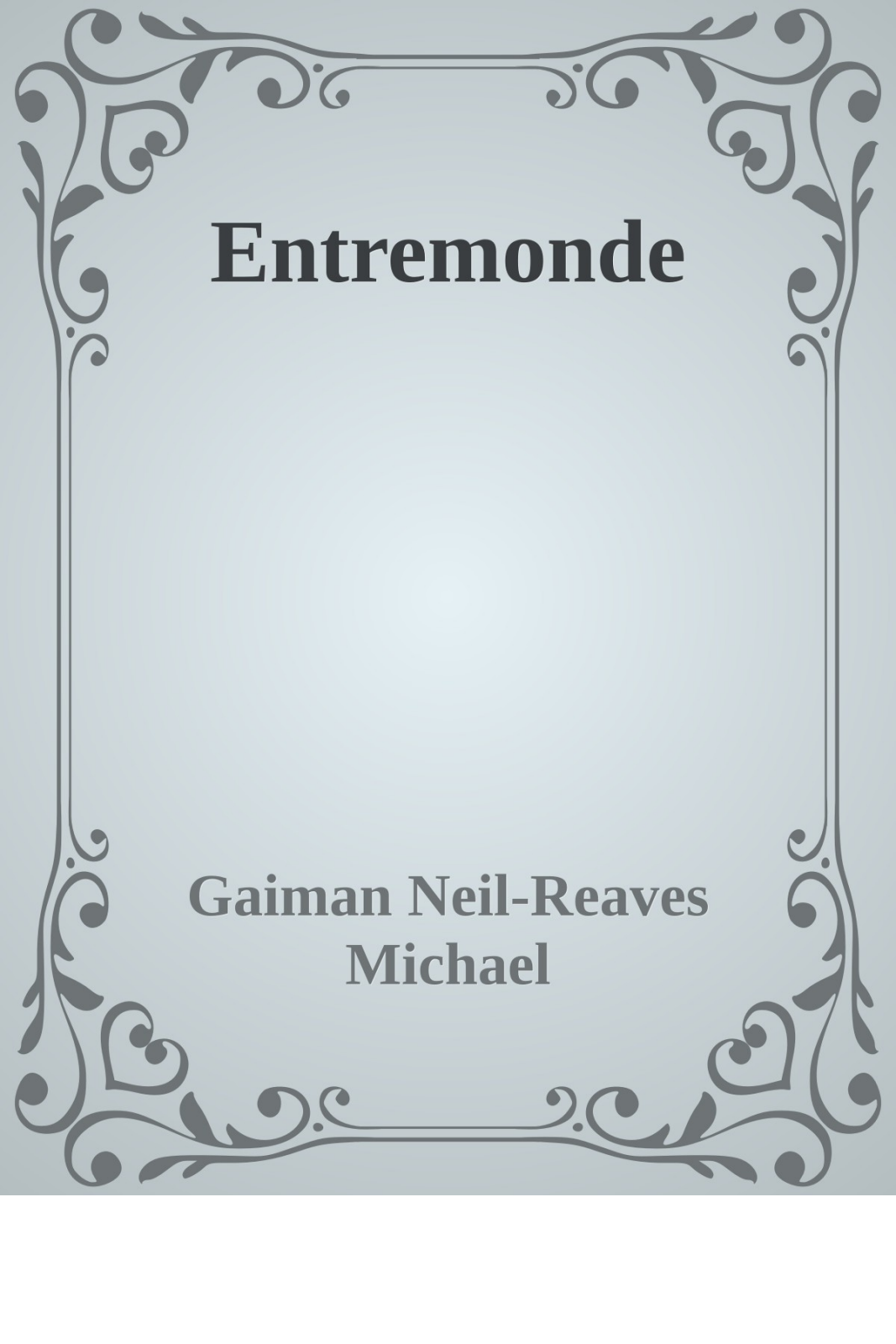


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a dark gray color, framing the central text.

Entremonde

**Gaiman Neil-Reaves
Michael**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



NEIL
GAIMAN
MICHAEL REAVES
7^e TENTREMONDE



NEIL GAIMAN
MICHAEL REAVES

ENTREMONDE

Roman traduit de l'anglais
par Michel Pagel



Titre original
Interworld

Neil Gaiman & Michael Reaves, 2007

Pour la traduction française :
© Éditions Au diable vauvert. 2010

Neil dédie ce roman à son fils Mike, qui a lu le manuscrit, l'a aimé, nous a encouragés et n'a pas arrêté de demander quand il pourrait relire cette histoire sous la forme d'un vrai livre.

Michael dédie ce roman à Steve Saffel.

NOTE DES AUTEURS

Ceci est une œuvre de fiction. Puisqu'il existe une infinité de mondes possibles, elle est toutefois fatalement vraie dans l'un d'eux. Or, si une histoire située dans un nombre infini d'univers est vraie dans l'un d'eux, elle l'est dans l'absolu. Elle n'est donc peut-être pas aussi fictive que nous le pensons.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Un jour, je me suis perdu chez moi.

Ça n'était pas aussi terrible que ça en a l'air, cela dit. On venait d'agrandir la maison, d'ajouter un couloir et une chambre pour le calmar – alias Kevin, mon tout jeune frère –, mais les maçons étaient partis et la poussière s'était redéposée plus d'un mois plus tôt. Quand maman nous a appelés pour le dîner, j'ai voulu descendre au rez-de-chaussée et je me suis retrouvé dans une pièce du premier étage, tapissée d'un papier peint couvert de nuages et de lapins. Comprenant que j'avais tourné à droite au lieu de tourner à gauche, je n'ai rien eu de plus pressé que de refaire la même erreur et j'ai abouti dans un placard.

Le temps que j'arrive en bas, Jenny et papa y étaient déjà, et maman faisait les gros yeux. Sachant que toute tentative d'explication sonnerait faux, je me suis attaqué sans piper mot à mes macaronis au gruyère.

Mais, bon, vous saisissez le problème. Je n'ai pas ce que ma tante Maude appelait « la bosse de l'orientation ». On pourrait même dire que j'ai un creux à la place de la bosse. Qu'on ne me parle pas de distinguer le nord du sud ou l'est de l'ouest : j'ai déjà assez de mal avec la gauche et la droite. Ce qui est plutôt amusant quand on sait ce que je suis devenu...

Mais j'anticipe. Bon, d'accord. Je vais écrire ce récit comme M. Dimas nous l'a appris. D'après lui, dès l'instant qu'il y a un point de départ, il peut s'agir de n'importe quoi. Je vais donc commencer par lui.

J'étais en classe de seconde et, vers la fin octobre, tout se passait normalement, en dehors des cours d'histoire-géo – ce qui ne constituait pas une grosse surprise. M. Dimas, le prof, était connu pour ses méthodes anticonformistes. À l'occasion du devoir de la mi-trimestre, il nous avait bandé les yeux puis demandé de planter une épingle sur un planisphère : nous avions dû rédiger un essai sur l'endroit précis que nous avions touché. Je m'étais retrouvé avec la petite ville de Decatur, dans l'Illinois. Certains élèves s'étaient désolés d'avoir récolté Oulan-Bator ou le Zimbabwe, alors qu'ils avaient de la chance : allez donc pondre dix pages sur Decatur, Illinois, vous !

M. Dimas ne faisait jamais rien comme tout le monde. L'année d'avant, on l'avait vu à la une des journaux et il avait failli être limogé pour avoir assigné à deux classes pendant tout un trimestre les rôles

de fiefs ennemis tentant de négocier la paix. Ces tractations ayant fini par échouer, les deux groupes s'étaient livrés bataille dans la cour pendant la récré et, une chose en amenant une autre, il en était résulté quelques saignements de nez. Les infos locales avaient cité les propos suivants du professeur : « Parfois, il faut connaître la guerre pour apprécier la paix. En outre, il est nécessaire d'apprendre la véritable valeur de la diplomatie afin d'éviter les conflits. Je préfère que mes élèves assimilent ces leçons-là dans la cour de récréation que sur un champ de bataille. »

À l'école, on murmurait que cette fantaisie lui vaudrait d'être licencié. Même M. Haenkle, le maire, était assez contrarié, car le nez de son fils faisait partie de ceux qui avaient saigné. Maman, ma sœur cadette Jenny et moi étions restés debout tard le soir, à attendre devant un bol d'Ovomaltine que papa rentre de la réunion du conseil municipal. Le calmar, lui, dormait à poings fermés sur les genoux de maman – qui l'allaitait encore, à l'époque. Il était plus de minuit quand papa est rentré par la porte de derrière, a jeté son chapeau sur la table et déclaré : « Le résultat du vote a été de sept contre six en faveur de Dimas. Il garde sa place, et moi, j'ai mal à la gorge. »

Pendant que maman se levait pour lui préparer du thé, Jenny lui a demandé pourquoi il s'était porté au secours de M. Dimas. « Mon instituteur dit que c'est un fauteur de troubles.

— C'en est un, a répondu papa. Merci, chérie. » Il a bu une gorgée de thé avant de reprendre. « C'est aussi un des rares profs de la région qui s'intéressent à leur travail, et qui disposent de plus d'un gramme d'intelligence pour l'accomplir. » Il a pointé sa pipe vers ma sœur et ajouté : « L'heure des sorcières est largement dépassée, petite fée. Au lit ! »

Ça, c'était papa. Quoique seulement conseiller municipal, il avait plus d'influence que le maire sur certaines personnes. Ex-courtier de Wall Street, il gérait toujours les placements de plusieurs notables de Greenville, dont certains appartenaient au conseil d'administration de l'école. Ses fonctions à la mairie ne l'occupant que quelques jours par mois, on le trouvait le reste du temps au volant d'un taxi. Je lui avais demandé une fois pourquoi il se donnait la peine de travailler, étant donné que ses investissements auraient empêché le loup de franchir notre porte même sans les bijoux que fabriquait et concevait maman ; il m'avait répondu aimer rencontrer des gens nouveaux.

Avoir frôlé le limogeage aurait dû effrayer M. Dimas et l'amener à mettre un peu d'eau dans son vin, mais nous n'avons pas eu cette chance. Son idée pour le contrôle d'histoire-géo de fin d'année s'est avérée carrément extrême, même à son échelle. Il a divisé notre classe en dix équipes de trois élèves, nous a encore bandé les yeux – c'était son dada, les bandeaux – et nous a fait larguer par le bus scolaire en

des points de la ville choisis au hasard. Nous étions censés trouver en temps limité, et sans plan, le chemin de divers postes de contrôle. Un autre prof a demandé quel était le rapport avec l'histoire-géo, et M. Dimas a répondu que *tout* avait un rapport avec l'histoire-géo. Il nous a confisqué nos portables, cartes de téléphone, cartes de crédit et argent liquide, afin que nous ne puissions appeler personne au secours ni prendre un bus ou un taxi. Nous étions livrés à nous-mêmes.

Et c'est comme ça que tout a commencé.

Bien sûr, nous ne courrions aucun vrai danger – le centre de Greenville n'est pas celui de Los Angeles, de New York, ni même de Decatur, Illinois. Au pire, nous aurions risqué de recevoir des coups de sac à main, si l'un de nous avait été assez inconscient pour essayer d'aider une vieille dame à traverser la 42^e Avenue. Puisque je me retrouvais en équipe avec Rowena Danvers et Ted Russell, l'expérience promettait néanmoins d'être intéressante.

Tandis que le bus scolaire s'éloignait dans un nuage de gaz d'échappement, nous avons ôté nos bandeaux. Nous avons été déposés au centre-ville – cela, au moins, ne faisait aucun doute. On était au beau milieu d'un frais après-midi d'octobre, et la circulation, tant pédestre que motorisée, était assez réduite. J'ai aussitôt cherché des panneaux, lesquels nous ont appris que nous nous trouvions à la croisée du boulevard Sheckley et de la rue Simak.

Je savais où nous étions.

Ça m'a valu une telle surprise que j'en suis resté muet un bon moment. Moi qui réussissais à me perdre en allant à la boîte aux lettres du quartier, je savais où nous nous trouvions : en bas de la rue – quoique sur le trottoir d'en face – où exerçait le dentiste chez qui Jenny et moi nous étions fait détartre les dents deux jours plus tôt.

Avant que je puisse dire quoi que ce soit, Ted a sorti la carte que nous avait confiée à tous M. Dimas, sur laquelle figurait le lieu où on devait nous récupérer. « Il faut qu'on aille à l'angle de la rue des Érables et de la rue de la Baleine, a-t-il dit. Hé, on pourrait peut-être demander à ton père de passer nous prendre, Harker. »

De Ted Russell, il y a une seule chose à savoir : il serait incapable d'épeler « Q.I. » Non parce qu'il est bête – bien qu'il le soit comme ses pieds – mais parce qu'il s'en fiche royalement. Ayant redoublé, il avait un an de plus que moi. Je savais ne devoir tirer de lui que des blagues qui auraient consterné jusqu'aux gamins de l'école primaire. Toutefois, j'étais prêt à m'accommoder de Russell, aussi bête et désagréable qu'il fût, pour me trouver ici – ou d'ailleurs n'importe où – en compagnie de Rowena Danvers.

J'imagine qu'il y avait des filles plus jolies, plus intelligentes et globalement plus sympas au lycée de Greenville, mais je ne m'étais

jamais soucie de les chercher. Rowena, de mon point de vue, était la seule qui me convenait. Après deux ans d'efforts, je n'avais cependant toujours pas réussi à la convaincre que j'étais autre chose qu'un vague figurant dans le film de sa vie. Elle ne me détestait pas, elle ne me trouvait même pas désagréable : je n'étais pas assez important pour justifier ce genre de sentiment. Je doute que nous ayons échangé plus de cinq phrases durant toute l'année scolaire, dont quatre du type : « Hé, tu as laissé tomber ça » ou « Excuse-moi, c'est ta place, là ? » Même si chacune m'était aussi précieuse qu'un trésor, ce n'était pas exactement le matériau des grandes histoires d'amour.

Mais à présent, je tenais peut-être une chance de changer cela, de devenir autre chose qu'un point clignotant anonyme sur son radar. J'avais presque quinze ans et elle était mon véritable Premier Amour. Je suis sérieux. Du moins je l'étais à l'époque. Ce n'était pas qu'un béguin : je n'étais pas juste amoureux de Rowena Danvers – je l'aimais follement, profondément, *passionnément*. J'avais même confié à mes parents ce que je ressentais, et il m'avait fallu pour ça énormément d'estomac. Si jamais elle finissait par me remarquer, leur avais-je dit, ce serait une des grandes histoires d'amour du siècle. Ils s'étaient rendu compte que j'étais sérieux, aussi ne m'avaient-ils pas même taquiné : ils avaient compris. M'avaient souhaité bonne chance. D'après papa, je serais Tristan et elle Iseut (même si je ne savais pas qui c'était) ; d'après maman, je serais Sid et elle Nancy (que je ne connaissais pas non plus). Je voulais impressionner Rowena Danvers. En conséquence, même si faire la preuve que je savais traverser une rue dans la bonne direction n'avait pas grand-chose de shakespearien, j'étais disposé à prendre ce que je trouvais. J'ai dit : « Je sais où on est. »

Les deux autres m'ont regardé d'un air dubitatif.

« Oui, bien sûr. Je préférerais encore remettre le bandeau. Viens, a dit Ted en prenant le bras de Rowena. On sait tous que Harker serait incapable de trouver son popotin, même s'il avait les deux mains attachées derrière le dos. »

Rowena a dégagé son bras et m'a regardé. L'idée de longer cinq ou six pâtés de maisons en compagnie de Ted Russell ne l'enchantait visiblement pas, mais elle n'avait pas non plus envie de passer le reste de la journée à errer dans la ville. « Tu es *sûr* de savoir où on est, Joey ? » a-t-elle demandé.

La femme que j'aimais m'appelait au secours ! Je me sentais capable de retrouver le chemin de chez moi en partant de la face cachée de la lune. « Sans problème, ai-je affirmé, aussi confiant qu'un lemming persuadé d'aller passer une bonne journée au bord de la mer. Suivez-moi. Venez ! » Et je suis parti vers le bas de la rue.

Rowena a encore hésité un instant, puis elle a commencé à me

suivre. Ted, à qui elle tournait le dos, l'a regardée un moment, choqué, puis il a agité le bras en un geste qui signifiait : *Bon vent !* « Ça vous regarde. Je dirai à Dimas d'envoyer des équipes de secours », a-t-il crié, avant d'éclater de rire et de partir dans l'autre sens.

Ça doit être sympa d'être son propre public.

Rowena m'a rattrapé et nous avons marché un moment en silence. Après avoir traversé le parc Arkwright, nous avons pris vers le nord – je crois – par la rue de Corinthe.

Au bout de six pâtés de maisons, j'ai eu une illumination : il est fort bon de savoir où on est, mais il est encore meilleur de savoir *où on va*. Ce qui n'était clairement pas mon cas : en quelques minutes, je me retrouvais plus perdu que je ne l'avais jamais été. Et il y avait pire : Rowena s'en doutait. Je le voyais à sa manière de me regarder.

Je commençais à paniquer. Je ne voulais pas la décevoir, et je ne voulais pas non plus qu'elle remarque à quel point j'étais gêné. Donc j'ai dit : « Attends-moi là juste une minute », et je me suis mis à courir sans lui laisser le temps de répondre.

Je souhaitais désespérément trouver une autre rue ou un autre point de repère de ma connaissance. Au premier croisement, j'ai aperçu tout au bout du pâté de maisons suivant un immeuble qui m'a paru familier, aussi me suis-je engagé sur le boulevard Arkwright, près du parc, pour m'en assurer.

Le climat de Greenville est bizarre – dans le meilleur des cas – en raison de la proximité de la Grand-River, le fleuve qui nous vaut notre industrie de brassage de bière, qui attire les touristes venant effectuer le parcours de santé et admirer les chutes, mais qui génère également du brouillard dans toute la ville dès qu'il commence à faire frais.

Un tel brouillard s'étendait au coin du boulevard Arkwright et de la rue de Corinthe. Je me suis enfoncé en plein dedans, le sentant déposer des gouttelettes froides sur mon visage. La plupart des brumes s'éclaircissent quand on est à l'intérieur. Pas celle-là : j'avais l'impression de traverser une fumée épaisse, grise et aveuglante.

J'ai toutefois continué d'avancer sans trop y faire attention – j'avais des choses plus importantes en tête. De l'intérieur du brouillard, je distinguais des lueurs miroitantes d'une myriade de couleurs différentes. Les villes ont vraiment un aspect bizarre quand on n'en voit que les lumières.

J'ai tourné au croisement suivant dans la rue Fallbrook, je suis sorti du brouillard – et je me suis figé. Je ne reconnaissais pas du tout le quartier. De l'autre côté de la rue, se dressait un McDonald's que je n'avais encore jamais vu, surmonté d'une colossale arche à carreaux verts. Une promotion pour des plats écossais, ai-je supposé.

Surprenant. Cela dit, j'ai remarqué le truc sans vraiment l'enregistrer : j'étais trop occupé à penser à Rowena et à me demander s'il existait le moindre moyen de lui expliquer ce qui était arrivé sans passer pour un abruti parfait. Il n'en existait pas. J'allais être obligé de la rejoindre et de lui avouer que je nous avais totalement égarés. Une perspective qui m'enchantait à peu près autant que celle d'une visite de routine chez le dentiste.

À tout le moins, le brouillard s'était presque dissipé quand j'ai regagné la rue perpendiculaire, haletant, hors d'haleine. Rowena attendait toujours là où je l'avais laissée. Me tournant le dos, elle examinait la vitrine d'un magasin d'animaux familiers. J'ai traversé la rue en courant et lui ai tapoté l'épaule, avant de déclarer : « Je suis désolé. Je crois qu'on aurait dû écouter Ted. Tu n'entends pas ça souvent, hein ? »

Elle s'est retournée.

Une fois, quand j'étais gamin – vraiment gamin, je veux dire, à New York, avant qu'on ne déménage à Greenville, avant même la naissance de Jenny –, ma mère m'avait emmené avec elle faire ses achats de Noël dans le grand magasin *Macy's*. Elle portait un manteau bleu et j'aurais juré l'avoir à peine quittée des yeux. Je l'avais suivie dans tous les rayons jusqu'à ce que la foule commence à me faire peur, moment auquel je lui avais pris la main. Et elle avait baissé la tête...

Ça n'était pas ma mère. C'était une femme que je n'avais jamais vue, vêtue d'un manteau bleu similaire et coiffée de la même façon. Je m'étais mis à pleurer, on m'avait emmené dans un bureau, donné un soda, et on avait retrouvé ma vraie mère, si bien que tout s'était terminé à merveille. Cependant je n'ai jamais oublié cet instant de dislocation, la sensation qu'on éprouve lorsqu'on s'attend à trouver une personne et qu'on en découvre une autre.

C'était ce que je ressentais à présent. Parce que ce n'était pas Rowena qui se tenait devant moi. C'était une fille qui lui ressemblait comme une sœur et qui portait exactement les mêmes vêtements. Y compris une casquette de baseball noire identique à la sienne.

Mais Rowena avait toujours été très fière de ses longs cheveux blonds. Elle avait déclaré plus d'une fois vouloir les laisser pousser autant que possible, ne jamais les couper.

Cette fille-là avait les cheveux coupés à la tondeuse – *vraiment* ras. Et elle ne lui ressemblait même pas. Pas vraiment. Pas quand on y regardait de près. Rowena a les yeux bleus. Elle, elle les avait marron. C'était juste une inconnue avec un manteau brun et une casquette de baseball noire, qui regardait des chiots dans une vitrine. Confus, j'ai reculé. « Désolé, ai-je dit. Je t'ai prise pour quelqu'un d'autre. »

Elle me regardait comme si j'avais surgi des égouts avec un masque de hockey sur la tête et une tronçonneuse entre les mains. Elle

n'a rien répondu.

« Je suis vraiment désolé, d'accord ? ai-je répété. Je me suis trompé. C'est bon ? »

Elle a hoché la tête, toujours muette, et elle s'est éloignée sur le trottoir jusqu'au premier coin de rue, regardant derrière elle toutes les deux ou trois secondes. Ensuite, elle s'est mise à courir comme si elle avait eu tous les chiens de l'enfer à ses trousses.

J'aurais voulu m'excuser encore de l'avoir effrayée mais j'avais mes propres problèmes.

J'étais perdu au centre de Greenville, séparé des deux autres membres de mon équipe et privé de tout mon argent liquide. J'avais raté mon contrôle d'histoire-géo.

Il ne me restait qu'une seule chose à faire, et je l'ai faite.

J'ai enlevé ma chaussure.

Sous la semelle intérieure se trouvait un billet de cinq dollars plié. Ma mère me le fait garder là pour les urgences. J'ai sorti les cinq dollars, remis ma chaussure, fait de la monnaie et pris un bus pour rentrer chez moi, en me demandant ce que j'allais raconter à M. Dimas, à Rowena et même à Ted. Et aussi en espérant très fort avoir la chance de contracter dans les douze heures à venir une maladie tellement contagieuse que je serais obligé de manquer l'école jusqu'à la fin du trimestre...

Je savais fort bien que mes problèmes ne se termineraient pas quand j'arriverais chez moi, mais à tout le moins, je ne serais plus perdu.

Il s'est toutefois avéré que je n'imaginai même pas encore le sens de ce mot.

CHAPITRE 2

J'ai fait le trajet en bus dans un état second. Quelques pâtés de maisons après le départ, j'ai arrêté de regarder par la fenêtre et commencé à fixer le dossier du siège de devant. Parce que les rues n'avaient pas leur aspect habituel. Au début, je n'ai pas réussi à mettre le doigt sur les détails qui me chiffonnaient ; tout me paraissait juste un petit peu... décalé. Comme l'arche à carreaux verts du McDonald's. J'aurais aimé avoir eu vent de la promotion du moment.

Et les voitures. Papa dit que, quand il était enfant, ses copains et lui distinguaient sans mal une Ford d'une Chevrolet ou d'une Buick. De nos jours, elles se ressemblent toutes, quel qu'en soit le constructeur, mais on aurait dit que quelqu'un avait décidé qu'elles devaient désormais être peintes de couleurs vives – des orangés, des verts feuille et des jaunes joyeux. Je n'ai pas vu une seule bagnole noire ou grise de tout le trajet.

Un véhicule de police nous a dépassés, gyrophare en action : un gyrophare jaune et vert, pas rouge et bleu.

Ensuite, je n'ai plus quitté des yeux le cuir gris craquelé dressé devant moi. À environ la moitié du trajet, j'ai commencé à être obsédé par l'idée que ma maison ne serait plus à sa place, qu'il y aurait juste un terrain vague ou – idée encore plus troublante – une maison *différente*. Ou bien que les gens qui s'y trouveraient ne seraient pas mes parents, ma sœur et mon petit frère. Ce seraient des inconnus. Je n'aurais plus ma place parmi eux.

Je suis descendu du bus et j'ai franchi en courant les trois derniers pâtés de maisons qui me séparaient de chez moi. De l'extérieur, la maison paraissait inchangée : même couleur, mêmes plates-bandes et mêmes jardinières aux fenêtres, mêmes clochettes éoliennes pendues au plafond de la véranda. J'ai failli en pleurer de soulagement. La réalité tout entière pouvait bien s'écrouler autour de moi, mon foyer demeurerait un refuge.

J'ai poussé la porte et je suis entré.

L'odeur était celle de ma maison, pas d'une autre. J'ai enfin réussi à me détendre.

À l'intérieur, tout était identique aussi. Quoique... debout dans le hall d'entrée, j'ai commencé à remarquer des choses. De toutes petites choses, des détails subtils, du genre dont on peut se dire qu'on les imagine. Le motif du tapis était peut-être très légèrement différent, me suis-je dit, mais se rappelle-t-on vraiment un motif de tapis ? Sur le

mur du salon, à la place d'une photo de moi à la maternelle, il y avait désormais celle d'une fille de mon âge ou presque, et qui me ressemblait un peu – mais mes parents avaient bel et bien parlé de faire agrandir une photo de Jenny.

Et puis l'évidence m'a frappé. Le choc a été aussi rude que celui que j'avais subi l'année précédente, quand je m'étais mis en tête de descendre les chutes dans un tonneau : ledit tonneau s'était fracassé sur les rochers, le monde était soudain devenu très lumineux, il s'était retourné sens dessus dessous, et j'avais eu très, très mal...

Il y avait bien une différence de taille – mais invisible quand on était devant la maison. La pièce supplémentaire construite au printemps – la chambre de Kevin, mon petit frère – n'était pas là.

J'ai regardé en haut de l'escalier. Normalement, si je me dressais sur la pointe des pieds et me tordais le cou à la limite de la douleur, je voyais le début du nouveau couloir. J'ai essayé. J'ai même monté une ou deux marches pour mieux voir.

En vain. La portion ajoutée n'était toujours pas là.

Si c'est une farce, ai-je pensé, elle est due à un multimilliardaire doté d'un sens de l'humour franchement pervers.

Entendant du bruit derrière moi, j'ai fait volte-face – et me suis trouvé nez à nez avec maman.

Sauf que ça n'était pas elle.

Telle Rowena, elle avait l'air différent. Elle portait un jean et un t-shirt que je n'avais encore jamais vus. Ses cheveux étaient coiffés comme d'habitude mais elle avait changé de lunettes. Ainsi que je le disais : de petites choses.

À part le bras artificiel. Ça, ça n'était pas un détail.

Faite de plastique et de métal, la prothèse démarrait juste en dessous de la manche du t-shirt. Maman a remarqué que je la fixais, et son expression surprise – elle ne me reconnaissait pas plus que ne m'avait reconnu Rowena – s'est faite soupçonneuse.

« Qui es-tu ? Qu'est-ce que tu fais dans cette maison ? »

Je ne savais pas trop si je devais éclater de rire, pleurer ou me mettre à hurler. « Tu ne me reconnais pas, Maman ? ai-je demandé, désespéré. C'est moi, Joey !

— Joey ? a-t-elle répété. Je ne suis pas ta maman, mon garçon. Et je ne connais aucun Joey. »

Je me suis contenté de la fixer, incapable de répondre à ça. Avant que j'aie pu trouver quoi que ce soit à dire ou faire, j'ai entendu une autre voix derrière moi. Une voix de fille.

« Maman ? Y a un problème ? »

Je me suis encore retourné. Je crois qu'inconsciemment, je m'attendais plus ou moins à ce que j'allais voir : les inflexions de ce nouveau timbre m'avaient appris qui se tenait alors en haut des

marches.

La fille de la photo.

Ce n'était pas Jenny. Celle-là avait les cheveux brun roux, des taches de rousseur et l'expression un peu ahurie, comme si elle avait passé trop de temps à l'intérieur de sa tête. Du même âge que moi, elle ne pouvait être ma sœur cadette. Ce dont elle avait l'air – et j'ai alors admis ce que je savais déjà –, c'était ce dont j'aurais eu l'air si j'avais été une fille.

Nous nous sommes observés, choqués. Vaguement, comme de très loin, j'ai entendu sa mère lui dire :

« Remonte, Joséphine. Dépêche-toi. »

Joséphine.

C'est alors que j'ai compris. Je ne sais pas trop comment, mais ça m'a frappé, et j'ai su que c'était la vérité.

Je n'existais plus. D'une manière ou d'une autre, j'avais été coupé au montage, supprimé de ma propre vie. L'opération avait échoué, de toute évidence, puisque j'étais encore là. Mais j'étais apparemment seul à penser que j'avais le moindre droit d'y être. Pour une raison inconnue, la réalité s'était modifiée, si bien que le premier enfant de M. et Mme Harker était désormais une fille, pas un garçon. Joséphine, pas Joseph.

Mme Harker – et il était très étrange de penser à elle en ces termes – m'observait avec attention, méfiante mais curieuse, semblait-il. Ma foi, évidemment : elle me trouvait un air de famille.

« Est-ce que... je te connais ? » Elle a froncé le sourcil, essayant de me remettre. Encore une minute et elle allait comprendre pourquoi je lui paraissais aussi familier, se rappeler que je l'avais appelée « Maman ». Comme le mien, son univers allait voler en éclats.

Ce n'était pas ma mère. Même si je voulais très fort qu'elle le soit, même si j'avais terriblement *besoin* qu'elle le soit, cette femme n'était pas plus ma mère que la cliente au manteau bleu de *Macy's* lorsque j'étais enfant. Je suis parti en courant.

À ce jour, je ne sais pas si je me suis enfui parce que tout ça était trop dur à encaisser ou parce que je voulais lui épargner ce que je savais : que la réalité peut se fracasser à la manière d'un miroir sous un coup de marteau. Que cela peut arriver à n'importe qui, parce que ça venait de nous arriver, à elle et à moi.

Je l'ai dépassée en courant, je suis sorti de la maison et j'ai continué à courir vers le bas de la rue. Peut-être espérais-je que courir assez vite et assez loin me permettrait de remonter le temps jusqu'à un moment où tous ces événements délirants ne s'étaient pas encore produits. Je ne sais pas si ça aurait marché. Je n'ai pas eu l'occasion de le vérifier.

Brusquement, juste devant moi, l'air s'est plissé et a miroité

comme sous l'effet d'ondes de chaleur argentées, puis il s'est carrément déchiré. On aurait dit que la réalité elle-même se fendait en deux. De l'autre côté, j'ai aperçu une espèce de décor psychédélique bizarre, tout de formes géométriques flottantes et de couleurs palpitantes.

Et puis une... *chose* a franchi l'ouverture.

C'était peut-être un homme, je n'en savais rien. Ça portait un imperméable et un chapeau. Quand ça a levé la tête pour me regarder, j'ai distingué un visage sous le bord du couvre-chef.

Un visage qui était le mien.

CHAPITRE 3

L'inconnu portait une espèce de masque qui lui couvrait la tête et dont la surface était aussi réfléchissante que du mercure. Contempler cette face vide chromée et voir mon propre visage déformé, distordu, me rendre mon regard faisait une impression terriblement bizarre.

Il me paraissait ahuri, ce visage, stupide. Une carte liquide de taches de rousseur, une tignasse rebelle de cheveux brun roux, de grands yeux marron, ainsi qu'une bouche tordue en un mélange de surprise et, pour tout dire, de frayeur dignes d'un dessin animé.

J'ai d'abord pensé que l'inconnu était un de ces robots de métal liquide comme on en voit dans les films. Ensuite, je me suis dit que c'était un extraterrestre. Enfin, j'ai soupçonné qu'il s'agissait d'une personne de ma connaissance, coiffée d'un super casque *high-tech*. Cette dernière idée s'est changée en certitude, car lorsqu'il a pris la parole, ç'a été d'une voix familière. Assez étouffée par le masque pour que je ne la remette pas tout à fait, mais j'étais sûr de la connaître.

« Joey ? »

J'ai essayé de répondre « Ouais ? », mais je n'ai réussi qu'à émettre une espèce de bruit de gorge.

Il a fait un pas vers moi. « Bon, écoute, j'imagine que tout ça va un peu vite pour toi, mais il faut que tu me fasses confiance. »

Ça va un peu vite ? C'est l'euphémisme du siècle, mon pote, ai-je eu envie de lui dire. Ma maison n'était pas ma maison, ma famille n'était pas ma famille, ma copine n'était pas ma copine – bon, elle ne l'était pas non plus au départ, mais on n'allait pas chipoter : l'important était que tous les repères stables de mon existence venaient de se changer en guimauve et que j'étais à peu près à ça de perdre complètement les pédales.

Alors le gugusse au masque d'Halloween m'a posé la main sur l'épaule, ce qui m'a allègrement fait sauter le pas entre « à ça de perdre les pédales » et « pédales perdues ». Je me fichais à présent de qui ça pouvait bien être. J'ai relevé le genou avec force, exactement comme M. Dimas nous avait dit de le faire – aux garçons comme aux filles – si nous nous sentions menacés par un adulte mâle. (« Ne visez pas les testicules, avait conseillé notre prof ce jour-là, sur le même ton que s'il avait parlé de la pluie et du beau temps. Visez le centre de l'estomac, comme si vous vouliez l'atteindre à *travers* les testicules. Ensuite, ne prenez pas le temps de voir si le type va bien ou pas : courez ! »)

J'ai bien failli me péter la rotule : l'inconnu portait une espèce d'armure sous son imper.

Lâchant un cri de douleur aigu, je me suis empoigné le genou droit. Le pire, c'était de savoir que derrière son masque-miroir, ce sale type souriait.

« Ça va ? a-t-il demandé de sa voix à demi familière, plus amusée qu'inquiète.

— Tu veux dire : à part que je ne sais pas ce qui se passe, que j'ai perdu ma famille et que je viens de me casser le genou ? » Je me serais bien mis à courir, mais toute fuite exige deux jambes en bon état de marche. J'ai inspiré à fond, tentant de me reprendre.

« Deux de ces problèmes sont dus à ta bêtise. J'espérais te rejoindre avant que tu ne commences à Marcher, mais je n'ai pas été assez rapide. Maintenant, tu as déclenché toutes les alarmes de la région en passant de plan en plan comme ça. »

Je ne comprenais rien à ce qu'il disait : je n'avais pas consulté le moindre plan depuis qu'on était allé en famille voir tante Agatha pour Pâques. J'ai continué de me masser la jambe.

« Qui es-tu ? ai-je demandé. Enlève ton masque. »

Il n'a pas obtempéré. « Tu peux m'appeler Jay », a-t-il dit. À moins que ce n'ait été : « Tu peux m'appeler G ». Il a tendu à nouveau la main, comme s'il avait voulu que je la serre.

J'ignore si je l'aurais fait ou non, et je n'ai pas eu l'occasion de l'apprendre : un soudain éclair de lumière verte m'a laissé aveuglé, en train de cligner des yeux ; l'instant d'après, une explosion tonitruante m'a privé momentanément de l'usage de mes oreilles.

« Cours ! a crié Jay. Non, pas par là ! Fais demi-tour. Je vais essayer de les semer. »

Je n'ai pas couru. Je suis resté planté là, les yeux écarquillés.

Trois disques volants, argentés et étincelants lévitaient à trois mètres de moi. Debout sur chaque disque, en équilibre tel un surfeur au sommet d'une vague, un homme vêtu d'un habit gris tout d'une pièce brandissait une espèce de filet lesté – comme aurait pu en manier un pêcheur, m'est-il apparu. Ou un gladiateur.

« Joseph Harker, a lancé l'un d'eux d'une voix plate, presque dépourvue d'inflexion. L'opposition est improductive. Restez où vous êtes, je vous prie. » Il a appuyé ses paroles en agitant son filet.

Lequel crépitait et lançait de petites étincelles bleues quand des mailles se touchaient. J'ai compris deux choses en voyant ces filets : qu'ils m'étaient destinés et qu'ils me feraient très mal s'ils me touchaient.

Jay m'a poussé avec violence. « Cours ! »

Cette fois-là, j'ai saisi. Tournant les talons, je me suis élancé.

Un de mes agresseurs a poussé un cri de douleur. J'ai jeté un bref

coup d'œil en arrière : il était en train de s'effondrer, tandis que son disque continuait de léviter au-dessus de lui. J'ai soupçonné que Jay en était responsable.

Les deux autres gladiateurs demeuraient à ma hauteur, juste au-dessus de moi, tandis que je courais. Je n'avais pas besoin de lever les yeux pour le savoir : je voyais leurs ombres.

Je me sentais pareil à un animal sauvage dans un documentaire – un lion ou un tigre, peut-être –, traqué par des hommes armés de fusils à fléchettes soporifiques. On sait qu'il va se faire avoir s'il continue de courir en ligne droite. Donc, je n'ai pas continué : j'ai fait un écart sur la gauche juste au moment où un filet s'abattait, en me frôlant la main droite, à l'endroit que je venais de quitter. Ma main s'est engourdie ; je ne sentais plus mes doigts.

Alors, j'ai *bougé*.

Je n'ai pas trop compris comment j'ai réussi ce coup-là, ni même quel coup j'ai réussi au juste. Il m'a semblé revoir momentanément brouillard et lumières clignotantes, puis je me suis retrouvé seul. Les hommes volants avaient disparu – et même le mystérieux M. Jay avec son visage-miroir n'était plus en vue. C'était un paisible après-midi d'octobre, avec des feuilles humides collées au trottoir, et il ne se passait strictement rien dans une Greenville assoupie – comme d'habitude.

Mon *cœur* battait tellement fort que ma poitrine me semblait sur le point d'exploser.

Tandis que je descendais la rue des Bouleaux en reprenant mon souffle et en frottant de la main gauche ma main droite engourdie, j'ai tenté de trouver un sens à ce qui venait de se produire.

Ma maison n'était plus ma maison. Les gens qui y vivaient n'étaient plus ma famille. De sales types montés sur des bouches d'égout volantes me couraient après, ainsi qu'un individu à l'entrejambe blindé et au visage réfléchissant.

Que pouvais-je faire ? Aller à la police ? *Ben tiens*, me suis-je dit. *Les flics n'arrêtent pas d'entendre des histoires comme celle-là. Et ils envoient ceux qui les leur racontent chez les dingos.*

Ce qui me laissait une seule personne à laquelle m'adresser. Au détour d'un virage, le lycée de Greenville m'est apparu.

J'allais causer avec M. Dimas.

CHAPITRE 4

Le lycée de Greenville avait été bâti presque cinquante ans plus tôt. La ville l'avait fermé quelques mois, quand j'étais gamin, pour en retirer tout l'amiante. Un ou deux mobil-homes, à l'arrière, accueillaien salles de dessin et labos de sciences, et ils feraient l'affaire jusqu'à ce qu'on se décide à bâtir l'extension prévue. L'immeuble était un brin délabré, il puait l'humidité, la pizza et les accessoires sportifs trempés de sueur – et si avec tout ça, vous avez l'impression que je n'aimais pas mon école, je suppose que c'est parce que je ne l'aimais pas, en effet. Je dois toutefois admettre que la regagner à ce moment-là me faisait du bien.

Je suis arrivé en haut du perron, un œil méfiant braqué vers le ciel, au cas où auraient surgi des gladiateurs montés sur des disques volants. Rien.

Je suis entré. Personne ne m'a regardé bizarrement.

On était au beau milieu de la cinquième heure de cours, si bien qu'il n'y avait pas grand monde dans les couloirs. Je me suis dirigé vers la classe de Dimas aussi vite que possible sans me mettre à courir. Ça n'avait jamais été mon prof préféré – les contrôles bizarres qu'il inventait étaient ardues – mais il m'avait toujours fait l'effet de quelqu'un qui ne perdrait pas la tête en cas de coup dur.

Et si ce que j'étais en train de vivre n'était pas un coup dur, je ne vois pas ce qui l'aurait été. En plus, dans un sens, c'était sa faute, non ?

J'ai donc presque couru le long du couloir jusqu'à sa classe, et j'ai regardé à travers la porte vitrée. Assis à son bureau, il corrigeait une pile de copies. J'ai frappé. Sans lever la tête, il a lâché « Entrez ! » tout en continuant ses annotations.

Je me suis approché du bureau. Il a conservé les yeux sur les devoirs.

« M. Dimas ? » J'essayais d'empêcher ma voix de trembler. « Vous auriez un moment ? »

Il s'est enfin redressé pour me regarder en face, et il a lâché son stylo. Il l'a lâché d'un coup, comme ça. Je me suis baissé pour le ramasser et le reposer sur son bureau.

« Il y a quelque chose qui ne va pas ? » ai-je demandé.

Il était pâle et – je m'en suis rendu compte au bout d'un petit moment – authentiquement effrayé. Sa mâchoire inférieure s'est affaissée. Il a secoué la tête en ce geste par lequel mon père dit qu'on

« chasse les toiles d'araignées », et il m'a fixé à nouveau. Puis il a tendu la main droite.

« Serre-moi la main.

— Euh... M. Dimas... » Brusquement, la crainte m'a saisi qu'il ne fasse lui aussi partie de toute cette démente, et l'idée m'a terrorisé au point que j'ai eu peine à rester debout. À ce moment précis, j'avais terriblement besoin d'un adulte responsable.

Le prof tendait toujours la main. J'ai remarqué que ses doigts tremblaient. « On dirait que vous avez vu un fantôme », lui ai-je dit.

Il m'a lancé un regard dur. « Ça n'est pas drôle, Joey. Si tu es bien Joey. Serre-moi la main. »

J'ai mis ma main dans la sienne. Il l'a serrée presque à me faire mal, s'assurant qu'elle était bien de chair et d'os, puis il l'a lâchée. « Tu es réel, a-t-il repris. Tu n'es pas une hallucination. Qu'est-ce que ça veut dire ? Est-ce que tu es bien Joey Harker ? En tout cas, tu lui ressembles, c'est sûr.

— Évidemment que je suis Joey », ai-je répondu. Je l'admets sans honte : j'étais à deux doigts de fondre en larmes comme un bébé. La folie ambiante ne pouvait tout de même pas l'affecter aussi, lui qui avait toujours été tellement sain d'esprit. Dans son genre, d'accord. Quand Haenkle, notre maire, l'avait décrit dans sa rubrique de l'*Écho de Greenville* comme « aussi dingue qu'une tempête de neige en juin », j'avais plus ou moins compris ce qu'il voulait dire.

Mais il fallait que je raconte ce qui m'arrivait à quelqu'un, et M. Dimas me paraissait toujours constituer le meilleur choix.

« Écoutez, ai-je continué en pesant mes mots, la journée d'aujourd'hui a été... franchement bizarre. Et à mon avis, vous êtes la seule personne qui soit capable d'encaisser ça. »

Il était toujours aussi blanc qu'une cruche de lait, mais il a acquiescé. À ce moment-là, on a frappé à la porte, et il a dit « Entrez ! » d'une voix qui m'a paru soulagée.

C'était Ted Russell. Lequel m'a à peine accordé un regard. « Monsieur Dimas, a-t-il commencé, j'ai un problème. Si je récolte un F en histoire-géo, mes parents m'achèteront pas de voiture. Et quelque chose me dit que vous allez me mettre F. »

Il y a apparemment des choses qui ne changent pas, même dans les réalités parallèles : ici aussi, visiblement, Ted peinait à obtenir des notes correctes. Le prof avait paru déçu quand il était entré ; à présent, il était agacé.

« Et en quoi cela me concerne-t-il au juste, Edward ? » Ça, c'était le M. Dimas que je connaissais. J'en ai été tant soulagé qu'avant de réfléchir, j'avais déjà parlé : « Il a raison. De toute façon, t'empêcher de conduire, c'est un service public. Tu es un vrai carambolage en puissance. »

Ted s'est tourné vers moi, et j'ai espéré qu'il se retienne de me frapper devant notre professeur. Ted Russell aime taper les plus petits que lui, à savoir une bonne partie des effectifs du lycée. Il a levé la main par réflexe – et puis il m'a reconnu.

Il s'est figé, le bras en l'air, il a dit distinctement :

« Sainte Mère de Dieu, c'est mon châtiment ! » et il s'est mis à pleurer. Ensuite, il a couru hors de la classe. Exactement comme moi un peu plus tôt. *Ça s'appelle courir comme si sa vie en dépendait*, ai-je pensé.

Je me suis tourné vers M. Dimas. Il m'a rendu mon regard, puis il a accroché du pied une chaise toute proche afin de la tirer vers moi. « Assieds-toi, m'a-t-il dit. Baisse la tête et respire lentement. »

J'ai obéi. Et j'ai bien fait, parce que le monde – ou du moins le bureau – était devenu un peu instable. Au bout d'une minute, quand les choses ont cessé de tourner, je me suis redressé. M. Dimas m'observait avec attention.

Il est sorti, pour revenir quelques secondes plus tard avec un gobelet en plastique. « Tiens. »

J'ai bu l'eau. Ça m'a fait du bien. Un peu.

« J'avais déjà l'impression de vivre une journée bizarre. Maintenant, ça n'est même plus le mot qui convient. Est-ce que vous pouvez m'expliquer tout ça ? »

Il a hoché la tête. « Je peux t'en expliquer une partie. En tout cas la réaction d'Edward. Et la mienne. Joey Harker, vois-tu, s'est noyé accidentellement l'année dernière dans les chutes de la Grand-River. »

J'ai empoigné ma santé mentale à deux mains et je m'y suis accroché. « Je ne me suis pas noyé, ai-je assuré. J'ai été salement secoué, on m'a fait quatre points de suture sur la jambe, papa a dit que ça me ferait une leçon que je n'étais pas près d'oublier, qu'essayer de franchir les chutes dans un tonneau était l'idée la plus idiote que j'avais jamais eue, et j'ai répondu que je n'aurais jamais fait ça si Ted ne m'avait pas traité de dégonflé...

— Tu t'es noyé, a insisté M. Dimas, monocorde. J'ai aidé à repêcher ton cadavre dans le fleuve. J'ai pris la parole à ta messe d'enterrement.

— Ah... » Nous sommes restés muets un moment, jusqu'à ce que le silence devienne insupportable et que je me sente obligé de parler. « Qu'est-ce que vous avez dit ? » Ben quoi ? Vous n'auriez pas voulu savoir la même chose à ma place ?

« Des choses gentilles, a-t-il répondu. J'ai dit que tu avais bon cœur, et j'ai raconté que tu n'arrêtais pas de te perdre lors de ton premier trimestre ici. Qu'on était obligé d'envoyer des équipes de recherche pour te conduire en éducation physique ou dans les labos. »

J'avais les joues brûlantes. « Super, ai-je commenté avec tout le

sarcasme dont je me sentais capable. C'est exactement pour ça que je voulais qu'on se souvienne de moi.

— Joey, a demandé doucement M. Dimas. Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Je passe une journée bizarre, je vous l'ai dit. » Je me préparais à tout lui expliquer – et je parie qu'il aurait compris au moins une partie du problème – mais avant que je puisse ajouter quoi que ce soit, la pièce a commencé à devenir sombre. Pas sombre du genre « Le soleil se cache derrière un gros nuage », ni du genre « Hé, carrément flippant, cet orage », ni même du genre « Je parie que c'est ça, une éclipse de soleil complète ». C'était sombre comme quelque chose qu'on pouvait *toucher*, quelque chose de solide, de tangible et de froid.

Et il y avait des yeux au milieu des ténèbres.

L'obscurité a fini par former une silhouette – celle d'une femme aux longs cheveux noirs. Elle avait de grosses lèvres, comme c'était la mode chez les actrices quand j'étais gamin ; elle était petite, assez mince, et ses yeux étaient si verts qu'elle portait fatalement des lentilles. Sauf qu'elle n'en portait pas.

On aurait dit des yeux de chat. Je ne veux pas dire qu'ils avaient la même force que des yeux de chat. Je veux dire qu'ils me regardaient de la manière dont un chat regarde un oiseau.

« Joseph Harker ? a demandé la femme.

— Oui », ai-je répondu. Ce qui n'était probablement pas la réponse la plus sage que j'aurais pu donner, parce que ensuite elle m'a jeté un sort.

C'est la meilleure manière dont je puisse expliquer ça. Elle a agité un doigt en l'air pour tracer un motif – un symbole d'aspect mi-chinois mi-égyptien – qui est ensuite resté pendu là, luisant, et elle a dit quelque chose en même temps ; le mot qu'elle a prononcé s'est mis à vibrer et à nager dans la pièce ; et l'ensemble, mot et geste, m'a envahi la tête. J'ai alors su que je devrais la suivre toute ma vie, où qu'elle aille. Je la suivrais ou bien je mourrais en essayant.

La porte s'est ouverte. Deux hommes sont entrés. Le premier ne portait qu'un morceau de tissu autour de la taille, comme une couche. Il était chauve – il paraissait en fait totalement glabre –, ce qui, en plus de la couche, lui donnait des allures de mauvais rêve, même sans les tatouages. Les tatouages ne faisaient qu'aggraver le problème : ils couvraient le moindre centimètre carré de sa peau, du sommet du crâne à la pointe des orteils ; ce n'étaient que des bleus et des verts délavés, des rouges et des noirs, dessin après dessin. Quoique leur propriétaire ne fût qu'à deux mètres de moi, je n'arrivais pas à voir ce qu'ils représentaient.

L'autre homme portait un t-shirt et un jean. Le t-shirt était trop petit d'une taille, ce que je jugeais regrettable car il laissait ainsi une

grande bande de ventre exposée. Et ce ventre... ma foi, il *luisait*. Comme une méduse. On voyait les os et les nerfs à travers la peau gélatineuse. Et le visage de ce type-là avait le même aspect. Sa peau était pareille à une simple pellicule d'huile étalée sur les os, les muscles et les tendons qu'on distinguait en dessous, flous, déformés.

La femme a regardé les arrivants comme si elle les avait attendus. Elle m'a désigné d'un geste décontracté. « Je l'ai, a-t-elle déclaré. C'était aussi facile que de piquer son ambrosie à un élémentaire. Il nous suivra n'importe où maintenant. »

M. Dimas s'est levé. « Non mais, écoutez-moi un peu, ma jeune amie, a-t-il commencé. Vous n'avez aucun droit de... » Elle a fait un autre geste et il s'est figé. Plus ou moins. Je voyais ses muscles trembler comme s'il avait essayé de bouger, essayé avec chaque cellule de son être et cependant échoué.

« Où passe-t-on nous prendre ? » a demandé la femme. Elle avait une espèce d'accent de pétasse californienne pleine de fric que je trouvais irritant, particulièrement du fait que je savais devoir passer le reste de ma vie à la suivre partout.

« Dehors. Il y a un chêne frappé par la foudre, a répondu l'homme-méduse, dont la voix aurait fait croire qu'il vomissait de la vase. On nous y ramassera.

— Bien. » Elle m'a regardé. « Viens », m'a-t-elle ordonné, comme si elle s'était adressée à un chien pour lequel elle n'aurait pas éprouvé d'affection particulière. Puis elle a tourné les talons et elle s'est éloignée.

Je l'ai suivie aveuglément, docilement, en me détestant à chaque pas.

ENTRACTE

Extrait du Journal de Jay

Je suis rentré tard à la Ville-Base. La plupart des occupants de mon baraquement dormaient, sauf Jay qui méditait entre sol et plafond, les jambes croisées, si bien qu'il aurait aussi bien pu dormir. À pas de loup, je me suis déshabillé puis douché pendant vingt minutes, extirpant de mes cheveux la boue et le sang séché. Ensuite, j'ai rempli le formulaire de dégâts & pertes, expliquant comment j'avais perdu ma veste et ma ceinture – si vous tenez à le savoir, j'avais échangé la première contre des renseignements, et la seconde avait très efficacement fait office de garrot. Ensuite, je me suis effondré comme un mort et j'ai dormi jusqu'à rouvrir les yeux naturellement.

C'est une tradition : on ne réveille pas un type qui revient de mission. Il a droit à une journée pour préparer son rapport puis à une journée de temps libre. C'est plus ou moins sacro-saint. Mais même le sacro-saint passe par la fenêtre quand le Vieux appelle : à mon réveil, j'ai trouvé près de ma couchette une note rédigée sur son papier orange, m'ordonnant de me présenter à son bureau au moment qui me conviendrait – ce qui est sa manière de dire immédiatement.

J'ai enfilé mon barda et me suis dirigé vers le bureau du commandant.

Nous sommes cinq cents à la base et, tous jusqu'au dernier, nous donnerions notre vie pour le Vieux. Bien sûr, il ne le voudrait pas. Il a besoin de nous. Nous avons tous besoin les uns des autres.

J'ai compris qu'il était de mauvais poil quand je suis arrivé à la réception. Son assistante m'a fait signe d'entrer dans le bureau dès qu'elle m'a vu. Pas « Bonjour », pas « Voulez-vous un café ? » Juste : « Il vous attend. Allez-y. »

La table de travail qui occupe l'essentiel de la pièce est couverte de piles de papiers et de dossiers cornés à la cohésion maintenue par des élastiques. Dieu seul sait comment le Vieux retrouve quoi que ce soit là-dedans.

Derrière lui, une gigantesque photo pend au mur : quelque chose qui évoque un peu un tourbillon, un peu une tornade et surtout la forme que prend l'eau quand elle est absorbée par la bonde. C'est une image de l'Altivers – que nous avons tous juré de garder et de protéger, au besoin en sacrifiant nos vies.

Il m'a lancé un regard furieux de son œil naturel. « Asseyez-vous, Jay. »

Le Vieux porte entre cinquante et soixante ans, mais il se peut qu'il soit nettement plus âgé que ça. Il est pas mal amoché. Un de ses yeux est artificiel – un postiche venant du Binaire, en métal et en verre. Des lumières vertes, violettes et bleues dansent à l'intérieur. Lorsqu'il pose sur vous cet œil-là, il est tout aussi capable qu'avec le vrai de vous faire faire votre examen de conscience et de vous donner l'impression d'avoir cinq ans. Quant à son œil normal, il est marron, identique aux miens.

« Vous êtes en retard, a grommelé le Vieux.

— Oui, Monsieur, ai-je admis. Je suis venu dès que j'ai reçu votre message.

— On a un nouveau Marcheur », a-t-il continué. Prenant un dossier sur son bureau, il en a sorti une feuille de papier bleu qu'il m'a tendue. « En haut lieu, on estime qu'il pourrait se révéler dangereux.

— À quel point ?

— On ne sait pas trop. Mais c'est un élément imprévisible qui va déclencher des alarmes et des pièges partout où il va passer. »

J'ai jeté un coup d'œil au papier. Une planète adaptée aux humains de base – un des mondes du centre, de la portion la plus épaisse de l'Arc –, rien de bien exotique. Les coordonnées étant elles aussi assez classiques, la mission avait l'air raisonnablement facile.

« Je le ramène ? »

Le Vieux a acquiescé. « Ouais. Et vite. Dès qu'ils le sauront dans la nature, les deux autres camps vont envoyer des équipes pour le pincer.

— Aujourd'hui, j'étais censé rédiger mon rapport sur la mission Starlight.

— Joliet et Joy rédigent le leur en ce moment même. Si j'ai besoin de détails supplémentaires, je pourrai toujours vous contacter. Cette mission-ci est prioritaire. Et quand elle sera terminée, vous aurez droit à deux jours de repos. »

Je me suis demandé si on me les accorderait vraiment. Ça n'avait pas d'importance. « Compris. Je le ramène.

— Vous pouvez disposer », a conclu le Vieux. Je me suis levé en me disant que j'allais faire un petit tour à l'armurerie, puis sortir sur le terrain et plonger dans l'Entre-Deux. Avant que je ne franchisse la porte, toutefois, il reprit la parole. Toujours en grommelant mais sur un ton amical. « Rappelez-vous, Jay. Je veux que vous reveniez vite et en un seul morceau. Un Marcheur de plus, l'un dans l'autre, ça n'est pas la fin des mondes. Un officier de terrain de moins, ça pourrait l'être. Ne prenez pas de risques et soyez de retour demain pour faire votre rapport. Mettons à 7 heures précises.

— Bien, Monsieur », ai-je dit avant de refermer la porte.

L'assistante du Vieux m'a tendu en souriant ma fiche de réquisition pour l'armurerie. Elle s'appelle Josetta. « Ça vaut pour moi aussi, Jay, a-t-elle dit. Revenez en bon état. On a besoin de tous nos officiers de terrain. »

L'intendant vient d'une des Terres à la gravité la plus forte, un de ces coins où on a l'impression de peser deux cent cinquante kilos – et où c'est souvent le cas. Bâti comme un tonneau, il mesure vingt-cinq centimètres de plus que moi. Le voir me fait l'effet de me regarder dans un miroir déformant de fête foraine, du genre qui écrase tout en grossissant.

J'ai demandé un scaphandre qu'il m'a balancé sans paraître exercer le moindre effort. Moi, à l'arrivée, j'ai failli partir en arrière : ce truc pesait bien trente-cinq kilos. J'ai deviné l'intendant furieux contre moi parce que j'avais perdu ma veste de combat et ma ceinture.

J'ai signé une décharge pour le scaphandre. Une fois en t-shirt et en caleçon, je l'ai enfilé, activé, et je l'ai senti me couvrir de la tête aux pieds. Ensuite, j'ai orienté mon esprit vers le nouveau venu. Dès que je l'ai repéré, j'ai commencé à Marcher vers lui...

L'Entre-Deux était froid ; il m'a laissé dans la bouche un goût de vanille et de feu de bois. J'ai trouvé sans le moindre souci celui que je cherchais. C'est ensuite que les choses se sont gâtées.

CHAPITRE 5

Je suivais la sorcière, avec l'homme-méduse et le tatoué juste derrière moi.

J'avais l'impression que deux personnes vivaient dans ma tête. L'une était MOI, un grand, un énorme moi ayant décidé sans trop savoir pourquoi qu'il n'y avait et n'y aurait jamais rien au monde de plus important que la femme en compagnie de laquelle il sortait du lycée. L'autre était moi aussi, mais un petit, un minuscule moi qui hurlait en silence, terrifié par la sorcière, le tatoué et l'homme-méduse, et qui voulait s'enfuir en courant.

Le problème étant que le petit moi n'avait strictement aucune influence. Nous avons traversé le terrain de football en direction du vieux chêne frappé par la foudre un ou deux ans plus tôt, qui se dressait désormais vers le ciel à l'instar d'une dent cariée. Le soleil venait de se coucher mais le ciel était encore assez clair. Je frissonnais.

La sorcière s'est tournée vers le tatoué. « Appelle le transporteur, Scarabus. »

Ledit Scarabus a hoché la tête. J'ai constaté qu'il avait la chair de poule sous les images pas tout à fait nettes qui le couvraient. Levant un doigt, il l'a porté à un des tatouages de sa gorge, et celui-là, soudain, je l'ai vu clairement : un voilier. Il a fermé les paupières. Quand il les a rouvertes, ses pupilles luisaient doucement.

« Ici le *Lacrimae Mundi*, à votre disposition, Madame, a-t-il déclaré d'une voix lointaine comme une émission de radio.

— Je me suis assurée de notre proie. Accostez, capitaine.

— À vos ordres », a répondu le tatoué sur le même ton. Ensuite, il a ôté la main de son tatouage et refermé les yeux. Lorsqu'il les a rouverts, ils étaient redevenus normaux. « Quelles nouvelles ? a-t-il demandé de sa voix habituelle.

— Les voilà ! a lancé l'homme-méduse. Regardez ! »

J'ai levé la tête.

Le voilier en train de se matérialiser devant nous paraissait aussi gros que l'auditorium et ressemblait aux navires pirates qu'on voit dans les vieux films : des planches sales, de grandes voiles gonflées, et une figure de proue représentant un homme à tête de requin. Il lévissait environ deux mètres au-dessus du sol, et l'herbe verte du terrain de foot se balançait d'avant en arrière sur son passage, telle la surface de la mer.

Le grand moi, tant qu'il était en compagnie de la sorcière, se désintéressait complètement des vaisseaux fantômes volants. Le petit, emprisonné tout au fond de ma tête, espérait vaguement que tout cela soit un effet secondaire d'un médicament testé sur moi par de gentils docteurs, dans l'hôpital psychiatrique où on m'avait enfermé.

Une échelle de corde s'est déroulée sur le flanc du bateau.

« Grimpe ! » a ordonné la femme – et j'ai grimpé.

Quand j'ai enjambé la rambarde, de grosses mains m'ont empoigné et laissé tomber sur le pont comme un sac de patates. J'ai levé les yeux pour voir des types aussi baraqués que des catcheurs, habillés à la manière des marins dans les films de pirates : ils avaient des foulards noués autour de la tête, de vieux pulls élimés, des jeans usés, et ils allaient pieds nus. Ils se sont montrés plus délicats avec la sorcière, lui faisant franchir le bastingage en douceur. Ensuite, ils ont tous reculé. Je suppose qu'ils n'avaient guère envie de toucher l'homme-méduse ou Scarabus, le tatoué, et je ne pouvais pas vraiment leur en vouloir.

Un des marins m'a toisé. « Et c'est pour ça qu'on fait tout une histoire ? a-t-il demandé. Pour une crevette pareille ?

— Oui, a répliqué la sorcière, froide. C'est pour cette crevette-là qu'on fait tout une histoire.

— Ben, mince, alors ! s'est-il exclamé. Dites-moi au moins qu'on va le faire passer par-dessus bord une fois qu'on sera en route !

— Fais-lui le moindre mal avant qu'on arrive à MAGA tous les sorciers voudront un petit bout de ta peau, a-t-elle lâché. Il doit mourir à *notre manière*. Qu'est-ce qui fait avancer ton bateau, à ton avis, hein ? Emmène-le dans mes quartiers. »

Elle s'est tournée vers moi. « Accompagne cet homme, Joseph. Attends-moi là où il te le dira. Si tu agis autrement, tu me rendras très malheureuse. » L'idée de la contrarier me brisait le cœur. Quasi littéralement – je sentais une douleur cuisante dans la poitrine. Je savais que je serais toujours incapable de faire quoi que ce soit pour lui faire de la peine. Au besoin, je l'attendrais jusqu'à la fin du monde.

Le marin m'a guidé jusqu'en bas d'une volée de marches puis le long d'un étroit couloir qui sentait le poisson et la cire à parquets. Au bout s'encadrait une porte que nous avons ouverte.

« Nous y voilà, petite crevette, m'a-t-il dit. Les quartiers de Mme Indigo pour le retour à MAGA. Tu restes là et tu l'attends. Si tu as besoin de te soulager, il y a des toilettes au fond. La porte, là. Utilise-les. Ne fais pas dans ta culotte. Ta maîtresse descendra quand elle sera prête. Pour l'instant, elle doit planifier notre trajet avec le capitaine. »

Il s'adressait à moi comme on parle à un animal familier ou à une tête de bétail, juste pour entendre le son de sa propre voix, et il n'a

pas tardé à sortir.

Le bateau a alors eu un sursaut. À travers le hublot rond de la cabine, j'ai vu le ciel du soir se changer en un tapis d'étoiles, des milliers d'étoiles flottant au sein d'une obscurité violette. Nous bougions.

J'ai dû rester là des heures, debout près de l'entrée.

À un moment, j'ai réalisé que j'avais envie de faire pipi et j'ai franchi la porte que le marin m'avait désignée. Je pense que je m'attendais à trouver une espèce de cabinet d'aisances à l'ancienne : j'ai découvert au contraire une salle de bains petite mais luxueuse, avec une grande baignoire rose et une cuvette de W.C. en marbre rose que j'ai utilisée avant de tirer la chasse. Je me suis lavé les mains avec du savon rose qui sentait la rose et me les suis essuyées sur une serviette de bain rose pelucheuse.

Ensuite, j'ai regardé par le hublot.

Au-dessus du navire, il y avait des étoiles. En dessous, il y avait d'autres étoiles, des points lumineux miroitants. Plus que je n'avais jamais imaginé qu'il puisse en exister. Et elles étaient très étranges : je n'ai identifié aucune des constellations que m'avait montrées mon père quand j'étais petit. La plupart semblaient invraisemblablement proches, assez pour présenter des disques aussi gros que le soleil – pourtant il faisait toujours nuit.

Je me suis demandé quand nous arriverions à destination.

Je me suis demandé aussi pourquoi ils allaient devoir me tuer quand nous y serions (et quelque part en moi, un minuscule Joey Harker a crié, hurlé, sangloté pour tenter d'attirer l'attention de mon corps).

J'espérais que Mme Indigo n'était pas revenue durant mon absence. L'idée de la décevoir me fendait le *cœur* à la manière d'un couteau, aussi ai-je couru jusqu'à la porte et me suis-je mis au garde-à-vous en espérant qu'elle ne tarderait plus. Si elle ne venait pas, j'étais certain d'en mourir.

Au bout d'environ vingt minutes, la porte s'est ouverte et un bonheur pur, concentré, a inondé mon âme. Mme Indigo était là – en compagnie de Scarabus.

Sans m'accorder un regard, elle s'est assise sur le petit lit rose, tandis que le tatoué se postait en face d'elle.

« Ça m'étonne, a-t-elle dit, répondant apparemment à une question qu'il avait posée dans le couloir. Je ne vois pas qui nous trouverait ici. Et dès qu'on atteindra MAGA, on disposera de plus de gardes et d'alarmes que n'importe où ailleurs dans l'Altivers.

— Quand même, a insisté Scarabus, perplexe. Neville dit avoir repéré une perturbation dans le continuum. D'après lui, quelque chose se dirigeait vers nous.

— Neville est un pétiochard gélatineux, a déclaré la sorcière d'une voix douce. Le *Lacrimae Mundi* file vers MAGA à travers le Grand-Nulle-Part. Nous sommes pratiquement indétectables.

— Pratiquement », a marmonné son compagnon.

Elle s'est levée et approchée de moi. « Comment vas-tu, Joseph Harker ?

— Je suis enchanté de vous revoir, Madame, ai-je assuré.

— S'est-il passé quoi que ce soit d'étrange pendant que tu m'attendais ici ?

— D'étrange ? Je ne crois pas.

— Merci, Joseph. Tu n'as pas besoin de parler avant que je te le demande à nouveau. » Pinçant ses grosses lèvres, elle est retournée s'asseoir sur le lit. « Contacte MAGA pour moi, Scarabus.

— Bien, Madame. »

Il a touché sur son ventre un tatouage qui évoquait un peu une scène des *Mille et Une Nuits*, un peu le château de Dracula, un peu la Terre vue de l'espace, et il a fermé les yeux. Quand il les a rouverts, ses pupilles regorgeaient de lumières clignotantes – elles ne luisaient pas d'un éclat constant, comme lorsqu'il avait appelé le navire sur le terrain de football.

Il s'est alors exprimé d'une voix profonde, le genre de voix qu'on obtiendrait en plongeant Dark Vador dans un tonneau de sirop d'érable.

« Indigo ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Nous détenons le jeune Harker, Sire Lamechien. Un Marcheur de grande classe : il alimentera de nombreux vaisseaux.

— Bien », a répondu l'espèce de sifflement mielleux. Cette voix-là me donnait la chair de poule, même sous l'effet du sort qu'on m'avait jeté. « Nous sommes prêts à déclencher l'invasion des mondes de Lorimare. Les chemins d'accès pirates que nous allons créer interdiront toute contre-attaque ou rescousse. Une fois qu'ils seront activés, les coordonnées habituelles de Lorimare conduiront à des passages fantômes notionnels sous notre contrôle. Désormais, avec un nouveau Harker de bonne tenue à notre disposition, nous détenons toute la puissance nécessaire à l'envoi de la flotte. L'Empereur de Lorimare est déjà des nôtres.

— Nous avons la Cause, Sire Lamechien.

— Nous avons la Volonté, Madame Indigo. Dans combien de temps accosterez-vous ici.

— Douze heures, pas moins.

— Très bien. Je fais préparer une cuve pour le Harker. »

Elle m'a regardé en souriant. Mon cœur a bondi dans ma poitrine et s'est mis à chanter comme une mésange au printemps.

« J'aimerais assez conserver un souvenir de ce Harker-ci, a-t-elle

dit. Peut-être une mèche de ses cheveux, ou bien une de ses phalanges.

— Je donnerai des ordres à cet effet. En attendant, bonne journée. » Le tatoué a fermé les yeux. Quand il les a rouverts, il a déclaré de sa propre voix : « Aïe. Ça m'a donné une migraine de tous les diables. Comment allait Lamechien ? »

— Très bien, a répondu Mme Indigo. Il prépare notre assaut contre les mondes de Lorimare.

— Je préfère que ce soit lui que moi, a dit Scarabus en se frottant la tempe. Ouille. Monter sur le pont ne me ferait pas de mal. Respirer un peu d'air frais. »

Elle a acquiescé. « Moi-même je viens de passer deux heures dans la salle des cartes, à respirer l'odeur des oignons crus et du fromage de chèvre qu'avait mangés le capitaine. » Elle m'a regardé. « Mais je ne veux pas laisser le Harker ici. »

Le tatoué a haussé ses épaules rouge et bleu étroites.

« Vous n'avez qu'à l'emmener. »

Elle a encore hoché la tête. « Très bien. Un instant. » Elle est entrée dans sa petite salle de bains rose et en a refermé la porte derrière elle.

Scarabus s'est tourné vers moi. « Pauvre petite créature, a-t-il soupiré. Un vrai agneau sur le chemin de l'abattoir. »

Mme Indigo ne m'avait pas dit de parler ; je n'ai donc rien répondu.

On a frappé à la porte de la cabine. Le tatoué l'a ouverte. Je n'ai pas vu ce qui s'est passé ensuite, car le battant me bouchait la vue, mais il y a eu un bruit de coup, un hoquet, puis Scarabus s'est effondré. L'homme qui est entré alors portait un chapeau, un imperméable, et il avait le visage argenté.

Il m'a salué d'un geste de la main. Ensuite, il a ôté imper et chapeau. Une espèce de scaphandre argenté le couvrait de la tête aux pieds. On l'aurait dit vêtu d'un miroir. Il a fait rouler sa victime inconsciente derrière le lit et l'a recouverte de l'imper.

J'entendais l'eau couler dans le lavabo : Mme Indigo se lavait les mains à l'aide de son savon rose parfumé à la rose. Il me fallait l'avertir que le dénommé Jay était là et qu'il voulait lui nuire. J'ai essayé de parler, mais elle ne m'en avait pas donné la permission, aussi les mots ont-ils refusé de sortir.

Jay – si telle était bien l'identité de l'homme au scaphandre-miroir – a porté la main au-dessus de son *cœur* afin d'opérer un réglage.

Sa carapace s'est mise à évoluer, à changer, et...

Scarabus se tenait devant moi. Si je n'avais pas vu les pieds du véritable tatoué sortir de sous l'imper, de l'autre côté du lit, j'aurais

pour de bon pris Jay pour lui. L'illusion était parfaite.

Mme Indigo est sortie de la salle de bains.

Ordonnez-moi de parler, l'ai-je implorée en silence. *Ordonnez-le-moi et je vous dirai que vous êtes en danger. Ce n'est pas votre ami que vous voyez, je suis le seul être qui vous aime vraiment, et je ne peux pas vous avertir.*

« Bon, montons sur le pont, a-t-elle dit. Comment va ton mal de tête ? »

Le sosie de Scarabus a haussé les épaules. J'ai cru deviner que son scaphandre ne lui permettait pas d'imiter les voix. Mme Indigo n'a pas insisté : tournant les talons, elle est sortie de la pièce. « Suis-moi, esclave Harker, et reste près de moi », a-t-elle lancé.

Je l'ai suivie sur le pont, totalement incapable d'imaginer de lui désobéir. (Le Joey enfoui tout au fond de moi l'était, lui : il n'arrêtait pas de crier, de hurler que je devais résister, m'enfuir, faire quelque chose, *n'importe quoi*. J'ai continué de marcher. Ses paroles n'avaient aucun sens.)

Au-dessus de nos têtes, des champs d'étoiles virevoltaient, clignotaient, tourbillonnaient. Neville, l'homme – méduse s'est hâté de nous rejoindre dès qu'il nous a aperçus.

« J'ai vérifié les instruments, les présages, et consulté l'astrolabe, a-t-il dit de sa voix à sucer de la vase, pénétré de sa propre importance. Ils sont tous formels : nous transportons un passager clandestin. Une présence s'est matérialisée sur le *Lacrimae Mundi* il y a environ une heure. Juste au moment où j'ai dit que je sentais quelque chose au creux de l'estomac.

— Et quel estomac ! » a plaisanté avec la voix de Scarabus celui qui feignait d'être Scarabus. Donc je m'étais trompé : le scaphandre imitait aussi les voix.

« J'ignorerai ce commentaire, a soupiré l'homme-méduse.

— Quel genre de passager clandestin, Neville ? a demandé Mme Indigo.

— Pourquoi pas un des séides de la Gracieuse Zelda qui essaierait de s'emparer du Harker pour se faire mousser ? a suggéré le faux tatoué. Vous savez combien elle vous déteste. Si elle ramenait votre Harker à MAGA, ça serait très bon pour son image.

— Zelda... » Mme Indigo a fait la grimace, comme si elle avait mordu dans un fruit qui s'était révélé bourré de vers.

Neville a croisé les bras et refermé ses mains gélatineuses sur ses épaules, l'air malheureux. « Elle veut ma peau, a-t-il dit. Et depuis des années. Elle veut un manteau, la Zelda, un manteau qui lui permettrait de parader mais qui serait quand même chaud. »

Avant qu'il ne puisse poursuivre, Scarabus – ou plutôt Jay faisant mine d'être Scarabus – m'a regardé en plissant les yeux. « Comment

savez-vous que c'est toujours votre Harker, Madame ? a-t-il interrogé. Et si c'était un imitateur ? Ils ont très bien pu emporter le garçon et laisser à sa place quelque chose qui lui ressemble. Une espèce de créature magique. Ça ne serait pas bien difficile, même ici. »

Mme Indigo m'a fixé, le sourcil froncé. Ensuite, elle a agité la main tout en chantant trois notes claires. « À présent, tous les sorts posés sur toi ou autour de toi sont dissipés, a-t-elle déclaré. Voyons ce que tu es réellement. »

Je me suis rendu compte que je pouvais parler à nouveau si j'en avais envie.

Je pouvais faire ce que bon me semblait.

Je retrouvais mon libre arbitre et, nom d'un chien, c'était bon d'être de retour.

« Allez, Joey, a lancé l'imposteur, tandis que son visage et son corps redevenaient argentés au terme d'un grand mouvement liquide.

— C'est toi, Jay ?

— Bien sûr que c'est moi ! Viens ! » Il m'a soulevé comme un pompier soulève une personne évanouie, et il s'est mis à courir.

Nous avons presque atteint le bastingage quand il y a eu une petite explosion verte digne d'un pétard. Jay a émis une plainte douloureuse. J'ai tourné la tête et contemplé son autre épaule. La substance réfléchissante qui la recouvrait était carbonisée, voire vaporisée, exposant une masse de circuits et de peau en grande partie sanguinolente. Les images bizarres, distordues, de Mme Indigo, de Neville et de Scarabus se reflétaient sur le dos de mon compagnon.

Qui m'a lâché.

Nous étions acculés contre le bord de la coque. De l'autre côté, il y avait... rien du tout. Seulement des étoiles, des lunes et des galaxies, jusqu'à l'infini.

Mme Indigo a levé la main, une petite perle de feu vert au creux de la paume.

Neville brandissait une gigantesque épée d'aspect redoutable. J'ignorais d'où elle sortait, mais elle étincelait et paraissait aussi gélatineuse que sa peau. Il a commencé à marcher vers nous.

Entendant un bruit au-dessus de nos têtes, j'ai levé les yeux. Le grément était chargé de marins, et tous les marins avaient des couteaux.

À l'évidence, la situation ne se présentait pas très bien.

J'ai entendu des pas résonner sur le pont. « Ne tirez pas, Madame ! Retenez votre flamme ! » Le véritable Scarabus s'extirpait péniblement de l'écoutille.

Il m'a fait l'effet d'un improbable sauveur.

« Je vous en prie, a-t-il continué, laissez-moi faire. Pareille occasion exige une mesure exceptionnelle. » Il a tendu vers nous un

bras couvert de tatouages et approché l'autre main de son biceps, autour duquel s'enroulait l'image floue d'un serpent. J'étais pratiquement sûr que s'il touchait ce tatouage-là, le serpent deviendrait réel et colossal – et affamé.

Il ne nous restait qu'une chose à faire, aussi l'avons-nous faite.

Nous avons sauté.

DEUXIÈME ENTRACTE

Extrait du Journal de Jay

Avec le recul, j'admets avoir commis une ou deux grosses bourdes. La pire a été d'aborder le nouveau hors de la maison de ses parents, dans le monde au sein duquel il avait glissé. J'espérais qu'il ne se mettrait pas à Marcher avant que je ne le retrouve. Mais, comme dit le Vieux, l'espoir ne sert à rien. (« Espérez quand il ne reste aucune solution, nous a-t-il enjoint une fois, mais si vous avez autre chose à faire, alors pour l'amour du ciel, faites-le ! ») Et Joey s'était déjà mis à Marcher.

Oh, pas très loin. Il avait fait ce que font la plupart des Marcheurs de fraîche date : glissé en un monde où il n'existait pas. Marcher sur une Terre où l'on existe déjà est plus ardu : c'est comme les pôles magnétiques identiques qui se repoussent. Ayant besoin d'une sortie, il s'est donc retrouvé dans un monde au sein duquel il n'était jamais né.

Ce qui signifie qu'il m'a fallu quarante minutes de plus pour le localiser. En Marchant de plan en plan. Finalement, je l'ai repéré dans un bus, en train de rentrer chez lui. Ou du moins de gagner ce qu'il prenait pour chez lui.

Je l'ai attendu dehors. J'ai dû me dire qu'il serait plus perméable à la raison lorsqu'il aurait vu ce qui l'attendait à l'intérieur.

Toutefois, comme l'avait supposé le Vieux le matin même, Joey avait déclenché toutes les alarmes de la Création quand il avait commencé à Marcher.

Et quand il est sorti de la maison, il n'était pas en état de subir un discours. On a donc constitué une cible idéale pour les rétiaires du Binaire qui agitaient leurs filets, juchés sur leurs gravitrons.

Compte tenu des options, je ne sais pas ce que je déteste le plus : les habitants du Binaire ou ceux de MAGA. MAGA fait bouillir les jeunes Marcheurs afin d'en recueillir l'essence. Et je parle littéralement : on nous plonge au fond de grandes marmites, comme dans les dessins humoristiques de cannibales qu'on voyait autrefois sur la dernière page des quotidiens, et on entoure le tout d'un réseau de protections magiques, de sortilèges divers. Ensuite, on nous fait bouillir jusqu'à ce qu'il ne reste de nous que notre essence – notre Âme, si vous préférez – qu'on fait ensuite entrer de force dans des bocaux. Bocaux dont on se sert pour propulser les navires et accomplir des voyages multimondes.

Dans le Binaire, on traite les Marcheurs différemment mais pas mieux. On nous refroidit à moins 273 degrés, un cheveu au-dessus du zéro absolu,

on nous suspend à des crochets de boucher, puis on nous enferme dans des hangars gigantesques, avec des tuyaux et des fils plantés dans la tête. On nous maintient ainsi, pas tout à fait morts mais loin, très loin d'être vivants, pendant qu'on extrait notre énergie et qu'on s'en sert de carburant pour les trajets interplanaires.

Si la chose est possible, je déteste très exactement autant l'un que l'autre ces deux groupes.

Joey a donc réagi sagement – sans le savoir, mais c'était tout de même sage – quand les gros bras du Binaire se sont pointés. Il a de nouveau Marché entre les mondes.

Moi, j'ai mis sans le moindre problème les trois rétiaires hors de combat.

Ensuite, il a fallu que je retrouve le gamin. Et si ç'avait été dur la première fois... eh bien, ce coup-ci, il avait filé aveuglément dans l'Altivers, se frayant un chemin à travers des centaines de couches de probabilités qu'il avait déchirées comme autant de mouchoirs en papier. Tel un éléphant dans un magasin de porcelaine – ou dans deux ou trois mille magasins de porcelaine différents.

Donc, je me suis lancé à ses trousses. Encore.

C'est bizarre. J'avais oublié combien je détestais les Greenville récentes. Celle dans laquelle j'avais grandi abritait encore des bars à hamburgers qu'on pouvait fréquenter sans quitter sa voiture, avec des serveuses en patins à roulettes, des télé en noir et blanc, et le Frelon Vert à la radio. Dans les nouvelles, il y avait de mini-antennes paraboliques sur les toits, et les voitures évoquaient des œufs géants ou des jeeps gonflées aux stéroïdes. Pas une seule aile arrière proéminente, façon nageoire, sur les carrosseries. Les habitants avaient des télé couleurs, des jeux sur ordinateur, des systèmes de home-vidéo et l'Internet. Ce qu'ils n'avaient plus, c'était une ville. Et ils n'en avaient même pas remarqué la disparition.

Ayant atteint une Greenville raisonnablement lointaine, j'ai enfin senti le gamin à la manière d'une fusée éclairante dans mon esprit. J'ai Marché vers lui. Et vu un vaisseau de MAGA, tout de voiles gonflées par le vent et de grément ringard, qui disparaissait dans le Grand-Nulle-Part.

Je l'avais perdu. Encore une fois. Et probablement pour de bon.

Je me suis assis au beau milieu du terrain de foot et j'ai cogité de toutes mes forces.

J'avais deux options. La première était facile. La deuxième promettait d'être une vraie saloperie.

Je pouvais rentrer et dire au Vieux que j'avais échoué. Que MAGA avait capturé un Joseph Harker plus puissant que dix Marcheurs quelconques réunis. Que ça n'était pas ma faute. Et la question n'irait pas plus loin. Il m'engueulerait peut-être, ou peut-être pas, mais il saurait de toute manière que je me reprocherais cet échec plus rudement et plus longtemps qu'il ne le pourrait jamais. Facile.

Ou bien je pouvais tenter l'impossible. Regagner MAGA dans un galion comme celui-là représente un long voyage. Je pouvais essayer de retrouver Joey Harker et ses ravisseurs dans le Grand-Nulle-Part. C'est le genre de truc dont on rigole, à la base. Personne n'a jamais fait ça. Personne n'en serait jamais capable.

Je ne pouvais pas me résoudre à dire au Vieux que j'avais merdé. Il était plus simple de tenter l'impossible.

C'est donc ce que j'ai fait.

J'ai Marché dans le Grand-Nulle-Part. Et j'ai découvert une chose qu'aucun d'entre nous ne savait : les navires laissent un sillage – un motif, une espèce de perturbation dans les champs d'étoiles qu'ils traversent. Cette trace est très ténue, si bien que seul un Marcheur peut la sentir.

Il fallait que j'apprenne cela au Vieux : c'était important. Je me suis demandé si les soucoupes du Binaire, elles, laissaient une piste qu'on pouvait suivre au sein de la Statique.

Le seul atout que nous autres, de l'Entremonde, avons en notre faveur est le suivant : nous nous déplaçons nettement plus vite que l'ennemi. Ce qui lui demande des heures, des jours ou des semaines de voyage dans la Statique ou le Grand-Nulle-Part ne nous prend que quelques secondes ou quelques minutes via l'Entre-Deux.

J'ai béni mon scaphandre qui atténuait la brûlure du vent et le froid. Sans parler de me protéger du filet des rétiaires.

Je voyais le navire au loin, avec les pavillons MAGA qui flottaient dans le néant. Je sentais Joey brûler telle une balise dans mon esprit. Pauvre gosse. Se doutait-il de ce qui l'attendait au cas où j'échouerais ?

J'ai abordé le vaisseau par le bas de la poupe, m'accrochant entre coque et gouvernail pour attendre un moment. Il devait y avoir au moins deux magiciens de classe internationale à bord, et même si le scaphandre pouvait dans une certaine mesure me dissimuler, il ne masquerait pas le fait que quelque chose avait changé. J'ai laissé aux occupants du vaisseau assez de temps pour le fouiller de fond en comble sans rien trouver. Ensuite, je me suis infiltré par un hublot et j'ai suivi la piste du gamin jusqu'à l'endroit où on le retenait prisonnier.

J'enregistre cela dans l'Entre-Deux, sur le chemin de la base. Mon rapport n'en sera que plus rapide et plus facile demain.

Mémo au Vieux : je veux mes deux jours de congé quand cette histoire sera terminée. Je les mérite.

CHAPITRE 6

Bon, pour être honnête à cent pour cent, « nous » n'avons pas vraiment sauté. Jay a sauté, et il tenait mon anorak, si bien que je n'ai pas tout à fait eu le choix. La sortie que j'ai effectuée était plus dans la tradition de Laurel et Hardy que dans celle d'Errol Flynn. Et je me serais probablement brisé le cou en atterrissant.

Sauf qu'on n'a pas atterri.

Il n'y avait nulle part où atterrir. On a juste continué de tomber. En dessous de nous, je n'apercevais que des étoiles qui brillaient au sein de fines nappes de brume. Soudain, un pétard vert a explosé sur notre gauche, nous secouant et nous projetant vers la droite, mais nettement trop loin pour nous blesser. Au-dessus de nos têtes, le vaisseau a vite rapetissé à la taille d'une capsule de bouteille, puis il a disparu dans les ténèbres. Et Jay et moi avons poursuivi notre dégringolade dans d'autres ténèbres.

Vous avez déjà entendu les parachutistes expliquer à grand renfort de lyrisme que tomber en chute libre donne l'impression de voler ? À ce moment-là, j'ai compris qu'ils mentaient : ça donne l'impression de tomber, point final. Le vent vous hurle aux oreilles, il s'engouffre dans votre bouche, dans votre nez, et vous n'avez strictement aucun doute sur le fait que vous êtes en train de vous précipiter vers la mort. En français, on parle de « vitesse limite », mais si les Anglo-Saxons appellent ça « vitesse terminale », il y a une raison.

Ce n'était pas un saut en parachute, nous ne nous trouvions pas près de la Terre ni d'aucune autre planète visible, mais nous n'en continuions pas moins de tomber, de tomber, de tomber... Ça a dû durer cinq bonnes minutes puis Jay m'a enfin empoigné par les épaules et fait pivoter en force pour que mon oreille se retrouve près de sa bouche. Il a crié quelque chose, mais même avec ses lèvres à deux centimètres de mon conduit auditif, je n'ai pas compris.

« *Quoi ?* » ai-je crié en réponse.

M'attirant encore plus près, il a hurlé : « *Il y a un seuil en dessous de nous ! Marche !* »

La première et dernière fois que j'avais voulu marcher sur l'air, j'avais cinq ans. J'avais joyeusement continué d'avancer en arrivant au bout d'un mur de pierre haut de deux mètres, et mes efforts m'avaient valu une clavicule cassée. On dit que chat échaudé craint l'eau froide, et je suppose que c'est un peu vrai. En tout cas, je n'avais jamais plus essayé de me laisser pousser des ailes.

Jusqu'à maintenant. Maintenant je n'avais pas vraiment le choix.

Visiblement, mon compagnon suivait le fil de mes pensées. « Marche, mon frère, sinon on va tomber dans le Grand-Nulle-Part jusqu'à ce que le vent nous arrache toute la chair des os ! *Marche !* Pas avec les jambes : avec *l'esprit !* »

Je n'avais pas la moindre idée de la manière dont j'aurais pu faire une chose pareille, pas plus qu'un crapaud ne sait comment on s'y prend pour coasser *Casse-Noisette*. Mais Jay avait raison sur un point : notre calvaire semblait peu susceptible de trouver un autre terme. J'ai donc pris une profonde inspiration et essayé de me concentrer.

Ne pas savoir le moins du monde sur quoi je devais le faire ne m'aidait pas vraiment. « Marche ! » m'avait-il ordonné. Mais afin de marcher, j'avais besoin d'une surface solide. C'est donc là-dessus que je me suis concentré : mes pieds arpentant un sol ferme.

Au début, rien n'a changé. Ensuite, j'ai remarqué que le vent hurlant qui nous frappait par en dessous diminuait, tandis que le brouillard s'épaississait. Je ne distinguais plus d'étoiles sous nos pieds. En outre, une étrange luminescence paraissait sortir de la brume qui nous entourait désormais.

Nous flottions à présent plus que nous ne tombions. C'était comme une chute onirique, et nous n'avons été surpris ni l'un ni l'autre quand nous nous sommes posés sur une espèce de nuage.

Jay avait sans doute déjà vécu des situations plus étranges, raison pour laquelle il a accepté celle-là sans sourciller. Quant à moi, je venais d'atteindre un point de saturation. Compte tenu de ce que j'avais traversé au cours de la journée, j'en arrivais enfin à la conclusion que tout cela se produisait entre mes deux oreilles, que j'avais d'une manière ou d'une autre grillé la carte-mère de mon cerveau, et que j'étais pour l'heure emmaillotté dans une camisole en toile, avec des cadenas en guise de boutons. Selon toute probabilité, j'avais pris pension au sanatorium de Rook's Bay, dans une pièce aux murs capitonnés, où je mangeais des aliments très mous. Perspective assez déprimante mais qui possédait un bon côté : plus rien n'était susceptible de me surprendre.

Cette pensée m'a un peu réconforté pendant environ deux minutes. Ensuite, les brumes ont achevé de se dissiper et j'ai vu où nous nous trouvions.

J'avais brièvement aperçu cet... endroit ? état ? disposition ? quand Jay avait franchi la déchirure de l'air pour me rejoindre. C'était la même chose, sauf que, cette fois, lui et moi nous trouvions en plein milieu.

« Bien joué, Joey, a dit mon compagnon. Tu nous as conduits ici. Tu as réussi. »

J'ai pivoté lentement, les yeux écarquillés. Il y avait *énormément*

de choses à voir.

Nous n'étions plus sur un nuage. Je me tenais sur un chemin pourpre qui sinuait, apparemment sans le moindre soutien, jusqu'à... l'infini. L'endroit où nous nous trouvions, quel qu'il fût, paraissait sans limites, il n'y avait rien, ni horizon ni ville. Le lointain se perdait simplement dans un autre lointain. Jay, non loin de moi, était debout sur une bande magenta qui serpentait grossièrement dans la même direction que mon chemin, passant parfois en dessous, parfois au-dessus. Ces deux routes aux couleurs vives avaient l'éclat du polyuréthane teint.

Mais ça n'était pas tout. C'était à des années-lumière d'être tout.

À hauteur de mes yeux, à environ un mètre de moi, une forme géométrique plus grosse que ma tête palpitait et battait, présentant parfois cinq côtés, parfois neuf, parfois seize. Je ne pourrais pas plus vous dire de quoi elle était composée que pourquoi elle faisait ce qu'elle faisait. Je suppose qu'on pourrait la décrire comme composée de *jaune*, parce que c'était la couleur dont elle était saturée. Je l'ai effleurée du bout d'un doigt. Ça avait la texture du linoléum.

Alors que je me tournais dans une autre direction, j'ai juste eu le temps de me baisser avant qu'un *machin* virevoltant qui glissait de manière erratique dans le chaos ambiant ne passe au-dessus de moi en sifflant. L'instant d'après, ça a plongé dans une mare d'un liquide évoquant du mercure – sauf que ça avait la couleur de la cannelle, et que c'était suspendu à quarante-cinq degrés de la bande que j'arpentais. Les vagues et les gouttelettes projetées par l'impact ont ralenti peu à peu et fini par toutes se figer en vol.

Ce genre de chose se produisait autour de nous sans arrêt. Une espèce de bouche stylisée s'est ouverte en plein air non loin de Jay, et a bâillé de plus en plus largement jusqu'à ce que ses lèvres finissent par se retourner et qu'elle s'avale elle-même. J'ai baissé les yeux : sous mes pieds régnait le chaos. Des formes géométriques roulaient, bringuebalaient, se transformant ou bien se fondant les unes dans les autres ; des couleurs palpaient ; l'air portait des parfums de miel, de térébenthine, de rose... On aurait dit une collaboration en 3D entre Salvador Dali, Pablo Picasso et Jackson Pollock. Avec une bonne dose de Hieronymus Bosch et des vieux dessins animés de la Warner Bros pour faire bonne mesure.

Autant pour mon envie de plaider la folie, ai-je compris. Je n'étais pas allongé sur un brancard à regarder un film produit par mon esprit en attendant qu'un docteur m'enfonce un bâton molletonné dans la bouche et me fasse passer à travers le crâne assez de volts pour ranimer le monstre de Frankenstein. Non, non, non. C'était *réel*. C'était forcément réel. Nul être, fou ou sain d'esprit, n'aurait pu imaginer tout ça.

Et ce n'était pas seulement mes yeux qui étaient agressés. Une cacophonie continue s'élevait – des choses craquaient, des cloches sonnaient, des précipices bâillaient, des gouffres lapaient bruyamment... j'ai renoncé à identifier tous les sons, tout comme à essayer de voir tout ce qui se passait. Il ne m'aurait pas seulement fallu des yeux dans le dos, mais aussi sur le sommet du crâne et dans les semelles de mes chaussures.

Et les odeurs ! Je chancelais sous l'assaut déchirant d'intenses effluves de menthe forte, suivis par l'odeur du cuivre chaud et bien d'autres encore, que pour la plupart, je n'ai pas réussi à reconnaître. Une portion non négligeable de ces visions, sons et odeurs, était synesthésique – j'entendais des couleurs, je voyais des goûts. Le vieux M. Telfilm qui habitait en bas de ma rue se prétendait synesthésique : il racontait à qui voulait l'entendre que le ciel avait une odeur piquante, que le goût des pâtes était turquoise et émettait un *do* bémol. Je comprenais enfin ce qu'il voulait dire.

Brusquement, j'ai réalisé que Jay me tenait le bras de sa main valide et me secouait. « Joey ! Écoute-moi. Il faut qu'on bouge. Tu n'as pas de tenue protectrice, et sans ça, tu ne tiendras pas longtemps dans l'Entre-Deux.

— Le quoi ? » À regret, j'ai détourné mon attention de ce qui ressemblait à de très chouettes effets spéciaux par ordinateur – des tours colossales qui se formaient et se dressaient avant de se fondre en des lacs de vif-argent, et ainsi de suite. Mon compagnon m'a empoigné et a plongé son regard d'acier dans le mien. « Il faut qu'on s'en aille ! Je ne peux pas nous ramener sur Entremonde Prime avec le bras abîmé comme ça. La douleur est trop violente, et si je prenais un analgésique, j'aurais trop de mal à me concentrer. Il va donc falloir que tu trouves le chemin toi-même. »

Je l'ai regardé avec une totale stupéfaction. À environ quinze mètres de nous, un trapézoïde a acculé le rhomboïde qu'il poursuivait puis l'a « dévoré » en se laissant couler à loisir sur lui et tout autour. Juste au-dessus de moi, une fenêtre à vantaux ordinaire a soudain surgi de nulle part. Ses rideaux se sont écartés, tandis que se soulevait sa vitre à guillotine, révélant une obscurité hurlante d'où s'échappaient cris pitoyables, pleurs et gémissements. Il s'agissait soit d'une fenêtre ouverte sur l'enfer, me suis-je dit, soit d'une vue de mon propre esprit à ce moment précis.

Et je ne savais pas laquelle de ces deux hypothèses me déplaisait le plus.

« Comment pourrais-je trouver un chemin à travers ce... ce... comment est-ce que tu appelles ça ?

— L'Entre-Deux », a répondu Jay, la voix étouffée par le masque de métal. Il tenait à présent son bras blessé de sa main valide. La plaie

ne saignait pas énormément, mais avait l'air de nécessiter plus que quelques pansements. « Ce sont les plis interstitiels entre les différents plans de réalité – appelle ça “hyperespace” ou “trou de ver”, si tu préfères. Ou bien ce sont les espaces sombres entre les circonvolutions de ton cerveau, ou encore l'endroit où le magicien range le lapin avant de le sortir du chapeau. D'accord ? Le nom n'a pas la moindre importance : ce qui compte, c'est de traverser ça et de retourner sur Entremonde Prime. Voilà ce qu'il faut que tu fasses, Joey.

— Tu n'es vraiment pas tombé sur la bonne personne, ai-je voulu lui expliquer. Je ne réussirais pas à trouver le dos de ma main si tu m'écrivais les indications sur la paume.

— Parce que ton talent n'est pas de circuler dans les plans mais de circuler *entre* eux. Et c'est là qu'on est en ce moment. » Il m'a coupé net quand j'ai tenté de l'interrompre. « Écoute-moi bien. L'Entre-Deux est dangereux. Il y a des... créatures... qui y vivent, au moins partiellement. On les appelle des “fuvmuds”. C'est un acronyme, fvmd, Forme de Vie MultiDimensionnelle. L'étiquette est un peu dépourvue de sens, je sais : nous sommes tous des formes de vie multidimensionnelles, non ? Sauf que toi et moi pouvons nous déplacer librement dans trois dimensions et linéairement dans une quatrième, alors que les créatures dont je parle disposent d'une totale liberté dans Dieu sait combien. Y compris, dans bien des cas, la quatrième. »

L'essentiel de ce qu'il disait me passait tellement au-dessus de la tête que j'avais peur pour le trafic aérien local. Toutefois, j'avais vu des rediffusions d'*Au-delà du réel* et je savais ce qu'était la quatrième dimension. « Tu veux dire qu'elles peuvent voyager dans le temps ?

— Nous pensons que certaines en sont capables. C'est difficile à dire, parce qu'il existe entre les plans une certaine flexibilité temporelle qui peut nous affecter tous. On apprend à la compenser quand on Marche – sinon on pourrait passer un mois sur un monde alors que seuls quelques jours s'écouleraient sur un autre. Ça désoriente assez vite, donc on n'essaie de n'en profiter que quand c'est absolument nécessaire.

« Mais ça n'est pas important pour l'instant. Ce que je veux te dire à propos des fuvmuds, c'est qu'il faut les éviter. Même si elles ne sont pas intelligentes, elles sont dangereuses. En général, elles restent dans l'Entre-Deux, mais certaines savent s'en extirper, un peu comme de la pâte dentifrice polydimensionnelle sortant de son tube, pour pénétrer dans les divers mondes. »

Me sentant carrément dépassé, je commençais à me demander dans quelle mesure Jay disait la vérité et dans quelle mesure il se payait ma fiole. « C'est ça. Et maintenant, tu vas me raconter qu'elles sont à l'origine de toutes les légendes de fées, de gobelins et de

machins comme ça ? ai-je dit, m’attendant à le voir éclater de rire – au lieu de quoi il a secoué la tête.

— Non, ça, ce sont généralement des éclaireurs de MAGA. Quant à ceux du Binaire, on les voit la plupart du temps comme des “petits hommes gris” et autres trucs façon Roswell. Mais je crois qu’une partie des histoires de démons ont commencé avec les fuvmuds. Tu apprendras tout ça durant tes études primaires sur l’Altivers, de toute façon. Ce qui compte en ce moment, c’est de s’assurer qu’on n’en croise aucune et de se sortir de leur chemin si jamais ça arrive quand même. » Il m’a une nouvelle fois empoigné, fait pivoter et gratifié d’une poussée. « Qu’est-ce que tu attends ? Le choc m’a quasiment lessivé et ma brûlure magique commence à me faire vraiment mal. J’ai envie d’un bain chaud et d’un déluge d’analgésiques dans les veines. Alors bouge un peu tes fesses, Marcheur ! Tu connais le chemin ! En avant ! »

J’ai voulu lui répéter qu’il était tombé sur le mauvais cheval – et puis je me suis interrompu. J’ai regardé devant nous, dans ce délirant bouillon de culture tourbillonnant à la Mandelbrot, et je ne sais trop comment, j’ai compris qu’il avait raison.

Je connaissais bel et bien le chemin.

J’ignore comment je le savais – j’ignore même comment je savais que je le savais – mais la route était là, claire, brillante dans ma tête, et ce n’était pas une illusion : c’était la réalité.

En même temps que me saisissait cette illumination, j’ai compris autre chose : que Jay avait raison à propos des fuvmuds. Il existait dans la nature des monstres qui ne feraient que deux bouchées de nous et qui se serviraient de nos fémurs comme cure-dents. Je n’avais aucune envie d’en rencontrer un. Or plus nous restions dans l’Entre-Deux, plus le risque de les croiser augmentait : ils pouvaient nous traquer à l’aide de sens pour lesquels nous n’avions même pas de nom.

J’ai commencé à bouger, et Jay m’a suivi. Il a sauté sur mon chemin pourpre, où nous sommes demeurés un bon moment, nous baissant pour éviter des bandes de Moebius grouillantes et des bouteilles de Klein palpitantes. La gravité – ou quelle que fût la force qui nous maintenait sur la route – semblait agitée de va-et-vient. Quand j’ai su le moment venu de quitter le ruban pourpre, la seule solution était d’en sauter. Ce qui demandait des tripes : ça donnait l’impression de plonger dans un abîme au point que, par comparaison, notre évasion du voilier paraissait ridicule. Mais la voie à suivre luisait brillamment et clairement dans ma tête, aussi ai-je retenu ma respiration et sauté le pas.

Mon estomac a essayé de remonter le long de ma gorge à coups de griffes pour s’échapper, tout l’Entre-Deux a pivoté de quatre-vingt-dix degrés dans plusieurs directions à la fois – et ensuite « en bas » ne

se trouvait plus en bas. J'ai flotté parmi des figures géométriques qui déviaient paresseusement, dépassé une espèce de penderie dont l'entrebâillement révélait une porte intérieure conduisant à un merveilleux pays ensoleillé, et j'ai continué de suivre la carte dans ma tête en direction de ce qui ressemblait à un vortex.

Jay ne me lâchait pas. Nous n'étions pas vraiment en état d'apesanteur, à l'évidence – une grosse surprise, compte tenu de notre environnement –, car j'avais lu quelque part qu'essayer de nager sous zéro g ne conduisait jamais bien loin : tous les mouvements s'annulaient ; il était nécessaire de trouver des points d'appui pour les mains et les pieds ou, mieux, de disposer d'un moyen quelconque de propulsion.

Bien que dépourvus des premiers comme du second, nous avançons fort bien, propulsés apparemment en tout et pour tout par notre bon droit fondamental. J'ai cependant commencé à devenir nerveux quand j'ai réalisé que notre route passait par ce tourbillon, ce maelström, cette tornade, ou quel que soit le nom que ça ait pu porter – on tombe assez vite à court de mots dans l'Entre-Deux –, qui tourbillonnait paresseusement.

Je me suis arrêté – ce qui ne demandait rien d'autre que de freiner mentalement. Jay, juste derrière moi, m'a doucement percuté. « Qu'est-ce qui ne va pas, Joey ?

— Ça, ça ne va pas. » J'ai désigné l'entonnoir tournoyant, me rendant alors compte que je n'avais pas la moindre idée de ce dont il était fait. Guère étonnant ; j'ignorais de quoi étaient faits les neuf dixièmes de ce qu'on trouvait dans l'Entre-Deux. De matière noire, peut-être – ça aurait expliqué bien des choses. Pas vrai ?

Pour ce que j'en avais à faire, toutefois, ç'aurait aussi bien pu être fait de pudding au tapioca. Je n'avais aucune envie de plonger la tête la première dans cette cheminée. Il devait y avoir des moyens plus simples d'arriver au pays d'Oz.

Jay a « baissé » les yeux vers l'entonnoir – lequel semblait s'étirer inlassablement, tandis que ses circonvolutions tournoyantes s'illuminaient parfois de ce qui pouvait être des éclairs. « C'est la sortie ?

— Je... ouais. C'est ça. » Tourner autour du pot ne servait à rien : le phénomène aurait aussi bien pu être orné d'une grande enseigne au néon éblouissante et clignotante marquée sortie.

Jay a repris, de cette voix qui me paraissait toujours aussi furieusement familière. « Certaines choses sont immuables quel que soit le monde dans lequel on se trouve, petit. Et notamment celle-ci : le moyen le plus rapide de sortir de quelque chose, c'est en général de le traverser tout droit. » Sur ces mots, il m'a dépassé en flottant et il a plongé dans le vortex.

Il est tombé, ou bien il a été aspiré, mais en tout cas, ça n'a pas pris longtemps. Son corps a paru rapetisser nettement plus vite qu'il n'aurait dû – en un étrange effet de perspective forcée qui ne m'a pas plu du tout. Et s'il y avait une espèce de singularité ? Tout ce qui resterait de Jay – et de moi si je le suivais – serait une ligne de particules subatomiques étendue à la manière d'une infinie rangée de perles.

Il semblait toutefois que mon seul autre choix fût de rester ici, dans le pays démentiel, ce qui ne me paraissait pas constituer une alternative réellement viable. Jay m'avait sauvé la vie : je devais au moins tenter de lui rendre la pareille.

J'ai pris une grande inspiration de ce qui passait pour de l'air dans l'Entre-Deux, et j'ai plongé à mon tour.

CHAPITRE 7

Je suis tombé d'un coin de ciel miroitant situé à environ deux mètres du sol. Jay avait eu le bon sens de rouler hors du chemin après avoir atterri, aussi ai-je mordu la poussière assez fort pour en avoir le souffle coupé.

Mon compagnon m'a fait rouler sur le dos, s'est assuré que ma trachée-artère n'était pas bouchée, puis il s'est assis en tailleur à côté de moi et a attendu. Au bout de deux minutes, mes poumons se sont rappelés en quoi consistait leur travail et ils s'y sont remis, encore que sans enthousiasme.

Quand j'ai à nouveau respiré normalement, Jay m'a tendu une petite flasque. Je ne sais pas où il la cachait : son scaphandre-miroir collant ne donnait pas l'impression de laisser assez de place ne serait-ce que pour une boîte d'allumettes. J'ai regardé l'objet avec une vague incertitude puis levé la main en signe de refus. « Merci, mais je ne bois pas.

— C'est sans doute un bon moment pour commencer, a-t-il insisté. Il faut que tu apprennes énormément de choses, et une bonne partie ne va pas être facile à entendre. » Comme je ne prenais toujours pas la flasque, il a ajouté : « Je suis sérieux, Joey. Le choc n'a pas encore eu le temps de te frapper, mais il va arriver à la vitesse d'un train de marchandises et tu es ligoté sur les rails. » Une idée a paru lui venir. Il s'est penché en avant et m'a fixé à travers son masque ovale argenté, dépourvu de traits. « Attends une seconde. Tu crois qu'il y a de l'alcool, là-dedans ? » Comme j'acquiesçais, il a éclaté de rire.

« Par l'Arc, c'est amusant, Joey, crois-moi... ce truc est à l'alcool ce que la pénicilline est aux élixirs de charlatans. Pourquoi irions-nous boire un poison tératogénique, je te le demande, alors qu'il y a tant de moyens d'obtenir des molécules d'éthyle ne produisant pas d'effets secondaires dévastateurs ? » Il a ouvert la flasque, l'a levée à ma santé et a bu une gorgée. Ce qui m'a fasciné, c'est qu'il n'a pas enlevé son masque pour ça : le liquide a coulé à *travers*, paru tourner un peu en dessous d'une membrane transparente – la boisson dorée se mêlant au je-ne-sais-quoi argenté pour créer des motifs façon Rorschach – et enfin disparu. Jay m'a de nouveau tendu la flasque. Cette fois, j'ai bu.

Quand je prendrai ma retraite, qu'on ne se préoccupe pas de me verser une pension : qu'on me laisse juste tenir une petite taverne sur un monde situé quelque part vers le milieu de l'Arc, avec une licence pour vendre ce truc-là. Il a dévalé ma gorge et s'est pelotonné dans

mon estomac aussi délicatement que s'il y avait vécu toute sa vie. À partir de là, une sensation de détente, de force et de confiance s'est diffusée en moi, me donnant la nette impression que la moindre de mes cellules, y compris celles de mes doigts et de mes orteils, appartenait au dernier fils de Krypton. Je me sentais capable de franchir un gratte-ciel d'un seul bond, de jongler avec des Volkswagen et de mettre au point une théorie de champ unifié – avant de passer à quelque chose de compliqué. Je me suis toutefois contenté de rendre la flasque à Jay. « Wahou...

— Ça descend bien, a-t-il admis. Il y a un monde à l'orée de l'hégémonie MAGA ; sur ce monde il y a un lac, au milieu de ce lac une île, et sur l'île un arbre. Tous les sept ans, il porte fruit, et on considère dans l'Entremonde comme un grand honneur d'être choisi pour faire partie de l'équipe qui Marche jusque là-bas et qui revient avec un panier plein de ces pommes-là. Elles constituent l'ingrédient secret du petit remontant que tu viens de goûter. » Il s'est levé. « Je reviens tout de suite. Il faut que j'aille faire un tour. » Il s'est éloigné d'une trentaine de mètres puis immobilisé, me tournant le dos.

Je me suis demandé pourquoi il n'était pas passé derrière un rocher. Ensuite, j'ai regardé autour de moi pour la première fois depuis que j'étais tombé de l'Entre-Deux, et j'ai réalisé qu'il n'y avait aucun rocher assez gros. Nous nous trouvions au milieu d'une plaine poussiéreuse qui s'étendait presque jusqu'à l'horizon dans toutes les directions. Un lointain anneau de montagnes l'entourait, lui donnant l'allure d'un saladier de punch destiné aux dieux. Me demandant à combien pouvait ici s'élever la température, j'ai levé les yeux vers le ciel pour chercher le soleil.

Il n'y en avait pas.

En fait, il n'y avait même pas vraiment de ciel. À la place, des couleurs tournoyaient et coulaient telle de l'huile sur de l'eau, lumineuse féerie psychédélique s'étirant d'un horizon à l'autre. Bien qu'il n'y eût aucune source de lumière discernable, localisable, tout était illuminé d'un éclat subtil.

J'ai jeté un coup d'œil à Jay. À présent, il semblait parler dans un objet qu'il tenait en main. Un enregistreur quelconque, sans doute. De vagues portions de mots me parvenaient de temps à autre, mais rien d'intelligible. Je me sentais un peu mal à l'aise : notait-il mes faits et gestes pour s'en servir de pièce à conviction devant une espèce de tribunal officieux ? Était-il vraiment mon allié ? Il m'avait certes sauvé la vie, mais n'était-ce pas juste pour que son camp, et non celui de Mme Indigo, s'assure de moi ? Apparemment, on me considérait comme assez précieux. J'aurais d'ailleurs été bien en peine de deviner pourquoi : durant toute ma scolarité, j'avais été choisi en dernier quand on formait des équipes ; même les brutes dans le genre de Ted

Russell ne s'attaquaient à moi qu'en désespoir de cause, après avoir tabassé tous les autres.

J'ai chassé d'un haussement d'épaules cet accès de paranoïa momentané. Je me fiais à Jay, sans trop savoir pourquoi. Il m'inspirait confiance, voilà tout.

Il est revenu au bout de quelques minutes. « Bon, allez, trouve un rocher et pose-toi : on en a pour un moment », a-t-il dit en suivant son propre conseil. « On va commencer par le plus gros et on verra le reste petit à petit.

— Pourquoi ne pas commencer par le commencement ? ai-je suggéré.

— Pour deux raisons. Primo : cette histoire n'a pas de véritable commencement et sans doute pas de fin non plus. Secundo : c'est *mon* histoire et je commence à la raconter par où ça me plaît, non mais des fois. »

Ne voyant pas bien que répondre à cela, je me suis adossé à un escarpement rocheux et j'ai attendu. « Tu ne pourrais pas enlever ton masque ? ai-je demandé tout de même.

— Non. Pas encore. Or donc, le tableau d'ensemble, c'est ce qu'on appelle l'Altivers. Ne pas confondre avec le Multivers, lequel représente l'infinité des univers parallèles et de tous les mondes qu'ils renferment. L'Altivers est la tranche du Multivers qui recèle les myriades de Terres parallèles. Et il y en a carrément beaucoup. » Il a marqué une pause ; j'ai senti qu'il fronçait les sourcils. « La différentiation quantique, ça te dit quelque chose ? Le principe d'incertitude de Heisenberg ? Les lignes d'univers multiples ?

— Euh... » On avait vaguement abordé le sujet en cours de sciences avec M. Lerner, et je me rappelais avoir lu un article sur le site web *Découverte*. J'avais aussi vu un épisode du *Star Trek* original dans lequel Spock portait la barbe et l'*Enterprise* était un vaisseau pirate. Cela dit, l'addition de tous ces facteurs faisait de moi un expert autant que l'était le chat de la maison.

Je ne l'ai d'ailleurs pas caché à Jay. Il a chassé la question d'un geste. « Aucune importance. Tu pigeras ce que tu as vraiment besoin de savoir par osmose culturelle. Le truc à te rappeler, c'est que certaines décisions – les plus importantes, celles qui sont susceptibles de créer des gros remous dans le flot du temps – peuvent amener des mondes parallèles à s'éparpiller dans des *continuuums* espace-temps divergents. Rappelle-toi ça, sinon tu te retrouveras paralysé chaque fois que tu devras faire un choix. L'Altivers ne va *pas* créer un monde tout neuf parce que tu décides de porter des chaussettes vertes plutôt que des chaussettes rouges. Ou s'il le fait tout de même, le monde en question n'existera que pendant une poignée de femtosecondes avant d'être recyclé dans la réalité d'où il s'est détaché. En revanche, si ton

président hésite à balancer des bombes sur un quelconque traîneur de sabre du Moyen-Orient, il aura les deux versions – parce que deux mondes existeront là où il n’y en avait qu’un auparavant. Évidemment, ils seront séparés par l’Entre-Deux, donc ledit président n’en saura jamais rien.

— Attends une seconde. On croirait que tu essaies de dire que la création de mondes alternatifs est une décision *consciente*.

— Je *n’essaie* pas de le dire : je le dis. Tu n’écoutais pas ?

— Mais la conscience de qui ? De Dieu ? »

Jay a haussé ses épaules luisantes, sur lesquelles nageaient et couraient les couleurs en fusion du ciel.

« Je te parle physique, pas théologie. Appelle ça comme tu veux : Dieu, Bouddha, le Monstrueux Spaghetti Volant, le Remueur Primaire Immobile... Le Grand Tout Cosmique. Je m’en fiche. La conscience intervient dans *chaque* aspect du Multivers. Pour fonctionner, les mathématiques quantiques ont besoin d’un point de vue. Essaie juste de ne pas confondre la conscience et le moi. Ce sont deux choses totalement différentes, et des deux, c’est du moi dont on peut se passer. » J’avais envie de poser d’autres questions à ce sujet, mais il continuait déjà. « Imagine cette tranche du Multivers comme un arc – avec plusieurs dimensions supplémentaires, bien sûr. » À ses gestes, on avait l’impression qu’il mimait la strangulation d’un serpent. « Aux deux extrémités de l’Arc se trouvent les mondes d’origine de deux hégémonies – des empires qui contrôlent chacun un petit pourcentage des Terres individuelles. Nous appelons le premier le Binaire. On y utilise une technologie avancée – par rapport à ce que la plupart des autres Terres ont inventé, s’entend – pour essaimer le long de l’Arc, conquête après conquête. Tu as failli en rencontrer quelques représentants sur cette Terre où tu avais Marché – les gars montés sur leurs disques volants qui ânonnaient “l’opposition est improductive”. Ils adorent répéter ce genre de truc. L’autre empire se désigne sous le nom de MAGA. Son artillerie est à base de magie – sorts, talismans, sacrifices... »

— Holà, stop ! » J’ai levé les deux mains, paumes ouvertes, pour former un T – le signe du *time-out*, la pause, au football américain. « On ne s’énerve pas. La *Magie* ? Tu veux dire le genre “abracadabra” ? »

Le langage non verbal de Jay indiquait l’agacement mais son ton est resté patient. « Ma foi, je n’en ai jamais entendu aucun dire “abracadabra”, mais c’est l’idée générale, ouais. »

J’avais l’impression que le cerveau me sortait par les oreilles. « Mais ça n’est pas... »

— Possible ? Pourtant, tu m’avais vraiment l’air d’y croire quand je t’ai sorti du *Lacrimae Mundi*. »

J'ai ouvert la bouche puis, comme rien n'en sortait, j'ai décidé de la refermer. Jay s'est laissé aller en arrière, l'air soulagé. « Bon. Un moment, j'ai cru que tu allais me la jouer rationnelle. N'oublie jamais : dans une infinité de mondes, tout est non seulement possible mais *obligatoire*.

« Je continue : le Binaire et MAGA se livrent une guerre à la fois ouverte et secrète pour le contrôle suprême de l'Altivers. Ils s'y emploient depuis des siècles mais ne progressent que très lentement, en raison de l'ampleur pure et simple de la tâche. Je crois qu'au dernier recensement, il y avait quelque chose comme plusieurs millions de milliards de billions de Terres – et il en surgit d'autres du néant plus vite que ne naissent les bulles dans le champagne.

« MAGA est régi par un Conseil des Treize, tandis que le Binaire est gouverné par une intelligence artificielle du nom de 01101. Chacun ne veut qu'une seule chose : diriger la totalité du machin. Ce qu'ils refusent d'admettre, c'est que l'Altivers fonctionne mieux quand les forces de la magie et de la science y sont en équilibre. Et c'est là que l'Entremonde entre en jeu.

— Tu l'as déjà mentionné.

— Exact. C'est pour ses occupants que je travaille... et c'est là que tu nous emmènes. »

Il s'est arrêté pour reprendre son souffle. J'avais plus de questions qu'il n'existait de Terres, mais avant que je ne puisse les poser ou même que Jay ne puisse reprendre la parole, nous avons entendu un rugissement.

C'était un son lointain, différent de tout ce que j'avais déjà entendu – mais sans aucun doute le cri d'une bête de proie, et sûrement assez grosse pour nous considérer, Jay et moi, comme des plats du jour convenables. Mon compagnon a bondi sur ses pieds. « Amène-toi. » Même derrière son masque, il paraissait nerveux. « Ce monde est situé tout au bord de l'Entre-Deux, et c'est nettement trop près à mon goût. »

Nous nous sommes mis en route à vive allure le long de la vallée au sol recuit, craquelé. Comment avait-elle pu se dessécher ainsi ? me suis-je demandé. La température était agréable, voire un peu vivifiante – je l'estimais aux alentours de 18 degrés. J'ai jeté un coup d'œil au ciel mouvant et ne lui ai plus rien trouvé de fascinant : on aurait dit les couleurs susceptibles de se déverser sur nous à tout moment, comme du plomb fondu jeté du haut des créneaux. J'ai frissonné et encore pressé le pas.

Le bon côté d'être où nous étions, c'est que personne ne pouvait nous tomber dessus à l'improviste. Mais ça ne me plaisait tout de même pas. Nous étions aussi exposés que deux mulots sur un terrain de hockey – et nous avions beau marcher, marcher encore, les

montagnes ne donnaient pas l'impression de se rapprocher.

Soudain, j'ai aperçu du coin de l'œil une étincelle colorée et j'ai tourné la tête.

Ce que j'ai découvert m'a figé net. À première vue, cela ressemblait à une énorme bulle de savon – et quand je dis énorme, je pense de la taille d'un ballon de basket – qui surgissait d'une grande fissure dans le sol. Toutefois, ça n'est monté qu'à une hauteur limitée, avant de se mettre à s'agiter de bas en haut comme un ballon de baudruche essayant d'échapper à son fil.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? » ai-je demandé.

Jay a tourné vers la bulle sa tête gainée d'argent. Je me tenais assez loin de lui pour me voir tout entier reflété dans la courbe de sa joue et de sa mâchoire. « Pas la moindre idée. Jamais rien vu de pareil. Ça doit être une fuvnud quelconque, cela dit – donc on considère par principe que c'est dangereux et on se tire. » Il s'est remis en marche. Après un dernier coup d'œil à la bulle – *ça a presque l'air vivant*, ai-je pensé –, je l'ai suivi.

Un bruit de crécelle, au loin, m'a fait penser à des serpents à sonnette ou bien à une énorme chaîne traînée sur les rochers.

Le bruit venait de l'arrière : je me suis retourné mais n'ai rien aperçu qui parût susceptible de produire ce genre de vacarme. Tout ce que j'ai vu, c'est la petite bulle s'agitant frénétiquement dans tous les sens, comme si elle avait voulu échapper à quelque chose.

Sa surface sphérique palpitait de couleurs variées qui se succédaient rapidement – pour l'essentiel des rouges sombres et des orangés tirant sur le pourpre.

Elle avait peur. Je ne saurais trop dire comment je le savais, mais le désarroi de cette petite chose était pour moi évident.

J'ai rebroussé chemin et me suis dirigé vers la crevasse.

Derrière moi, j'ai entendu Jay crier : « *Joey ! Non ! Reviens !* »

— Je crois que ce truc a un problème ! ai-je répondu. Ça n'est pas dangereux. » Et j'ai continué de marcher.

Je me suis arrêté près de la faille, plus proche et plus large que je ne l'aurais cru. La créature-bulle, je le voyais à présent, était attachée aux rochers qui bordaient le précipice par une mince ligne de protoplasme, d'ectoplasme ou de quelque chose comme ça.

« *Joey ! Ce truc-là est un habitant de l'Entre-Deux ! Une fuvnud ! Reviens ici tout de suite !* »

J'ai fait celui qui n'entendait pas.

L'entrave était claire et fine comme un filet de salive. Il ne semblait pas falloir beaucoup plus qu'un regard méchant pour la sectionner et libérer la petite bulle.

« Elle a été attachée ! ai-je crié. Je crois que je peux la libérer. »

Mon compagnon approchait. Si je voulais agir, je devais agir vite.

J'ai tiré sur le filament – lequel s'est révélé plus solide qu'il n'en avait l'air.

« Hé, ai-je lancé à Jay. T'as pas un couteau ? Je parie que ça peut se couper. » Il n'a pas répondu. Même avec son scaphandre argenté, je voyais qu'il était furieux.

L'être-bulle, au-dessus de nous, paraissait agité. J'ai lâché le filament, qui était légèrement gluant, au point que m'est venue l'image d'une toile d'araignée.

« Je sais que c'est inoffensif, ai-je affirmé. Regarde-moi ça. »

Jay a soupiré. Il se trouvait tout au plus à deux mètres de moi. « Tu as peut-être raison. Mais il y a dans tout ça quelque chose qui ne me plaît pas. Comment crois-tu qu'il s'est retrouvé attaché là, ton petit copain ? Et pourquoi ? »

Le filament de toile d'araignée s'est mis à vibrer. Puis un rugissement si fort qu'il a failli me crever les tympans a retenti, et j'ai compris qu'en tirant sur le fil, j'avais attiré quelque chose. Alors même que je tentais de libérer la petite fuvmud, j'avais sonné la cloche du dîner.

Un monstre a jailli hors de l'abîme.

Oui, je sais, on abuse du mot « monstre », mais nul autre ne saurait s'appliquer ici. Cela avait une tête qui ressemblait un peu à celle d'un requin et un peu à celle d'un tyrannosaure, montée sur un corps de mille-pattes aussi épais qu'une camionnette de livreur. Je ne sais pas du tout à quel point c'était long, mais ça l'était assez pour surgir de ce qui évoquait un gouffre sans fond. Chaque fois qu'un segment de carapace glissait sur les rochers, un bruit de crécelle résonnait dans toute la crevasse, comme produit par une chaîne gigantesque. En nettement moins de temps qu'il ne m'en faut pour le dire, le monstre s'est soulevé de dix bons mètres au-dessus de la surface. Il m'a contemplé de ses énormes yeux à facettes, chacun large comme ma main.

Et puis il a frappé.

Sa tête était aussi grosse que le taxi de mon père, et sa gueule béante révélait des mâchoires garnies de multiples rangées de crocs aussi longs qu'un couteau à steak. En dépit de sa taille, il s'est laissé tomber sur moi à la vitesse d'un ascenseur express. J'étais sur le point de me transformer en hors-d'œuvre quand j'ai senti quelque chose me heurter par-derrière et me propulser au bord de l'abîme, où je me suis étalé.

Je me suis retourné sur le dos d'un coup de reins, ouvrant grand les yeux – pour découvrir Jay à l'endroit précis que j'occupais l'instant d'avant. Puis la gigantesque gueule ouverte de la bête l'a enveloppé ; elle a commencé à se refermer...

À cet instant précis, la petite bulle de savon est passée comme une

flèche au-dessus de mon épaule. J'ai compris que j'avais dû briser en tombant le filament qui l'ancrait au sol. Elle a percuté le museau du monstre, qu'elle a recouvert à la manière d'une gelée.

La bête s'est rejetée en arrière avec un rugissement furieux, lâchant Jay. Sa gueule était ouverte – les redoutables mâchoires n'avaient pas eu le temps de se refermer tout à fait, et elle devait à présent les garder béantes pour respirer, car la fuvnud lui avait recouvert le nez de sa substance translucide gluante. Le monstre s'est contorsionné violemment, hurlant de frustration tout en tentant de se débarrasser de l'amiboïde. Il a réussi à projeter des globules de gelée à quelque distance de lui mais, retenus par des filaments élastiques, ils sont aussitôt revenus se plaquer contre son nez. Aussi difficile à croire que ce fût, ce globe de gélatine était bel et bien en train d'empêcher le serpent de Midgard, tout droit sorti de la mythologie nordique, de nous dévorer, Jay et moi !

La bête s'est laissée tomber dans la faille et, aux bruits qui ont retenti, à la manière dont le sol s'est agité encore et encore, j'ai deviné qu'elle essayait de se débarrasser de l'être issu de l'Entre-Deux en propulsant contre les rochers son museau écaillé. Je n'ai pas attendu de savoir qui allait gagner : j'ai couru jusqu'à Jay, je l'ai empoigné par les bras et, le laissant s'appuyer sur moi, je l'ai entraîné loin du site de l'action. À mon humble avis, la bulle de savon n'allait pas tenir très longtemps.

Je me suis arrêté cinq cents mètres plus loin. Mon compagnon s'est laissé choir sur le sable. Les rugissements et les secousses du monstre, à présent hors de vue, se poursuivaient. Des nuages de poussière et d'occasionnels fragments de rochers jaillissaient de la crevasse. Le spectacle aurait été drôle sans un détail que j'ai enfin remarqué : une piste sanglante continue, aussi épaisse qu'une coulée de peinture et large comme ma main, qui s'étendait du bord de la crevasse au corps de Jay.

Avec un hoquet, je me suis hâté de m'agenouiller près de lui. Le scaphandre argenté avait été violemment percé sur les deux flancs – deux piqûres à gauche et trois à droite, juste au-dessus des hanches. Les crocs du monstre avaient laissé des trous de plus de deux centimètres de diamètre d'où le sang s'échappait par saccades. Je n'avais aucun moyen d'endiguer l'hémorragie, et je ne sais pas si ç'aurait servi à grand-chose, de toute façon : il avait déjà perdu tant de sang.

Faiblement, le blessé a levé une main que j'ai attrapée.

« Je vais te ramener dans l'Entremonde, ai-je assuré, ne sachant que dire d'autre. On va passer par l'Entre-Deux... Ça ne prendra pas longtemps... Je... Je suis vraiment désolé...

— Laisse tomber, a chuchoté Jay. Ça... ne suffira pas... Je

saigne... comme trois... porcs à l'abattoir. Et je crois que ce monstre est venimeux. Tu ne peux pas savoir... à quel point ça fait mal... » Il avait la voix étouffée, sans inflexion.

« Qu'est-ce que je peux faire ? ai-je demandé, impuissant.

— Pose ma main sur... le sol. Il faut que je te montre... comment... franchir la distance qui reste... »

J'ai donc appliqué sa main par terre. Avec des gestes saccadés, spasmodiques, il a dessiné quelque chose dans le sable.

Quand il a cessé, il a paru se reposer. Je me sentais absolument impuissant.

« Jay ? ai-je appelé. Ça va aller. Vraiment, ça va aller. » Je ne mentais pas. Je disais ça en espérant qu'exprimer mon vœu suffirait d'une manière ou d'une autre à le réaliser.

Il m'a surpris en se relevant un peu sur un coude. De l'autre main, il a empoigné mon col de chemise et m'a tiré avec une force étonnante, jusqu'à ce que mon visage se retrouve à environ deux centimètres de son masque. Une nouvelle fois, j'ai vu mes propres traits vacillants, grotesquement reflétés par la surface du scaphandre.

« Dis... au Vieux... désolé... je le prive... d'un agent. Dis-lui... mon remplaçant... a ma plus vive... recommandation.

— Qui que ce soit, je le lui dirai, ai-je promis. Mais tu veux bien faire quelque chose pour moi en échange ? » Il a faiblement incliné la tête d'un air interrogateur. « Enlève ton masque, ai-je continué. Laisse-moi voir qui tu es. »

Il a hésité puis levé une main et appuyé du bout du doigt sur le scaphandre, juste en dessous du menton. Le matériau qui lui couvrait la tête a troqué son argent miroitant contre un gris acier terne puis s'est en quelque sorte rétracté en un anneau autour de son cou.

J'ai ouvert de grands yeux. Ça ne faisait pas la moindre différence. Le masque était toujours en place. Du moins, ç'a été mon impression initiale, provoquée par le choc de la découverte.

C'était mon propre visage, bien sûr. Quoique pas tout à fait. Jay paraissait d'au moins cinq ans mon aîné. Il avait une petite cicatrice en travers de la joue droite, et le bas de son oreille était marqué par une chéloïde. Les balafres, toutefois, n'étaient en aucun cas assez nombreuses pour masquer son identité.

C'était moi. Voilà pourquoi sa voix m'avait paru si familière. C'était la mienne. Ou plutôt ce que pourrait devenir la mienne d'ici cinq ans.

Je me suis demandé pourquoi je ne l'avais pas compris dès le début, puis me suis rendu compte qu'inconsciemment je l'avais toujours su. Bien sûr qu'il était moi. En plus calme, plus brave et plus sage. Et il avait sacrifié sa vie pour me sauver.

Il m'a regardé de ses yeux qui commençaient à perdre leur éclat.

« Bouge... toi... » Son murmure était à peine audible. « On ne peut pas perdre... un seul agent maintenant... trop dangereux. Dis-lui... la Nuit du gel... arrive...

— Je le lui dirai, c'est promis », ai-je soufflé. Mais déjà ses paupières s'étaient fermées. Il était inconscient.

Aucune importance. Une promesse était une promesse, qu'il m'ait entendu ou pas. Moi, je m'étais entendu, et je ne voulais pas passer le reste de ma vie à essayer de justifier un parjure à mes propres yeux.

Laissant reposer son corps, je me suis reculé sur mes talons, une soudaine grosseur au fond de la gorge. Je ne sais pas trop combien de temps je suis resté là, immobile, me contentant de respirer.

Ensuite, j'ai regardé les symboles qu'il avait tracés dans le sable.

C'était forcément important. Quand j'ai examiné les caractères, cependant, ils ne m'ont paru avoir aucun sens. Il semblait s'agir d'une espèce d'équation mathématique :

$$\{EM\} : = \Omega/\infty$$

Je n'ai pas compris le sens des symboles, mais ils ont paru s'enraciner dans mon cerveau, luire dans l'œil de mon esprit.

Aucun bruit ne s'élevait au sein du paysage rocheux, sinon le souffle oppressé de Jay et le sifflement du sable poussé par le vent. Je ne savais pas depuis combien de temps il en allait ainsi, mais je savais en revanche que l'inégal combat entre le dinomonstre et la fuvmud ne pouvait s'être terminé que d'une seule manière. J'avais de la peine pour le petit être-bulle-de-savon qui avait d'abord servi d'appât à un piège puis été tué en voulant nous sauver, Jay et moi.

Je me suis relevé et j'ai regardé derrière moi. Aucune trace de l'une ou l'autre créature. J'ai fait quelques pas pour essayer d'avoir une meilleure vue.

Rien, sinon de la poussière qui se redéposait...

Jay changeait de couleur, prenait une teinte bleuâtre. Comme il l'avait dit, il devait y avoir du venin sur les crocs du monstre. Si je l'avais écouté, si je n'avais pas été aussi bête, il ne se serait jamais placé entre les mâchoires de la mort dans le but de m'en sortir. Je m'étais précipité tête baissée dans un lieu où les anges eux-mêmes craignaient sans doute d'aller – et pour cette raison, Jay était mort. À cause de moi. C'était ma faute. Il n'y avait personne d'autre à blâmer.

J'ai levé les yeux au ciel et fait une autre promesse, à quoi que ce soit qui pût se trouver là-haut, qui que ce soit qui pût m'écouter : si Jay survivait, s'il se tirait de cette épreuve, si je parvenais à le faire soigner et s'il s'en sortait, je deviendrais l'être le plus généreux, le plus travailleur, le plus gentil, le plus adorable qui se puisse imaginer. Je serais à la fois saint François d'Assise, Gautama Bouddha et tous les autres du même genre.

Mais les yeux de mon compagnon restaient fermés, et à présent, il

ne respirait plus, ne bougeait plus. Aucune de mes promesses ni aucune de mes bonnes actions futures ni quoi que ce fût d'autre n'avait la moindre importance.

Rien n'en avait.

Jay était mort.

CHAPITRE 8

Je ne pouvais pas le laisser là.

Vous allez peut-être vous moquer de moi mais je ne pouvais pas. Ç'aurait été plus raisonnable – et si j'avais pu creuser une tombe, j'aurais sans doute eu moins de scrupules à laisser Jay dans ce désert à l'orée de l'Entre-Deux, mais le sol cuit était fait d'une boue rouge et dure, recouverte d'une fine couche de sable.

J'ai donc essayé de le tirer. Il n'a pas bougé. Je le savais plus lourd que moi, mais je l'avais cependant aidé à s'écarter du bord de la crevasse il n'y avait pas dix minutes – en brûlant dans la manœuvre jusqu'à la moindre goutte d'adrénaline que renfermait mon organisme, ai-je alors compris. À présent que le danger était écarté, j'avais à peu près autant de chances de le remuer que j'en aurais eu de renflouer le *Titanic* avec les dents.

Me demandant si c'était le scaphandre qui l'alourdisait à ce point, je l'ai examiné, à la recherche d'une agrafe, d'une fermeture éclair ou de n'importe quoi d'autre.

Rien.

Un bruit furtif s'est élevé derrière moi et je me suis retourné. C'était le petit être natif de l'Entre-Deux. Il lévissait près de moi, évoquant une amibe de la taille d'un chat et étincelant de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

« Salut, ai-je dit. Eh bien, toi, au moins, tu t'en es tiré. Mais Jay est mort. J'aurais peut-être dû te laisser avec l'espèce de tyrannosaure, en fait. »

La bulle de savon s'est parée d'un pourpre à l'aspect proprement contrit.

« Je ne le pensais pas, ai-je soupiré. Mais c'était... mon ami. Il était *moi*, plus ou moins. À présent il est mort, et je ne peux même pas le ramener chez lui. Il est trop lourd. »

La couleur pourpre s'est réchauffée jusqu'à se changer en une douce nuance dorée. La fuvmud a tendu quelque chose qui n'était ni tout à fait un membre ni tout à fait un tentacule – un pseudopode, je suppose, si ça signifie ce que je crois – et touché le scaphandre métallique juste au-dessus du *cœur*.

« Oui, ai-je confirmé. Il est mort. »

La bulle a palpité d'un éclat doré – un doré empli de frustration – et tapoté exactement le même endroit.

« Tu veux que je le touche là ? »

Elle a changé de couleur encore une fois, adoptant un bleu serein, un bleu *satisfait*. J'ai posé le doigt là où s'était trouvé le pseudopode, et le scaphandre s'est ouvert à l'instar d'une fleur au soleil. En dessous, Jay portait un caleçon gris et un t-shirt vert. Il avait la peau terriblement pâle. J'ai tiré de sous son corps le vêtement protecteur.

Lequel pesait une tonne. Bon, mettons quarante-cinq kilos. Ma petite amibe demeurait à proximité, comme si elle avait tenté de me dire quelque chose. Elle a montré d'un pseudopode à l'extrémité écarlate la masse argentée du scaphandre qui gisait sur la terre rouge, froissé. Puis elle m'a désigné, et des veines argentées clignotantes sont apparues sur son corps de baudruche.

« Quoi ? ai-je interrogé, frustré. J'aimerais que tu puisses parler. »

Elle a encore tendu son pseudopode vers le scaphandre, désormais aussi gris et terne qu'un bateau de guerre, puis de nouveau vers moi.

« Tu crois que je devrais le mettre ? »

La bulle a lui d'un éclat bleu – de la même nuance de bleu qu'auparavant. *Oui, je devais le mettre.* « J'avais déjà entendu dire qu'on pouvait parler par gestes, ai-je remarqué, mais je ne savais pas qu'on pouvait parler par couleurs. »

Ensuite j'ai ramassé le scaphandre – qui ressemblait à une espèce de pardessus en forme d'étoile de mer – et je l'ai enfilé. Il a pendouillé lourdement sur moi, au point de me faire mal au dos. J'avais l'impression de porter une couverture doublée de plomb, froide et inerte. Je n'aurais en aucun cas pu faire plus d'une dizaine de pas avec ça sur le dos.

« Et maintenant ? » ai-je demandé à l'amibe. Elle s'est parée d'un vert interloqué, tandis que des taches jaunes et cramoisies se poursuivaient vivement à sa surface. Hésitante, elle a désigné un point du scaphandre situé sur ma poitrine. Je l'ai touché.

Il ne s'est rien passé.

Je l'ai touché à nouveau. Je l'ai frappé. Je l'ai frotté. Je l'ai pincé aussi fort que possible entre le pouce et l'index – et, soudain, la couverture de plomb qui pesait sur moi a pris vie, elle s'est mise à couler, à ramper sur mon corps, me recouvrant de la tête aux pieds. J'ai perdu la vue quand elle m'a enveloppé le visage, mais après un instant de pure panique, d'étouffement, j'ai recommencé à voir – mieux qu'avant – et donc aussi à respirer.

Quand je baissais les yeux sur moi, je voyais la matière argentée qui me recouvrait mais aussi ce qu'il y avait à l'intérieur. C'était un peu comme les affichages « tête haute » qu'emploient les pilotes de chasse dans leurs cockpits. Je voyais la flasque dorée, une espèce de pistolet et plusieurs autres objets que je n'ai pas identifiés, tous paraissant glissés dans des poches individuelles. Et je voyais aussi mon corps.

J'avais chaud, à présent, hormis à l'épaule gauche, là où le

scaphandre avait été endommagé par le sort de Mme Indigo, et aux points où il avait été percé.

Vu à travers le masque-miroir, l'être-amibe paraissait encore plus étrange. J'avais l'impression de regarder un objet massif à travers des jumelles tenues à l'envers. Il ne faisait qu'environ la taille d'un chat, j'en étais conscient, mais sans savoir pourquoi, je n'arrivais pas à me débarrasser de l'idée qu'il était en fait aussi gros qu'un gratte-ciel et posé à vingt kilomètres de là. Est-ce que ça avait le moindre sens ?

« Tu as un nom ? » lui ai-je demandé.

Il a lui d'une centaine de couleurs différentes. J'ai pris cela pour un oui. Le problème étant que je ne parlais pas le langage des couleurs. « Je vais t'appeler Globule, lui ai-je déclaré. C'est une blague. Pas très drôle mais quand même. » Il s'est paré d'une lueur dorée dont j'ai cru comprendre qu'elle était signe d'indifférence.

Je me suis penché pour soulever Jay puis je l'ai hissé sur mes épaules. Je sentais toujours sa masse mais on aurait dit que le scaphandre soutenait l'essentiel du poids, si bien que je n'avais l'impression de porter qu'une douzaine de kilos.

Alors j'ai pensé :

$$\{EM\} : = \Omega/\infty$$

... et je suis parti pour la base avec le cadavre de Jay en travers des épaules, tel un chasseur Sioux rapportant un daim au campement.

Globule s'est balancé près de moi un petit moment, jusqu'à ce que j'atteigne un seuil qui, je le sentais, me mènerait sur la Terre abritant la base de l'Entremonde.

J'aimerais pouvoir l'expliquer mieux. Ce seuil, j'en sentais la présence comme on sent avec la langue un creux dans une dent après la chute d'un plombage. Je la *sentais*.

Le moment était venu de Marcher. Et c'est ce que j'ai fait.

Ma dernière vision du monde que je quittais a été celle de Globule qui oscillait de haut en bas derrière moi, peut-être un peu tristement. Puis la scène a été remplacée par...

Rien du tout...

La rive d'un fleuve...

L'image quasi subliminale d'une ville.

Un millier d'yeux qui s'ouvraient et se refermaient indépendamment, qui tous me cherchaient...

Une plaine herbue. Au loin, des montagnes violettes.

Et soudain j'ai compris que j'étais arrivé, même si j'ignorais où j'étais. Je savais, je sentais de tout mon être que $\{EM\} : = \Omega/\infty$ ne m'emmènerait pas plus loin.

Or il n'y avait rien alentour. Je me retrouvais au milieu d'une pampa déserte, totalement seul. J'ai déposé dans l'herbe le cadavre de Jay. Les occupants de sa base – de l'Entremonde, donc, même si

j'ignorais ce que c'était – finiraient bien par venir me chercher. Ou alors ils ne viendraient pas et, pour l'heure, franchement, je m'en fichais.

J'ai appuyé sur le point souple situé sous mon menton, et senti le casque du scaphandre se rétracter, exposant mon visage à l'air chaud. Ensuite, isolé à mille millions de kilomètres de tout, je me suis mis à pleurer – sur Jay, sur mes parents, sur Jenny et le calmar, sur Rowena et Ted Russell et M. Dimas et nous tous.

Mais essentiellement, j'ai pleuré sur moi.

J'ai pleuré et sangloté tant que j'ai eu des larmes à verser puis, vidé, anéanti, je les ai laissées sécher sur mes joues. Je suis resté assis là jusqu'à ce que le soleil se couche et qu'apparaisse au-dessus de la pampa une ville bâtie sous un dôme de verre, qui lévissait en silence à deux mètres du sol. Elle s'est arrêtée non loin de Jay et de moi. Un groupe d'individus qui me ressemblaient un peu nous ont alors rejoints, soulevés et emportés avec eux.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE 9

Je m'accrochais périlleusement au flanc de la falaise, vêtu d'une combinaison en tissu gris et de bottes d'escalade. Une corde fixée à ma ceinture me reliait à la fille qui grimpait six mètres plus haut – et qui me détestait cordialement. Ce qui compliquait un peu les choses, puisque trente mètres au-dessus d'elle se trouvaient la liberté, la chaleur, un repas solide et le retour à la base.

Compte tenu de ce que je ressentais, il aurait aussi bien pu s'agir de deux cents kilomètres. J'avais faim, froid et mal aux doigts ainsi qu'aux orteils. Sans parler de tout ce qu'il y avait entre les deux.

Le bandeau à réseau neuronique que je portais autour de la tête était codé pour m'empêcher de me tirer de cette situation en Marchant si l'occasion se présentait. Ce que j'aurais fort bien pu envisager. Croyez-moi, c'était tentant, surtout quand s'est mise à tomber une pluie glaciale mêlée de neige qui m'a trempé puis gelé jusqu'aux os. Comme ça, c'était complet. J'ai commencé à frissonner si fort que j'avais peine à conserver mes prises.

On a tousoté juste derrière moi. Je me suis retourné avec la plus grande prudence.

C'était Jai. Il faisait partie de ceux qui me ressemblaient énormément, en dehors du fait qu'il avait la peau noisette. Vêtu d'une robe blanche tout d'une pièce, il était assis en tailleur. En fait, il flottait, assis en tailleur, à environ cinquante mètres du sol.

« Je viens voir comment tu t'en sors, m'a-t-il déclaré avec son léger accent. Cette pluie rend l'escalade assez difficile. Si tu voulais abandonner maintenant, personne ne t'en voudrait. »

Mes dents claquaient comme des dés dans un gobelet. Je l'entendais à peine. « Comment ? »

— Est-ce que tu veux arrêter ? »

Comme je le disais, c'était tentant. Toutefois, j'avais déjà assez de problèmes sans qu'on me considère en plus comme un lâche. « Je continue même si j'y laisse ma peau, ai-je répondu.

— Ça, ça n'est pas envisageable », a-t-il conclu sur un ton désapprouvateur. Jai était parfois agaçant, mais à tout le moins, il reconnaissait mon existence. Il a flotté lentement jusqu'au campement installé au sommet de la falaise.

Moi, j'ai recommencé à grimper. Atteignant une profonde fêlure dans le roc, je l'ai escaladée à la manière d'une cheminée – et me suis arraché dans la manœuvre l'essentiel de la peau des bras et du dos.

Après ce qui m'a paru être une petite éternité, je suis arrivé sur une corniche située dix mètres au-dessus de mon point de départ, et j'ai retrouvé Jo, la fille qui m'accompagnait, pelotonnée dans un coin, à l'abri de la pluie. Elle ne pouvait toutefois pas se sentir très à l'aise, mais j'ai tenté de ne pas trop m'en réjouir. Elle m'a à peine accordé un regard quand je l'ai rejointe : elle fixait le ciel.

« T'as une idée pour atteindre le sommet ? ai-je demandé en lorgnant avec méfiance la paroi rocheuse qui nous surmontait.

— La liste des gens auxquels je ne parle pas est assez réduite, m'a-t-elle répondu. En fait, il n'y a à peu près que toi. » Et elle s'est remise à contempler la tempête.

Bon, d'accord... Ouvrant d'un coup de pouce un thermopack fixé à ma ceinture, je me suis versé une tasse de soupe de bison reconstituée bien chaude, fumante. Je n'en ai pas offert à Jo ; d'abord parce que ses propres packs pendaient à sa propre ceinture, ensuite parce qu'elle pouvait aller se faire voir.

J'ai siroté ma soupe doucement, pour ne pas me brûler la bouche – elle avait été réchauffée extrêmement vite –, tout en observant ma compagne, notamment les deux détails qui la rendaient si différente de moi.

« Arrête de me fixer comme ça.

— Désolé, ai-je dit. C'est juste que, là d'où je viens, les gens n'ont pas d'ailes. »

Elle m'a regardé comme si j'avais été une saleté collée à sa semelle. Jo est originaire d'un des mondes magiques. Ses ailes – de grandes ailes blanches couvertes de plumes, comme celles des anges dans les tableaux – ne la maintiennent pas en l'air quand elle vole, bien qu'elle puisse les utiliser pour planer ou pour se diriger. Ce qui la maintient en l'air quand elle vole, a dit un jour le Vieux, c'est la conviction d'être capable de voler. Ça et le fait que, sur son monde, il y a authentiquement de la magie dans l'air. J'ai souvent eu envie de lui demander si son peuple descendait de singes ailés, comme celui de Jakon était né sur un monde plus ou moins canin, ou bien si, jadis, un sorcier avait greffé des ailes de cygne dans le dos d'un bébé avant de laisser les choses suivre leur cours. Étant donné qu'elle me considérait avec le même degré d'affection qu'elle aurait pu accorder à un virus d'Ébola, il était toutefois peu probable que j'aie un jour une réponse.

Je me trouvais au camp depuis dix jours et ça me faisait déjà l'effet de toute une vie. Et pas une vie heureuse. Plutôt une de celles qui vous convainquent d'avoir été Gengis Khan dans une incarnation précédente et d'être en train de payer votre dette karmique.

Dix jours avant d'escalader une falaise sous la pluie, donc, je me suis réveillé sur une espèce de lit de camp en toile, dans une pièce

blanche qui sentait le désinfectant, avec une fanfare en fond sonore. Une musique grave, triste, émouvante...

Une marche funèbre.

Alors qu'elle s'interrompait, je suis sorti du lit pour m'approcher de la fenêtre d'un pas mal assuré et regarder dehors.

Environ cinq cents personnes se tenaient sur un grand terrain de manœuvres, une assistance très contrastée qui formait des files réparties autour d'une boîte oblongue. Sur la boîte reposait un cadavre recouvert d'un drapeau noir.

Je savais à qui appartenait le cadavre.

Et je savais de qui il avait sauvé la vie en sacrifiant la sienne.

Debout sur une estrade, un homme qui ressemblait un peu à ce que je pourrais devenir si je vivais jusqu'à l'âge moyen achevait de prononcer l'oraison funèbre de Jay. Je le savais alors même que j'entendais à peine ses paroles.

Ensuite, les autres se sont mis à crier. Ils ont lancé de cinq cents voix distinctes un cri inarticulé, à la fois plainte de chagrin et clameur de victoire. Crié, hurlé, pleuré et arraché à cinq cents gorges.

La boîte qui soutenait le cercueil a clignoté, miroité, elle est devenue floue, puis elle a flamboyé et enfin totalement disparu.

La fanfare a repris sa marche funèbre, cette fois avec un peu plus d'allant. *La vie continue*, disait-elle.

Je suis retourné m'asseoir sur le lit. Je me trouvais à l'évidence dans une espèce d'hôpital, au sein de la base sous globe. Et j'avais assisté aux obsèques de Jay. On a frappé à la porte.

« Entrez. »

C'était l'homme d'un certain âge, celui qui avait prononcé le discours. « Bonjour Joey, m'a-t-il salué. Bienvenue à la Ville-Base. » Il portait un uniforme propre et bien amidonné. Un de ses yeux était marron, pareil aux miens, l'autre artificiel : on aurait dit un agrégat de diodes électroluminescentes colorées.

« Vous êtes moi, vous aussi », ai-je constaté.

Il a incliné la tête. Peut-être s'agissait-il d'un acquiescement. « Joe Harker. Ici, on m'appelle le Vieux, surtout derrière mon dos. C'est moi qui commande la base.

— Je suis désolé pour Jay, ai-je assuré. J'ai rapporté son corps.

— Tu as bien fait. Et tu as rapporté son scaphandre, ce qui est encore plus important. Nous n'en possédons qu'une douzaine. On n'en fabrique plus. Le monde qui les manufacturait a... disparu. » Il s'était interrompu.

Ressentant le besoin de dire quelque chose, j'ai balbutié : « Disparu ? Tout un monde ?

— Les mondes ne coûtent pas cher, Joey. Ça peut paraître horrible, mais la plupart des choses horribles contiennent une part de

vérité. Le Binaire et MAGA estiment les mondes très bon marché, et la vie plus encore... Mais revenons-en à toi : tu as bien agi en rapportant le corps ; ça nous a permis de dire au revoir dans les règles. En outre, le scaphandre contenait les derniers messages de Jay. » Il a marqué une nouvelle pause. « Est-ce que tu te rappelles le moment où on t'a récupéré ? Tu délirais plus ou moins. Tu n'arrêtais pas de m'appeler.

— Vraiment ?

— Oui. Tu as dit que Jay était mort par ta faute, en voulant te sauver. Tu as parlé de la fvm'd et du serpent-tyrannosaure. Tu as dit avoir été stupide, l'avoir mis en danger. »

J'ai baissé les yeux. « C'est vrai. »

Ouvrant un bloc-notes, il a lu les phrases suivantes :

« "Jay dit au Vieux qu'il est désolé de le priver d'un agent. Il dit que son remplaçant dispose de sa plus vive recommandation."

— C'est de moi que vous tenez ça ?

— Oui. » Il a de nouveau consulté son bloc, puis interrogé d'un ton perplexe : « Qu'est-ce que la Nuit du gel ?

— La Nuit du gel ? Je ne sais pas. C'est un truc que Jay m'a dit de vous répéter : vous ne pouvez pas perdre un seul agent ; la Nuit du gel arrive.

— Et il n'a rien ajouté ? »

J'ai secoué la tête.

Le Vieux m'effrayait. Il était moi, oui, bien sûr, mais un moi qui avait vu tellement de choses. Je me suis demandé un instant comment il avait perdu son œil. Et puis je me suis demandé si j'avais vraiment envie de le savoir.

« Est-ce que vous pouvez me renvoyer chez moi ? » me suis-je enquis.

Il a hoché la tête. « Oui, on peut. Ça demanderait un effort. Et ça signifierait qu'on a échoué. Il faudrait qu'on efface tes souvenirs, qu'on t'ôte toute connaissance de l'endroit où nous nous trouvons. Il faudrait aussi annihiler ton talent de Marcheur entre les mondes. Toutefois, oui, ça peut se faire. Les gens risquent de se demander où tu étais passé, mais le temps ne coule pas à la même vitesse dans tous les Univers : pour l'instant, tu n'as sans doute pas disparu depuis plus de cinq minutes... » Il a dû lire l'espoir sur mes traits. « Tu nous abandonnerais comme ça ?

— Écoutez, Monsieur, c'est pas pour vous vexer, mais je ne sais même pas qui vous êtes. Qu'est-ce qui vous fait penser que j'ai envie de rejoindre votre organisation ?

— Eh bien, tu nous es adressé avec la plus vive recommandation. Jay l'a dit, non ? Et il a dit aussi que nous ne pouvions pas nous permettre de perdre un seul agent.

— C'est... C'est moi, le remplaçant dont il parlait ?

— Je le crains.

— Mais il est mort à cause de moi.

— Raison de plus pour te racheter. Le perdre a été une tragédie. Vous perdre tous les deux serait un désastre.

— Je vois... » J'ai songé à mon foyer... mon vrai foyer, pas ses innombrables versions différentes. « Alors, vous pourriez me renvoyer.

— Oui. Si tu ne veux pas rester ici, on sera obligé de le faire. »

Il me suffisait de fermer les yeux pour revoir Jay lever la tête vers moi, allongé dans la terre rouge, juste avant de mourir. « Je suis des vôtres, ai-je soupiré. Pas pour vous. Pour Jay. »

Il a tendu la main. J'en ai fait autant pour la lui serrer, mais il m'a alors enveloppé les doigts de sa grosse et rude paluche, tout en me regardant droit dans les yeux.

« Répète après moi : Moi, Joseph Harker...

— Euh... Moi, Joseph Harker...

— Convaincu qu'il doit y avoir équilibre en toutes choses, déclare vouloir faire tout ce qui est en mon pouvoir pour défendre et protéger l'Altivers de ceux qui voudraient le blesser ou le soumettre à leur volonté. Faire tout mon possible pour soutenir et défendre l'Entremonde, ainsi que les valeurs qu'il représente. »

J'ai répété de mon mieux – avec son aide quand j'hésitais.

« Bien, a-t-il conclu. J'espère que Jay ne se trompait pas à ton sujet. Tu vas retirer ton équipement auprès de l'intendant de service. Le magasin se situe dans le bâtiment carré, de l'autre côté du terrain de manœuvres. Il est à présent 11 heures – donc tu as le temps de t'installer dans ton baraquement et de déballer tes bagages. Le déjeuner est servi à midi. À midi quarante, tu commences tes classes. »

Comme il se levait et se préparait à sortir, je lui ai posé une dernière question.

« Monsieur ? Est-ce que vous, vous me rendez responsable de la mort de Jay ? »

Son œil à led a lui d'un bleu froid. « Mmm ? Oui, bien sûr que je t'en rends responsable. Et c'est aussi le cas de cinq cents autres personnes dans cette base. Tu vas avoir un sacré boulot pour te racheter, mon garçon. »

Et il est sorti.

C'était comme arriver en cours d'année dans une école qu'on déteste. Non, pire : c'était comme arriver en cours d'année dans une école qu'on déteste, qui est dirigée par l'armée selon des principes vaguement sadiques, et où tous les autres élèves, venant de pays différents, n'ont qu'un seul point commun.

Ils vous haïssent.

Ç'aurait pu être pire. Personne n'a craché dans mon assiette,

personne ne m'a traîné derrière les baraquements pour me passer à tabac, personne ne m'a collé la tête dans les toilettes avant de tirer la chasse. Mais personne ne m'a non plus adressé la parole sans y être obligé. On refusait de m'aider. Si je me trompais de chemin pour aller en cours, nul ne me le signalait. Et quand on me voyait courir autour du terrain de manœuvres, en sueur, hors d'haleine, parce que j'avais eu cinq minutes de retard... ma foi, c'était le seul moment où je voyais les autres recrues sourire en me regardant.

Si j'étais renversé « par accident » quand on grimpait à la corde ; si je me retrouvais avec le disque anti gravité le plus minable en Conduite de disque ; si je récoltais la baguette la plus vieille, la plus sale et la moins puissante en Initiation à la magie ; si je déjeunais tout seul à ma table au milieu d'un réfectoire bondé... ma foi, c'était des événements fortuits.

Ça ne m'ennuyait pas.

En fait, on peut même dire que ça me faisait plaisir : je n'étais pas puni plus que je ne pensais le mériter. Jay m'avait sauvé la vie ; il m'avait libéré du navire pirate au beau milieu du Grand-Nulle-Part ; il m'avait protégé plus d'une fois de ma propre stupidité. Et je l'avais remercié en provoquant sa mort.

Tout le monde faisait donc la queue pour me détester, et j'étais moi-même au tout premier rang.

Un paquet de neige fondue m'a frappé en plein visage. J'ai raccroché la tasse à ma ceinture et me suis retourné vers la paroi rocheuse. « Bon, ai-je soupiré. Il est temps de s'y remettre. »

Jo n'a rien répondu. Après avoir battu des ailes pour les essorer, elle s'est retournée vers la falaise et s'est mise à grimper. Au bout de quelques minutes, je l'ai suivie.

Je frissonnais. C'était à présent plus facile, cela dit : Jo semblait trouver d'instinct des prises pour les mains et les pieds, et je n'avais qu'à l'imiter. Tout s'est parfaitement bien déroulé jusqu'à ce que la pluie redouble.

J'ai levé les yeux. Le rocher sur lequel se tenait Jo était en train de s'effriter sous ses pieds.

« Hé ! » ai-je crié en lui faisant frénétiquement signe de bouger.

Hélas ! elle m'a ignoré. Quand le rocher a cédé, elle est partie en arrière dans une grêle de petits cailloux et, tombant droit sur moi, nous a arrachés tous les deux à la falaise.

La chute serait longue. Nous tourbillonnions rapidement de concert.

J'ai empoigné Jo par la taille et j'ai frappé des deux pieds contre la paroi pour nous en écarter. Saisissant aussitôt mon idée, elle s'est mise à battre des ailes avec force. Peut-être ne pourrait-elle pas nous

garder en l'air très longtemps mais nous n'avions pas besoin d'y rester très longtemps.

Elle a atterri en douceur sur la corniche où j'avais mangé ma soupe.

« J'ai essayé de te prévenir, ai-je dit.

— Ouais, je sais que tu essayais d'attirer mon attention. C'est juste que je ne voulais pas te regarder. »

Debout sous la pluie, je frissonnais. « Comment as-tu connu Jay ? ai-je demandé.

— De la même manière que nous tous. Un jour, nous avons commencé à Marcher. Il est venu nous chercher pour nous conduire ici. En chemin, en général, il nous a sortis d'un paquet d'ennuis.

— Oui, c'est comme ça qu'il m'a trouvé aussi. Il m'a sauvé la vie trois ou quatre fois. Et il a donné la sienne pour que j'arrive ici. Mais je ne crois pas qu'il m'aurait traité comme ça. Et je ne crois pas qu'il m'aurait laissé moi-même me traiter comme ça. »

Il y a eu un moment de flottement. Ensuite, Jo m'a fixé droit dans les yeux, avec ces iris marron qui me donnaient l'impression de me regarder dans un miroir. « Tu as raison. Je ne crois pas non plus. Je ferai passer le mot. »

Nous avons grimpé jusqu'au sommet de la falaise en silence – mais c'était un silence sympa.

Ensuite, les choses se sont améliorées. Pas tellement, pas complètement, mais elles se sont améliorées.

CHAPITRE 10

Et moi qui trouvais difficiles les contrôles de M. Dimas.

Les contrôles de l'Entremonde feraient sursauter d'incrédulité un membre de Mensa. Ils feraient sortir de la fumée par les oreilles de nos plus grands cerveaux. Comment répondre à une question telle que : « Le facteur d'improbabilité d'un monde au temps inversé est-il solipsistique ou phénoménologique ? » Ou : « Décrire six utilisations du pandémonium anti éléments. » Ou encore : « Discuter la gnose due aux Êtres Qlipbothiques du Septième Ordre. »

Essayez donc de vous colleter avec des trucs comme ceux-là quand vous avez eu la moyenne de justesse à votre contrôle de gestion du foyer.

Je me trouvais au camp d'entraînement de l'Entremonde depuis environ cinq mois, à présent. Cinq mois d'exercices permanents, de cours d'arts martiaux dont je n'avais jamais entendu parler (un de nos instructeurs venait d'un monde où le Japon avait fusionné avec l'Indochine pour produire, entre autres choses, des styles de combat à côté desquels le taekwondo ressemblait à de la danse classique), de techniques de survie, de diplomatie, de magie appliquée, de science appliquée, et d'une myriade d'autres choses peu susceptibles d'être trouvées au programme de la plupart des lycées – et même des grandes écoles.

Après cinq mois du régime alimentaire de l'Entremonde, d'exercices intensifs, d'études intensives – de *tout* intensif, nom d'un chien –, j'étais aussi svelte qu'une saucisse de Francfort et je commençais à acquérir une musculature et des réflexes dans le genre de ceux que les publicités au dos des vieilles revues illustrées se vantaient de procurer par des techniques dont j'avais toujours rêvé de commander la documentation. J'avais en outre la tête bourrée de faits, de coutumes et autres informations ésotériques qui me permettraient (en théorie) de passer pour un indigène sur bon nombre des Terres dont les hommes possédaient globalement le même aspect que moi.

Bien entendu, mes talents nouveaux pour le subterfuge et le camouflage ne me serviraient pas à grand-chose sur certaines autres Terres que nous connaissions, par exemple celle d'où venait Jakon Haarkanen. Jakon donnait l'impression d'avoir eu un loup parmi ses ancêtres quelque trente mille ans plus tôt. L'air sauvage, elle pesait environ trente-cinq kilos, composés pour l'essentiel de muscles fins et durs que recouvrait une courte fourrure sombre lustrée. C'était une

grande farceuse : elle adorait s'accrocher à une poutre du plafond, dans le couloir des dortoirs, et se laisser tomber par surprise sur ceux qui passaient au-dessous pour les plaquer au sol. Avec ses dents pointues et ses yeux verts brillants, elle me ressemblait tout de même un peu.

Comme ma description peut le faire supposer, Jakon était une de mes cousines les plus éloignées.

Pour le moment, elle et moi, ainsi que Josef Hokun et Jerzy Harhkar, passions sur un des balcons les plus élevés de la Ville-Base une des rares pauses qu'autorisaient nos études, à regarder un troupeau de créatures proches de l'antilope galoper dans une étroite vallée fluviale. C'était la mi-journée. Les champs de force protecteurs avaient été juste assez relâchés pour laisser passer les brises rafraîchissantes de la planète. Je me tenais près d'un *Idesia polycarpa* chargé de grappes de baies rouge orangé. Devant nous s'étendaient des parterres de fleurs : lis royal, thé rouge, œillet de poète et lotus bleu. Il y avait aussi là des cycadophytes, des conifères et nombre de fleurs qui n'existaient plus sur la plupart des Terres depuis des millions d'années. Leurs parfums combinés suffisaient à m'enivrer, surtout après l'air sec filtré des niveaux inférieurs.

La Ville-Base, telles les trois ou quatre autres cités flottantes sous globe entre lesquelles étaient réparties les forces de l'Entremonde, n'avait pas d'emplacement fixe mais lévissait au contraire, par un procédé alliant science et magie, au-dessus d'un monde où les humains passaient encore le plus clair de leur temps à se chercher mutuellement de délicieux poux dans la tête. Cela nous donnait l'impression d'explorer perpétuellement un parc national à l'échelle d'une planète : des paysages d'une spectaculaire beauté naturelle s'offraient sans cesse à nous. Nous survolions des forêts couvrant la moitié d'un continent, lévitions au-dessus de chutes qui ne porteraient jamais le nom de Niagara, contemplions aux premières loges mais en toute sécurité éruptions volcaniques, tornades, inondations...

Il existait de pires sites pour une école.

Filant vers l'est, nous approchions d'un nouveau changement de phase. Il s'est produit précisément à l'heure prévue : sous nos yeux, le monde qui nous entourait a clignoté puis paru fondre, se recomposer en une brève vision du paysage psychotique de l'Entre-Deux, avant que nous ne retrouvions une réalité autre. Une fois la brume dissipée, nous avons constaté que nous flottions au-dessus d'une toundra aride. Le soleil brillait haut dans le ciel. Un troupeau d'aurochs galopait au loin ; quelques mastodontes gris dénudaient méthodiquement un grand saule. L'air s'était rafraîchi et, à l'horizon, des montagnes aux parois escarpées gelées et miroitantes rampaient vers nous en luisant tels des icebergs au soleil.

Même vallée, autre monde.

En général, notre arrivée surprenait les indigènes, raison pour laquelle nous nous en tenions aux époques préhistoriques. Cela limitait les chances d'être surpris. Tout cela faisait partie des mesures de sécurité que prenait l'Entremonde pour éviter que le Binaire et MAGA ne le découvre. Les cités flottantes sous globe passaient aléatoirement d'un monde à un autre parmi plusieurs milliers de Terres, environ au milieu de la moitié inférieure de l'Arc. Voilà pourquoi, en dépit de mes talents pour Marcher dans l'Entre-Deux, j'avais besoin d'aide pour trouver le monde précis dans lequel évoluait la Ville-Base.

L'aide s'était matérialisée sous la forme de l'étrange petite équation dessinée par Jay dans le sable sanglant. Comme la plupart des techniques de l'Entremonde, elle fonctionnait selon une combinaison de science et de magie.

{EM} : = Ω/∞ n'était ni tout à fait un argument mathématique ni tout à fait une formule magique. C'était une équation paradoxale, comme la racine carrée de moins un ; une abstraction combinatoire, une réalité scientifique créée par des moyens magiques.

{EM} : = Ω/∞ était un talisman mémétique que chacun de nous portait dans la tête et nulle part ailleurs, et qui nous permettait de « viser » à travers les toutes dernières couches de réalité pour atteindre la Ville-Base, où qu'elle fût. C'était une clef, mais il fallait être un Marcheur pour la tourner dans la serrure. Les navires volants propulsés par l'énergie de Marcheurs morts vivants en étaient incapables ; de même que les vaisseaux spatiaux traversant la Statique vidéo du subspace grâce à des Marcheurs gelés, morts à quatre-vingt-dix-neuf pour cent. La technique n'était accessible qu'aux Marcheurs authentiques, vivants, qui portaient la clef dans leur tête – ce qui rendait pratiquement impossible la découverte de l'Entremonde par l'un ou l'autre empire.

Du moins en théorie.

Voilà pourquoi nous nous sentions aussi en sécurité, tellement à l'aise en terrain découvert, tandis que nous nous interrogeons mutuellement pour préparer les contrôles du lendemain : Théorie élémentaire de l'asymétrie multiphasée dans les plans de réalité polarisés, et La Loi du trapézoïde indéterminé tel qu'observé dans la cérémonie des neuf angles.

Même au bout de cinq mois, la plupart des recrues restaient assez froides envers moi. Si on ne me laissait plus seul à ma table du réfectoire, on ne se précipitait pas exactement non plus pour s'asseoir avec moi. On me parlait, et poliment, mais on conservait une réserve qu'il m'était impossible d'ignorer. J'étais l'un d'eux – *j'étais eux*, et on ne peut pas se haïr éternellement. On n'est toutefois pas obligé de

s'aimer en permanence. Cela dit, je m'étais habitué à l'idée de ne jamais devenir l'élève le plus populaire de l'école. Les trois versions alternatives de moi-même – le terme employé par le prof d'initiation aux niveaux de réalité était « para-incarnations » – se trouvant alors avec moi étaient celles que je considérais le plus comme des amis, ce qui les mettait *grosso modo* dans la catégorie « non-ennemis ».

« Bon, étais-je en train de dire. Cite-moi les attributs qui demeurent constants quel que soit le plan.

— Euh, a fait Josef en se grattant le nez. Tu les veux tous ?

— Il n'y en a que quatre, Josef. »

Il venait d'une Terre plus dense que la mienne, ce qui impliquait un champ gravitationnel plus élevé. Bâti comme un char d'assaut à pattes, il était probablement plus fort qu'un être humain n'a le droit de l'être. Il m'a expliqué le principe, une fois : une histoire d'attaches des tendons plus larges et plus longues, de rapport supérieur entre muscles striés et muscles lisses, et de densité osseuse plus importante. Tout ce que je sais, c'est qu'il était deux fois plus grand que moi et presque assez costaud pour se soulever lui-même par le fond de culotte.

« La symétrie, la chiralité, la correspondance et, euh... »

Il avait l'air tout juste capable de battre un golem aux dames, pour peu qu'on bande les yeux dudit golem avant le début de la partie, mais il était en fait assez intelligent – il devait l'être pour rester au niveau des autres Joey.

« Tu donnes ta langue au chat ?

— C'est pas la latéralité, hein ? m'a-t-il demandé sans enthousiasme.

— Si, c'est ça, ai-je répondu.

— À toi, m'a lancé Jerzy. Que sont les isorythmes subliminaux et en quoi s'appliquent-ils aux Marcheurs ?

— Je le sais, ai-je dit. Attends, ne souffle pas... » Jerzy a souri. « Pas de danger... »

Il paraissait nettement plus proche de moi que Josef sur l'autoroute de l'évolution. La différence principale entre les humains de son monde et ceux du mien, c'était les plumes qu'ils avaient sur la tête à la place des cheveux. Ah oui, et puis les femmes accouchaient d'œufs, non de bébés. Il y a probablement un rapport entre ces deux facteurs. Quand je voyais arriver Jerzy, j'étais toujours un peu surpris : il avait plus ou moins mon visage, peut-être un peu plus sec au niveau du nez et des pommettes, mais ses sourcils étaient de duvet gris pâle et ses « cheveux » consistaient en des plumes colorées de vingt centimètres de long, aux pointes écarlates. C'était un garçon très intelligent, à l'esprit vif et caustique. Sur les quelques millions de Terres existantes, il était sans doute ce que j'avais de plus proche d'un

véritable ami.

« Un isorythme est un machin en rapport avec l'altitude, et les isorythmes subliminaux sont ce qui permet aux Marcheurs de passer d'un monde à un autre sans se retrouver huit mètres sous terre. C'est ce qui nous maintient au niveau du sol, où qu'on aille. »

Il a fait la moue. « Bon, oui, plus ou moins. Mais il faut que tu te rapproches du texte, là. Hé, t'as vu ça, là-haut ?

— Où ça ? » Je n'avais rien vu du tout.

« Là-haut. Dans le ciel. On aurait dit... Je sais pas. Ça ressemblait à une bulle. Non, c'est parti, maintenant. »

J'ai fixé le ciel bleu mais je n'ai toujours rien vu.

La semaine précédente n'avait été faite que de contrôles, si bien qu'il nous avait fallu bâcher tard le soir, en plus de notre entraînement physique de la journée. La programmation à ondes delta que nous recevions durant nos trois ou quatre (avec de la chance) heures de sommeil quotidiennes nous aidait, mais il fallait la compléter avec du bachotage à l'ancienne mode pour obtenir de vrais résultats. Je n'avais jamais travaillé aussi dur – il me semblait avoir la cervelle en feu. Parfois, je me réveillais en pleine nuit en marmonnant « Le mouvement perpétuel et la pierre philosophale », ou « C'est une entité chthonienne », ou encore « Le subespace (alias la Statique) et le Grand-Nulle-Part ne sont que deux facettes de perception à angle droit l'une de l'autre. » J'étudiais trop. Les autres n'étaient pas plus à la fête que moi.

Pour ne rien arranger, j'ai commencé à avoir des problèmes avec J/O HrKR. J/O était plus ou moins moi. Je veux dire qu'il me ressemblait beaucoup. Il mesurait une tête de moins que moi – la taille que j'avais à son âge – mais il avait le même nez et les mêmes taches de rousseur. Il paraissait environ onze ans, ce qui le faisait plus jeune que moi – que la plupart d'entre nous – et peut-être cela l'irritait-il. En tout cas, cela irritait une partie de lui. Il était après tout à moitié ordinateur – ce qu'il appelait une « entité bionantique ». Là d'où il venait, tout le monde l'était.

« C'est logique, m'a-t-il confié un jour, au beau milieu d'une séance dans la Zone de danger. Après tout, tu portes une montre-bracelet. Pourquoi ne disposerais-je pas de la même information sous la forme d'un affichage rétinien ? »

J'ai plongé et roulé sur moi-même pour éviter une grappe de câbles d'acier grouillants qui venaient de jaillir du sol sous mes pieds. Ils se sont tendus vers mon jeune camarade, s'écartant pour l'envelopper. J/O a levé son bras droit couvert d'une sorte de filet, et il y a eu un aveuglant éclair rubis accompagné d'un bruit évoquant du bacon crépitant dans une poêle. Quand ma vue s'est éclaircie, il ne

restait des câbles que des moignons noircis et une odeur d'ozone.

« Pour ce que j'en ai à fiche, tu peux bien porter un cadran solaire sur la tête, lui ai-je dit en exécutant un flip-flap arrière afin d'éviter un jet de flammes surgi d'un mur. Je trouve simplement injuste que tu puisses micro-imager les livres de cours et les mettre sur rom alors que nous, on est obligés de les mémoriser.

— Dommage pour toi, face de chair, a-t-il répondu. J'ai la meilleure composition : silicone et électronique de spin moléculaire à la place de protéines, nucléotides et connexions neuronales. C'est l'avenir, mon coco. » Frimeur. À l'entendre, on aurait dit qu'il avait inventé tout ça, alors qu'il venait simplement d'une société où on injectait aux gens dès leur naissance des ordinateurs et autres machines de la taille d'une molécule d'eau. La Terre de J/O n'était pas (encore) un satellite du Binaire mais sa technologie était bien plus avancée que celle d'où je venais.

Une fois la période des examens terminée – non, on ne nous en donnait jamais les résultats, ce qui continue à ce jour de me hérisser le poil –, on nous a appelés dans la salle de réunion – nous les juniors, au nombre de cent dix –, et j'ai revu le Vieux pour la première fois depuis que j'avais prêté serment dans l'infirmerie. Il avait l'air vieilli.

« Bienvenue, Mesdames et Messieurs, a-t-il commencé. Vous voilà désormais prêts à prendre part à notre grande lutte.

« De nouveaux mondes se créent sans cesse. Sur certains, c'est la science qui domine... » J'ai vu J/O redresser fièrement la tête. « ... sur d'autres, la magie est la puissance motrice, mais la plupart abritent un mélange des deux. Nous autres, de l'Entremonde, ne sommes opposés à aucune idéologie. Ce qui nous pose problème, ce sont le Binaire et MAGA qui cherchent tous les deux à imposer aux autres mondes leurs systèmes de croyances et leurs méthodes de réalité – parfois par la guerre, parfois plus subtilement.

« L'Entremonde a pour mission de préserver l'équilibre. Nous formons une armée de guérilla, moins nombreuse et dotée d'une puissance de feu bien moindre dans tous les domaines. Jamais nous ne pourrions affronter directement l'un ou l'autre camp, car il nous serait impossible de gagner. Mais gagner n'est pas notre but. Le rôle que nous pouvons jouer, c'est celui du sucre dans le réservoir d'essence, du chewing-gum sur la chaise ou de la goutte d'eau qui fait déborder le vase.

« Nous protégeons l'Altivers. Nous préservons l'équilibre. Tel est notre credo : contenir les marées jumelles de la magie et de la science, assurer un mélange des deux chaque fois que nous le pouvons.

« Vous tous, jeunes recrues, avez franchi avec succès la première étape de vos études, aussi méritez-vous mes félicitations. Bravo ! Demain, vous serez répartis en de petites équipes qui partiront

accomplir des missions d'entraînement. Toutes seront identiques à une véritable opération sur le terrain, hormis le fait que, bien sûr, vous ne courrez aucun danger réel. Vous visiterez des Terres amicales ou neutres, et aurez un objectif qu'il vous sera possible, quoique pas forcément facile, d'atteindre dans la période de temps impartie. Vous disposerez en l'occurrence de vingt-quatre heures pour accomplir votre mission et rentrer à la base.

« Chaque équipe sera composée de quatre recrues et d'un agent plus expérimenté, juste au cas où les choses tourneraient mal. Ce qui, je me hâte de le préciser, ne sera pas le cas... »

Un peu plus tard, je me suis retrouvé assis à côté de Jerzy dans le couloir du réfectoire.

« Tu as déjà eu le mal du pays ? ai-je demandé.

— Pourquoi est-ce que j'aurais le mal du pays ? s'est-il étonné. Si je n'étais pas ici, je n'aurais pas retrouvé mon nid familial : je serais mort. Je dois la vie à l'Entremonde.

— Bien reçu », ai-je dit, envieux. Moi, le mal du pays, je l'avais en permanence, parfois au point d'éprouver au creux de l'estomac une authentique douleur qui faisait réagir mes biocapteurs et interloquait les médecins. Bien sûr, je refusais de l'admettre. J'ai changé de sujet.

« Je me demande si on va être dans la même équipe pendant l'exercice.

— À quoi bon s'interroger et cogiter futilement », a demandé derrière nous une voix douce, « alors qu'une simple déambulation jusqu'au panneau d'affichage situé à l'ultime bout du couloir vous vaudrait la découverte pleine et entière de tous les faits ? » J'ai incliné la tête, souri et s'est éloigné.

« Il veut dire par là que les équipes ont déjà été affichées ? s'est enquis Jerzy.

— Je crois bien. » Nous avons fait la course dans le couloir jusqu'au panneau d'affichage, lequel était déjà entouré d'une foule de recrues en train de recopier les informations pertinentes sur des blocs-notes et de crier des trucs du genre : « Wahou ! Je suis avec Joliette ! Faudra pas oublier l'ail », et « Hé, Jijoo, on est dans la même équipe, demain ! »

Jerzy a renvoyé la tête en arrière et croassé : « Je suis dans l'équipe du Vieux ! » Car le Vieux en personne accompagnait un groupe de quatre recrues. Quoique un peu jaloux, j'étais soulagé de ne pas en faire partie : le Vieux m'effrayait encore, parfois. J/O était lui aussi dans son équipe, de même que J'r'ohoho. Ce dernier était un centaure, et il nous avait fait savoir en termes non équivoques la semaine précédente que s'il entendait encore murmurer « il bouffe comme un cheval » au réfectoire, nous nous retrouverions tous avec

un sabot imprimé sur la tête. J'ai supposé que le Vieux avait choisi les candidats les plus prometteurs. Je n'étais nullement surpris qu'il ne m'ait pas sélectionné et je ne pouvais pas lui en vouloir.

L'agent expérimenté de mon équipe était Jai, énigmatique et, comme il s'était une fois décrit lui-même, sesquipédalien. « Ça veut dire qu'il emploie plein de grands mots », nous avait appris J/O, qui dispose de plusieurs dictionnaires sous son crâne.

En plus de Jai, il y avait moi. Il y avait Josef, gros comme un taureau. Il y avait Jo, la fille ailée, qui ne m'avait plus adressé la parole depuis le fameux jour, sur la falaise, mais qui ne m'ignorait pas activement non plus. Et il y avait Jakon, la fille-louve. J'aurais pu être intégré à de pires groupes.

La cloche a sonné, et nous avons tous filé en travaux pratiques de Thaumaturgie.

Le réveil s'est déclenché une demi-heure avant l'aube, me sortant d'un rêve déplaisant où ma famille et moi avions, pour une quelconque raison onirique, fait nos valises et déménagé dans l'Entre-Deux. J'alternais entre essayer de monter l'escalier du couloir transformé en estampe d'Escher et écouter maman m'avertir avec le plus grand sérieux que si j'avais de mauvaises notes, je risquais d'être dévoré par des démons. Maman, par ailleurs, était devenue un Picasso, avec les deux yeux du même côté du nez. Jenny s'était quant à elle changée en fille-louve, et le calmar était un véritable calmar qui habitait une caverne sous-marine. J'ai vraiment été ravi de sortir du lit.

Nous avons fait la queue pour avoir notre porridge, à l'exception des versions de moi carnivores qui avaient droit à de la viande hachée d'aurochs – cuite ou, dans le cas de Jakon, crue. Ensuite, nous avons récupéré nos paquetages et nous sommes rassemblés sur le terrain de manœuvres par groupes de cinq.

Plusieurs groupes ont reçu l'autorisation de partir, ils se sont engagés dans l'Entre-Deux et ils ont disparu.

Brusquement, l'assistante du Vieux a couru hors de son bureau et l'a appelé. Ils se tenaient assez près de nous, aussi ai-je entendu ceci : « Pas possible ? Maintenant ? Bon, on n'y peut rien. Quand les Hautes Sphères nous appellent, après tout. Dites-leur que j'y serai. »

Il s'est tourné vers Jai. « Vous pouvez prendre un gars de plus, hein ? »

Mon chef d'équipe a hoché la tête. Il tenait en main les ordres scellés qui nous guideraient dans notre mission.

Le Vieux est retourné auprès de son groupe, il a annoncé la nouvelle puis désigné divers points du terrain de manœuvres.

J'ai senti la joie m'envahir : avec un peu de chance, Jerzy serait

assigné à notre groupe.

Au lieu de ça, c'est J/O qui s'est pointé d'un pas nonchalant. « Salut, nouvelle équipe, a-t-il dit. Bon, je suis prêt. "Ceux qui vont mourir", et tout ça.

— Ne dis pas ce genre de chose, même pour rire, lui a reproché Jai (il m'a tapoté l'épaule : je serais le Marcheur du groupe). Entame notre excursion intradimensionnelle.

— Hein ? » s'est exclamée Jo.

Il a souri. « Fais-nous sortir d'ici », a-t-il traduit.

J'ai pris une grande inspiration, ouvert une porte sur la folie à l'aide de mon esprit, et, en file indienne, nous l'avons tous franchie.

Quand je m'y suis engagé en Marchant, l'Entre-Deux était froid. Il avait un goût de vanille et de feu de bois.

CHAPITRE 11

J'étais retourné plusieurs fois dans l'Entre-Deux depuis ma première horrible équipée. J'y avais accompli des exercices élémentaires destinés à aiguiser mon talent pour trouver des points d'entrée et de sortie, à apprendre sur quelles surfaces ne pas marcher (les grands disques mauves qui sillonnaient les airs comme des frisbees aussi gros qu'une voiture semblaient fournir un moyen de transport pratique ; mettez-y seulement un pied, ils vous aspireront comme des sables mouvants affamés), ou à reconnaître fuvmuds et autres dangers. Je n'appréciais toujours pas les lieux. Ils étaient trop bizarres, trop instables. Dans un de nos nombreux cours de survie, la prof avait décrit la navigation dans l'Entre-Deux comme « l'imposition intuitive d'un ordre directionnel dans un hyperplifracal inachevé ». J'avais dit que ça me donnait plutôt l'impression d'essayer de trouver la sortie d'une lampe à lave géante. Elle avait répondu que ça revenait au même.

Mais croyez-le ou non, il existait des moyens de le traverser et d'en sortir là où on voulait arriver. Aucun n'était simple – en particulier pour un garçon dans mon genre, à qui trouver l'épicerie du coin sur le quadrillage bidimensionnel qu'était la surface de la Terre posait un problème. Nul n'était vraiment sûr du nombre de dimensions dont disposait l'Entre-Deux, mais les meilleurs cerveaux de l'Entremonde avaient déterminé qu'il en existait au moins douze, voire cinq ou six de plus roulées dans diverses fissures et renforcements subatomiques. Ce lieu unique regorgeait d'hyperboloïdes, de bandes de Moebius, de bouteilles de Klein... de ce qu'on appelle les figures non euclidiennes. On y a l'impression d'être prisonnier du pire cauchemar d'Einstein. S'y diriger ne consiste pas à regarder à une boussole et à dire : « Par là ! » Il n'y a pas seulement quatre directions, ni huit ni même seize. On peut y suivre un nombre infini de chemins – ce qui demande autant de clarté d'esprit et de concentration que pour jouer au jeu des sept erreurs. Et plus que tout, cela exige de l'imagination.

Une fois que nous avons franchi le seuil (cette fois-là, il ressemblait à une porte tournante de grand magasin, mais garnie de vitraux liquides), nous nous sommes installés sur une facette d'un dodécaèdre géant pendant que Jai ouvrait l'enveloppe scellée contenant nos ordres. Après en avoir sorti un papier, il l'a lâchée (elle s'est promptement retrouvée avec de petites ailes qu'elle a agitées

pour s'envoler ; jeter des détritrus par terre dans l'Entre-Deux n'est pas si simple). Il a déplié la feuille d'instruction, l'a parcourue des yeux en silence, puis déclaré : « Nous devons rejoindre les coordonnées suivantes. » Il les a lues à haute voix. « Il s'agit d'un monde neutre de la confédération de Lorimare. Nous y récupérerons trois balises disposées à deux kilomètres à la ronde de notre point de sortie. »

J'ai pris le papier pour l'étudier. On peut déduire certaines caractéristiques d'un lieu à partir de ses coordonnées. Si on visualise l'Arc – ce que nous appelons l'Altivers – sous la forme d'un véritable arc, épais au milieu, de plus en plus fin quand on progresse vers les extrémités, on peut dire que cette Terre-là se trouvait à peu près au centre, au point le plus épais. Les mondes extrêmes, d'un côté ou de l'autre, sont soit fermement magiques soit fermement technologiques, mais plus on s'en éloigne, plus la démarcation devient floue et sujette à chevauchements. Sur les pointes, le Binaire et MAGA régissent des millions de Terres sans partage ni ambiguïté. Vers le milieu, leur poigne de fer se relâche un peu. Il est des Terres où l'un des deux gouverne en coulisse, se servant de façades telles que les Illuminati ou les Technocrates. Il est aussi des mondes dont les civilisations se fondent sur la science ou la sorcellerie mais n'ont pas encore été assimilées par nos ennemis. Ma Terre à moi en est un – situé un peu plus loin sur la courbe de la science que sur celle de la magie.

Le monde sur lequel nous nous rendions alors était encore plus proche du centre de l'Arc : sa civilisation avait basculé très tôt vers la science, mais elle aurait pu tout aussi aisément aller dans l'autre sens, vers la magie.

J'ai m'a montré du doigt : « Veuille nous escorter jusqu'à notre véridique destination, Marcheur. »

J'ai hoché la tête, fixé les coordonnées dans ma tête, et je les ai laissées me tirer à hue et à dia, tel un bâton de sourcier psychique, visant avec soin le nœud de sortie bien précis que je voulais atteindre – un tore à carreaux palpitants, tout au bout de ce qui évoquait un champ de lamelles de tofu ondulantes. Nous avons sauté un par un du dodécaèdre jusqu'à un énorme repli de racine de cyprès qui flottait dans un doux éclat doré.

De là, je me préparais à guider mes compagnons jusqu'au tore quand, soudain, quelque chose a filé près de ma tête, laissant un sillage multicolore.

« Fuvmud ! a crié Jakon. Tous aux abris ! » Toutefois, fidèle à elle-même, elle a ignoré son propre conseil et s'est accroupie en grondant sur un ton menaçant, tel un loup, tout en scrutant le chaos.

Jo, Jai et Josef ont plongé à couvert. J/O s'est accroupi à son tour ; il a levé son bras laser et activé son œil à lunette de visée, tentant de faire apparaître un point rouge sur la menace potentielle.

Quelle n'a pas été sa stupéfaction quand j'ai sauté dans sa ligne de mire ! « Arrête ! ai-je crié. Ne tire pas ! C'est un pote ! »

Tout le monde m'a regardé avec ahurissement. « C'est une fuv mud, a dit Jai, renonçant à ses grands mots eu égard à l'état d'urgence. Elles sont *toutes* dangereuses ! » J/O a essayé de me contourner pour tirer sur Globule. Je me suis déplacé au même rythme que lui, tandis que le petit être regardait avec anxiété par-dessus mon épaule. « C'est la créature de l'Entre-Deux dont je vous ai parlé, ai-je dit. Celle qui... » Je me suis interrompu juste à temps, comprenant qu'il n'aurait pas été sage d'évoquer le sort de Jay. « ... qui m'a sauvé la vie, ai-je achevé, un peu maladroit. Faites-moi confiance : ça ne vous fera aucun mal. »

Mes camarades, quoique extrêmement sceptiques, sont sortis lentement de leurs cachettes respectives. L'être-bulle demeurait prudemment derrière moi. Je me suis adressé à lui d'une voix apaisante, espérant l'aider à se détendre. « Salut, Globule, comment va ? Ça me fait plaisir de te voir. Viens dire bonjour aux copains. » Des choses comme ça. Il s'est un peu enhardi mais n'en est pas moins resté à trente centimètres de moi. Sa palette de couleurs palpitait de teintes anxieuses, principalement des violets parsemés de rides turquoise.

« Bon, écoutez, ai-je repris, nous sommes presque arrivés au seuil. Globule ne sortira pas de l'Entre-Deux. » J'ai omis de signaler le fait que Jay et moi l'avions à l'origine rencontré sur un monde frontière doté de certaines caractéristiques de l'Entre-Deux mais nettement plus proche de la réalité normale. J'espérais que Globule ne voudrait – ou ne pourrait – pas quitter totalement son milieu d'origine. C'était une fuv mud, après tout, une forme de vie multidimensionnelle, si bien qu'il ne pouvait sans doute pas se comprimer aisément pour adopter les quatre dimensions des plans terrestres. Autant essayer de glisser une pieuvre géante dans une boîte à chaussures.

« Très bien », a dit Jai sans enthousiasme. Lui et les autres se sont rassemblés autour de moi, quoique nul ne voulût trop s'approcher de Globule.

« Où est-ce qu'on va, maintenant ? a demandé Josef.

— On passe à travers ça. » J'ai désigné l'espèce de beignet à carreaux. Jai a plongé sans hésiter dans le trou central, les poings en avant. Un par un, les autres l'ont suivi, jusqu'à ce que je reste seul.

Je me suis retourné vers Globule. L'être-bulle lévissait près de moi, parcouru d'ondulations d'espoir bleues et vertes.

« Désolé, petit gars, mais j'ai à faire dans le monde réel. On se verra peut-être au retour. » Franchement, j'en doutais : quelle était après tout la probabilité de le croiser à nouveau par hasard dans l'immensité de l'Entre-Deux, aussi impossible à explorer qu'à cartographier ? Littéralement nulle...

Ce qui signifiait qu'il m'avait pisté d'une manière ou d'une autre. Pensée qui m'émouvait et m'inquiétait tout à la fois.

Si les fuvmuds pouvaient détecter et localiser les humains, sans parler de s'attacher à eux, c'était là des choses que mes études ne m'avaient jamais apprises – mais compte tenu du fait que la somme de nos connaissances au sujet de ces créatures aurait tenu à l'aise dans le nombril d'un microbe de la grippe, ça n'avait rien d'étonnant.

Néanmoins, j'éprouvais une certaine affection pour ce petit être. Je me suis surpris à espérer qu'il reste là à nous attendre.

« Salut, Globule », ai-je lancé, avant de me laisser tomber à l'intérieur du beignet.

Et de glisser à travers une ouverture qui a rapetissé derrière moi jusqu'à la taille d'une tête d'épingle puis disparu tout à fait. Juste avant cela, cependant, une bulle de savon minuscule mais dense l'a franchie à son tour. Elle a grossi rapidement, retrouvé sa taille normale, puis elle m'a rejoint.

Tout d'abord, je ne l'ai pas remarquée car, comme ça arrivait encore parfois, mon estomac a entraîné le reste de mes viscères dans une mutinerie qu'il m'a fallu environ une minute pour mater. Ensuite, mes oreilles internes ont négocié un traité séparé et j'ai réussi à me relever, toujours un peu secoué, pour regarder autour de moi.

J'ai remarqué l'expression de mes équipiers juste avant de voir Globule. « Tu disais qu'il ne sortirait pas de l'Entre-Deux », a accusé Jo.

J'ai esquissé un geste d'impuissance, tandis que l'être-bulle prenait ce qui devenait sa position habituelle, juste derrière mon épaule gauche. « Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? Je ne sais pas comment m'en débarrasser. Si quelqu'un a une suggestion, je suis tout ouïe. »

Nul n'en avait. J'ai déclaré qu'il valait sans doute mieux se concentrer sur la tâche du moment, à savoir trouver la première balise. Comme j'entreprenais d'exhorter Globule à prendre bien garde à ce qu'il faisait, j'ai laissé mourir ma voix en voyant ce qui s'étendait autour de nous.

C'était impressionnant. Nous nous tenions sur un toit qui dominait un paysage urbain évoquant la couverture d'un vieux magazine de science-fiction bon marché. De hautes et fines tours, gracieuses comme des minarets, s'élevaient avec une majesté digne de Manhattan, reliées par de longs plans inclinés et des tubes en papier glacé transparent. Des voitures aériennes – véhicules luisants à deux places, en forme de larmes – quittaient leurs plates-formes d'envol pour filer dans l'air clair.

Nous ne pouvions toutefois nous permettre d'admirer la vue très longtemps : ce monde ne paraissait pas très dangereux, mais un

serpent corail, avec ses jolies bandes de couleurs vives, n'en a pas tellement l'air non plus jusqu'à ce qu'il morde. Une sorte de kiosque arrondi en métal étincelant, orné de poulies Art déco, se dressait à environ un mètre de nous – assorti d'un panneau annonçant « cage d'ascenseur » : cette Terre-ci utilisait une langue intelligible, Dieu merci. La porte coulissante était bloquée, bien qu'il n'y eût aucune serrure visible.

« Permettez-moi, a dit J/O en pointant son bras laser vers la jonction de la porte et du kiosque. Je vais sous vos yeux ébahis démolir ce machin.

— Serais-tu irrémédiablement asocial, par hasard ? a lancé Jai. Nous sommes en cette localité de simples visiteurs. La destruction volontaire de biens individuels ne serait rien d'autre que du vandalisme sans objet. » Il a fermé les yeux puis touché la porte, laquelle s'est ouverte en coulissant. D'ascenseur, il n'y avait aucune trace. La paroi du fond était en revanche garnie d'échelons métalliques et, les uns après les autres, nous avons entrepris de descendre, franchissant bon nombre d'étages, avec J/O qui grommelait qu'on ne le laissait jamais se servir de son bras laser. Globule nous accompagnait toujours, lévitant au-dessus de nos têtes. À un moment, il a dérivé trop près de Jakon, dont le grognement de louve l'a fait remonter de six bons mètres dans le conduit. Je me suis surpris à me demander comment un être aussi inoffensif avait pu survivre dans l'Entre-Deux.

Tandis que nous descendions, notre chef d'équipe a sorti un appareil ayant la taille et la forme d'un dé à coudre, lequel a bientôt quitté le creux de sa main pour se mettre à flotter dans l'air. À sa surface, une minuscule diode s'est allumée, puis une flèche formée de points clignotants qui pointait droit devant.

« Localisateur activé, a dit Jai. L'objet de l'acquisition réside sur l'antépénultième niveau de cette résidence.

— Ça te ferait mal de supprimer quelques syllabes quand tu fais une annonce ? lui a demandé Jo, dont les plumes des ailes s'ébouriffaient d'irritation.

— Ouais, a approuvé J/O. J'ai la dernière puce Larousse – vingt téraoctets de dictionnaires, thésauri, syllabi, tout ce que tu veux, avec un index qui couvre plus de soixante plans de réalité, et certaines de tes répliques me valent toujours la réponse “inconnu au bataillon”. »

Jai s'est contenté de sourire. « À quoi sert le vocabulaire si on ne s'en sert pas ? »

La porte devant laquelle nous venions d'arriver s'est alors ouverte et, un par un, nous sommes sortis dans un laboratoire tellement étincelant et bourré d'appareils à la pointe du progrès qu'il aurait fait pleurer de jalousie le Dr Frankenstein. Tout comme la ville elle-même,

cette salle paraissait avoir commencé sa carrière dans les années 1950 puis sauté plusieurs décennies pour atterrir tout droit à la fin du XXVI^e siècle. Des rampes d'ampoules fixées au plafond haut illuminaient tout d'une lumière crue. Des baies d'ordinateurs luisantes, garnies de grosses bobines de bandes magnétiques, couvraient un mur. Il y avait des alternateurs, des électrodes crépitant parfois d'électricité, d'énormes unités de réfrigération, et bien d'autres machines que je n'ai pas reconnues.

Bizarrement, quoique l'essentiel des appareils fût en marche, il n'y avait personne dans le laboratoire. Quand Jakon en a fait la remarque, Jai a haussé les épaules. « C'est d'autant mieux pour nous. » Il a pointé le doigt et l'a déplacé tout autour de la pièce, suivant la flèche clignotante du dé à coudre, jusqu'à ce qu'elle se change en une ligne droite.

« Là-haut », a-t-il déclaré.

Le « là-haut » en question était une série d'étagères situées à six mètres du sol, soit environ aux deux tiers de la hauteur de la salle.

« J'y vais », a dit Jo. Elle a pris son essor – évitant avec prudence le courant produit par un générateur de Van de Graaf. Ses ailes blanches angéliques, longues d'un mètre cinquante, l'ont portée doucement dans les airs. En l'observant, je me suis surpris à penser que la Terre d'où elle venait devait être ce qui ressemblait le plus au paradis dans tout l'Altivers.

Jo s'est arrêtée en vol stationnaire près des étagères et a passé la main derrière divers articles. Globule semblait fasciné par sa capacité de voler, mais cette curiosité se tempérait de prudence : il se contentait de flotter à quelque distance de là, attentif. Notre amie ailée a rapporté de son exploration un petit appareil qui semblait clignoter, bien qu'on ne pût en être sûr : sa lueur semblait presque du domaine de l'ultraviolet, à la limite du spectre visible. L'effet était assez troublant, aussi ai-je détourné les yeux pour regarder par une fenêtre située derrière une console de contrôle et un écran.

Quelque chose me chiffonnait, mais je n'arrivais pas tout à fait à mettre le doigt dessus...

Le laboratoire ne se trouvait qu'à trois étages du haut de la tour, si bien qu'on voyait l'essentiel de la ville par la fenêtre. J'ai entendu battre les ailes de Jo quand elle a atterri derrière moi. Comme elle remettait la balise à Jai, la vague angoisse qui couvait dans un coin de ma tête s'est agitée plus énergiquement.

« Et d'une, plus que deux, a dit Jakon – ou plutôt à moitié dit et à moitié grogné.

— La mission ne peut pas être si facile que ça », a grommelé Josef. Il paraissait déçu.

J'avais envie d'ajouter : *Elle ne l'est pas, elle ne l'est pas... ne baissez*

pas votre garde... mais je ne savais pas exactement pourquoi j'en avais envie. Et puis j'ai vu un des jolis petits véhicules aériens passer derrière la fenêtre, et alors j'ai compris.

Hélas ! il était déjà trop tard.

J'ai pivoté sur mes talons pour faire face aux autres, j'ai réussi à articuler : « C'est un piège ! » mais rien de plus, parce qu'à ce moment-là, tout a...

changé.

Nous avons eu l'impression de voir une ride à la surface d'un liquide prendre naissance dans la balise que tenait Jo – une ride qui s'est propagée dans toutes les directions, recouvrant tout sur son passage – y compris nous. Je n'ai rien senti, sinon un froid et une désorientation momentanés. Aucun de mes équipiers n'a paru être affecté non plus.

Mais tout le reste l'a été. La ride en expansion permanente s'est changée en une vague translucide qui déferlait sur les appareils scientifiques et les métamorphosait. L'impitoyable éclat fluorescent a cédé la place à une lueur jaune vacillante produite par des chandelles. Un moniteur de vidéosurveillance est devenu flou puis s'est changé en boule de cristal. Un râtelier d'éprouvettes et de tubes à essai qui contenaient des produits chimiques est devenu un placard en chêne abritant pots et fioles en terre cuite emplis de sels, poudres ou élixirs. Une sorbonne servant à manipuler des matières radioactives ou toxiques s'est transformée en un cercle de briques d'or incrusté dans le sol et frappé de signes cabalistiques protecteurs. La vague – en fait une bulle en expansion, avec nous en son centre – a accéléré son mouvement au fur et à mesure qu'elle grossissait, si bien que quelques secondes plus tard, le laboratoire futuriste s'était changé en antre de sorcier.

Et le phénomène ne s'est pas arrêté là. Par la fenêtre, je l'ai vu se répandre à travers la ville dans toutes les directions, tel le souffle d'une bombe nucléaire. Les gratte-ciel Art déco se sont ridés, ils ont vacillé puis sont devenus des tours gothiques en pierre meulière. Les plans inclinés et les tubes qui les reliaient ont disparu, tandis que les vaisseaux aériens se métamorphosaient en dragons ailés transportant des passagers humains sur leur dos.

En moins d'une minute, l'étincelante cité de science-fiction était devenue une ville médiévale, avec un château en plein milieu – et nous dans la plus haute tour dudit château. Même la fenêtre par laquelle je regardais était à présent privée de vitres mais pourvue de barreaux de fer croisés. Tout avait changé.

Non, ai-je pensé, *pas changé*. On ne changeait pas ce qui avait toujours été, et ce monde avait toujours été gouverné par la magie, non par la science. Mon subconscient l'avait compris quand Jo s'était

envolée vers la balise. Ses ailes étaient bien trop petites pour la soutenir en comptant purement sur la puissance ascensionnelle et la pression atmosphérique. Son peuple avait évolué en un monde où la magie imprégnait l'air lui-même : elle ne pouvait voler que là où résidait une telle force paranormale.

Comme ici.

« Il faut regagner le toit ! » ai-je crié en me retournant vers la cage d'ascenseur, pour découvrir à la place un étroit escalier en colimaçon, noir de gardes qui pointaient sur nous piques, épées et arbalètes.

Je me suis traité d'imbécile sur tous les tons. Pas étonnant que nous n'ayons vu personne en dehors des gens qui, au loin, évoluaient dans les véhicules aériens. Pas étonnant que toute la ville ait eu l'air tellement propre et nette. Un enchantement avait été posé sur l'ensemble, à notre usage exclusif – un sort de vision plongeant les yeux et le cerveau dans un décor factice. Notre acquisition de la balise – sûrement un talisman maquillé – avait provoqué la dissolution du sortilège et averti MAGA que nous étions pris dans ses rets.

Pas étonnant que tout ait été si facile !

Globule lévissait anxieusement au-dessus de nous quand les gardes armés se sont écartés pour livrer le passage à deux individus que j'avais espéré ne plus jamais revoir : Scarabus, l'Homme illustré, comme dans la nouvelle de Ray Bradbury, et Neville, version grandeur nature, marchante, parlante et gluante de la poupée anatomique aux organes internes visibles qu'on m'avait naguère offerte pour Noël. Ils ont descendu les marches et se sont arrêtés, chacun d'un côté de l'escalier, semblant attendre quelqu'un. J'imaginai sans peine de qui il s'agissait.

Avec un froufroutement de robes soyeuses, une silhouette vêtue d'un grand manteau s'est matérialisée dans les ténèbres de la cage d'escalier. Elle s'est avancée sous la lumière vacillante des appliques, puis elle a abaissé son capuchon et nous a scrutés. Quand son regard s'est posé sur moi, elle a souri.

« Bien le bonjour, Joey Harker ! a dit Mme Indigo. En voilà une agréable surprise ! Et n'est-ce pas merveilleux ? Cette fois-ci, tu nous as amené tes amis. »

CHAPITRE 12

« Passez derrière moi ! » a crié Jai, prouvant une nouvelle fois qu'il pouvait exprimer succinctement sa pensée quand c'était nécessaire.

Il flottait à quinze centimètres du sol. Comme il levait les deux mains, une espèce d'énorme parapluie translucide a pris forme devant nous. Ses capacités psychokinétiques, m'avait-il dit un jour, ne reposaient ni sur la magie, ni sur la science bien qu'elles fussent plus marquées dans les mondes magiques. Elles étaient, affirmait-il, *spirituelles*. Soit. J'espérais juste qu'elles tiendraient Mme Indigo à distance.

Une volée de carreaux d'arbalète a frappé le parapluie-bouclier, s'est immobilisée en plein air puis est tombée au sol, privée de toute force motrice.

Mme Indigo a effectué une passe magique. Une perle de feu vermillon est apparue au-dessus de sa paume. La sorcière l'a approchée de ses lèvres avant de souffler, la propulsant vers le parapluie protecteur. Sous l'impact, la perle a explosé dans une espèce de flamme cramoisie sirupeuse. Jai donnait l'impression de grincer des dents. Il s'est mis à suer puis à trembler. L'effort de maintenir le bouclier en place consumait ses forces.

Soudain, il y a eu un *pop* ! et le parapluie s'est évaporé dans un flamboiement écarlate. Jai, lui, s'est effondré.

J'ai entendu un grognement. Josef avait soulevé Jakon, la fille-louve, et l'avait lancée comme une boule de bowling vers le haut de l'escalier. Nous avons pratiqué ce genre de jeu à la Ville-Base, mais cette fois, c'était réel. Jakon a renversé une douzaine d'archers tout en roulant sur elle-même en gymnaste accomplie. Ensuite, elle a bondi des escaliers pour se jeter sur Neville. Je pense qu'elle s'attendait à le faire basculer, mais lorsqu'elle a frappé la chair gélatineuse, elle s'est figée, comme paralysée par du venin de méduse. Il l'a ramassée à la manière d'un jouet d'enfant, l'a secouée violemment puis l'a laissé tomber. Elle ne bougeait plus.

Josef a grondé et foncé sur Neville. Cela revenait peu ou prou à subir la charge d'un char d'assaut mais l'homme-méduse n'a guère semblé s'en inquiéter. Mon imposant compagnon a enfoncé profondément le poing au fond du gros ventre visqueux, lequel s'est simplement distendu, comme au ralenti, sans que son propriétaire en parût autrement troublé.

Neville est parti d'un grand rire gras et bouillonnant. « Ils nous envoient des enfants ! » s'est-il exclamé. Ensuite, il a tendu les mains : sa chair gélatineuse s'est déformée et propulsée en avant, recouvrant le visage de Josef. J'ai vu ce dernier lutter pour respirer, ses yeux s'exorbiter. Puis il s'est effondré à son tour.

Jo, quant à elle, s'était envolée jusqu'au plafond, dans le coin le plus éloigné, hors de portée des carreaux.

Sur un claquement de doigts de Mme Indigo, Scarabus s'est agenouillé à ses pieds. Elle a effleuré une image qui remontait en sinuant le long de la colonne vertébrale du tatoué. L'image d'un dragon.

Scarabus s'est alors volatilisé et, à sa place, colossal, sifflant, est apparu un dragon pourvu d'ailes et de membres griffus accrochés à un corps de python cauchemardesque. Le monstre s'est envolé et, prenant appui sur les poutres du plafond, il s'est dirigé vers Jo à une vitesse aveuglante. La jeune fille, terrifiée, s'est plaquée au mur sans cesser de battre des ailes.

Presque paresseusement, le dragon s'est enroulé autour d'elle puis l'a envoyée percuter le mur avant de redescendre, porteur d'un corps inconscient.

Lorsqu'il s'est posé au sol, il s'est ébroué et retransformé en Scarabus. Jo, évanouie, gisait à ses pieds.

Un silence de mort s'est abattu sur nous.

Il me fallait faire quelque chose, mais quoi ? Contrairement aux autres, je n'avais pas de capacités spéciales ni de pouvoirs, et je ne disposais d'aucune arme ; aucun de nous n'était armé, à l'exception de J/O dont l'arsenal était intégré à son corps. Après tout, il ne s'agissait que d'une mission d'entraînement.

« Comme tes amis sont sympathiques ! a dit Mme Indigo. Et ce sont tous des Marcheurs, plus ou moins. Aucun aussi puissant ni aussi capable que toi, mais une fois cuits et embouteillés, ils propulseront bien un ou deux vaisseaux chacun, non ? »

Il m'a fallu un moment pour raconter tous ces événements mais ils s'étaient produits en quelques secondes. À présent, seuls J/O et moi restions conscients. J'avais certes eu des mots avec ce sale gamin – je devais en être un aussi, à son âge – mais pour l'instant, il ne restait plus que nous deux, ainsi que Globule, qui s'était contracté à la taille d'une boule de bowling et paré d'un gris translucide terrifié.

« Je ne crois pas », a répondu J/O à la question de Mme Indigo. Il a tendu vers elle son bras laser, à l'extrémité duquel a brillé une douce lueur rubis – sans qu'il se produisît rien d'autre. J'ai estimé le moment mal choisi pour faire remarquer que dans un monde tout imprégné de magie, la technologie ne fonctionne pas au-delà d'une certaine limite.

J/O a lâché un mot qu'il avait dû trouver dans un de ses

dictionnaires intégrés. En tout cas, ce n'était pas moi qui le lui avais appris.

Ensuite, ç'a été au tour de Mme Indigo d'en prononcer un – qu'on n'aurait trouvé dans aucun dictionnaire. Elle a agité la main, et J/O s'est figé, une expression un peu idiote sur le visage.

« Emmenez-les aux cachots, a-t-elle ordonné aux soldats. Chacun dans une cellule différente. Et enchaînez-les. » Elle s'est approchée de J/O. « Accompagne ces gentils messieurs jusqu'à la cellule qu'ils vont préparer pour toi et aide-les à t'enchaîner. Je viendrai te voir quand tu seras bien installé. »

Il l'a regardée à la manière d'un cocker voyant Dieu. Ça m'a rendu malade : je devais avoir la même expression quand Jay m'avait libéré du navire pirate.

Vous savez ce qui m'écœurait le plus, cela dit ? Je vais vous le dire : ils m'avaient gardé pour la fin, parce qu'ils n'en avaient rien à fiche de moi. Tous les autres représentaient au moins un problème à résoudre, un moustique à chasser. Moi, j'étais nul. Je n'avais pas la moindre importance.

« Et moi ? ai-je demandé.

— Ah, oui, le petit Joey Harker. » La sorcière s'est approchée de moi. Un peu trop. J'ai senti son parfum, une espèce de mélange de rose et de pourriture. « Quel parfait minutage ! J'espérais bien prendre un Marcheur de première classe dans notre petit piège, mais je n'aurais pas osé espérer que ce soit toi. On a besoin de toi sur MAGA. C'est très urgent. Une grande offensive est sur le point de commencer et, toi, tu pourrais propulser toute une flotte de vaisseaux de guerre. La goélette du courrier part dans une heure et tu seras à son bord. Paralysé, bien sûr. Scarabus ? »

Le tatoué a hoché la tête. « Tout est prêt, Madame.

— Bien », a-t-elle approuvé, avant de me lancer un sort. Je suppose qu'il était censé me paralyser, mais je ne saurais le dire avec certitude, car avant qu'il ne m'atteigne, Globule a plongé pour l'intercepter. La magie l'a frappé dans un grand éclaboussement d'étincelles dorées et s'est évaporée au sein du néant.

Le petit être s'est alors paré de l'exacte nuance rose des serviettes pelucheuses que renfermait la salle de bains de Mme Indigo. Je me suis demandé s'il fallait y voir une plaisanterie à la mode fuvmud.

Mme Indigo, en tout cas, n'a pas semblé amusée. Elle s'est tournée vers ses sous-fifres. « Qu'est-ce que c'est que cette créature-là ? Neville ?

— Je n'en ai encore jamais vu de pareille », a répondu l'homme-méduse. Ramassant un grand vase funéraire antique vert, il l'a jeté sur Globule. Lorsqu'il a touché la fuvmud, le projectile a paru hésiter un instant, figé dans l'espace et le temps, puis il a disparu. Du vert, du

doré et du rose se sont mis à tourbillonner sous la peau translucide de ma bulle de savon favorite, laquelle est ensuite devenue totalement blanche.

Le petit être s'est balancé un peu de bas en haut. Il semblait observer les personnes présentes, tenter de prendre une décision.

Puis il a fondu vers moi.

Un instant, j'ai senti sa surface froide, gluante mais curieusement pas répugnante – puis le monde a explosé.

J'ai vu énormément de choses à la fois, comme en surimpression : j'ai vu Mme Indigo et le laboratoire ; j'ai vu l'éclat du monde scientifique ; j'ai vu mes équipiers tombés – mais je les voyais sous tous les angles, d'en haut et d'en bas, de côté et de l'intérieur. Et c'était comme si j'avais aussi pu les voir à travers le temps – observer toutes les intersections qui les avaient amenés en ce point.

De là, j'ai glissé dans un monde totalement intelligible. Bien net, sain d'esprit, entièrement logique. J'ai compris à un certain niveau que c'était là l'Entre-Deux. Mais l'Entre-Deux du point de vue d'une forme de vie multidimensionnelle. L'Entre-Deux tel que le voyait Globule.

Nos esprits se touchaient. J'ai commencé à ressentir de manière floue mais avec de plus en plus d'acuité ce qu'était réellement le petit être...

... et puis...

Je suis tombé sur ce qui, dans l'Entre-Deux, passe pour le sol. En l'occurrence une douce pellicule de particules cuivrées dont la cohésion semblait maintenue par une tension de surface. Un vol de minuscules spirales non isométriques filait au milieu des cieux.

Les lieux n'avaient désormais plus ni rime ni raison, ce qui m'était un immense soulagement. Globule lévissait toujours près de moi avec sollicitude. À moins qu'un Globule de la taille du Vermont ne se soit trouvé à deux mille kilomètres de là, luisant d'un bleu chaud et rassurant. Il s'est doté d'un pseudopode et l'a déployé en un éventail formé d'excroissances pareilles à des doigts qu'il a agités en un mouvement contrit, avant de les réabsorber en son sein.

« Merci de m'avoir sorti de là, ai-je dit. Mais il faut que je retourne les chercher. Ce sont mes équipiers. » Si une bulle colorée est capable de hausser les épaules, c'est ce qu'a alors fait Globule.

Je me suis concentré sur les coordonnées de la porte entre les mondes...

...et il ne s'est rien produit. On aurait dit que le monde magique n'existait plus. Que ses coordonnées n'avaient plus aucun sens.

Je me suis concentré plus fort. Rien.

« Où est-ce qu'on était ? Qu'est-ce qui s'est passé là-bas ? » Mais Globule ne semblait plus s'intéresser à moi. Après avoir tournicoté de-

ci de-là puis oscillé de bas en haut dans un éclaboussement de carillons duveteux, il a disparu.

« Globule ! Globule ! » ai-je appelé, mais en vain : la fuv mud était partie.

J'ai essayé une dernière fois d'atteindre le monde sur lequel j'avais emmené mon équipe. Sans résultat.

Le cœur gros, j'ai alors songé

$$\{EM\} : = \Omega/\infty$$

et j'ai repris le chemin de la base, décidé à rameuter des renforts pour tirer mes camarades des griffes de Mme Indigo.

La Ville-Base était noire des équipes qui rentraient de leur mission de routine, rapportant triomphalement leurs balises. J'ai croisé J'r'ohoho, le centaure, qui avançait d'un pas mal assuré, avec un garçon qui aurait pu être moi monté sur son dos.

J'ai couru au premier officier que j'ai aperçu, une femme, et je lui ai raconté mon histoire. Elle a pâli, appelé quelqu'un d'autre, et ils ont conféré.

Ensuite, elle m'a conduit dans la salle, au fond des magasins, qui est dans la Ville-Base ce qui ressemble le plus à une prison. Elle a tiré une arme évoquant nettement un pistolet militaire de ma Terre, et elle m'a enjoint de m'asseoir sur une chaise de jardin en plastique – l'unique meuble de la pièce. Elle-même est demeurée près de la porte et m'a mis en joue.

« Essaie de Marcher et je te fais sauter la tête », m'a-t-elle dit avec le plus grand sérieux.

Et le pire, c'était de savoir que quelque part dans l'infinité des mondes possibles, entre les murs de pierre d'un cachot situé au fin fond d'un château fort, mes équipiers étaient enchaînés, blessés et abandonnés.

CHAPITRE 13

Ils sont venus, ils m'ont posé des questions et j'ai répondu de mon mieux. Ça ressemblait un peu à un rapport, nettement plus à un interrogatoire.

Ils étaient trois. Deux hommes, une femme. Tous moi, en plus âgé.

Ils n'ont pas arrêté de me poser encore et encore les mêmes questions : « Où les as-tu emmenés ? » « Comment t'es-tu échappé ? » et surtout, sans arrêt : « Où sont-ils ? »

Et encore et encore, sans arrêt, j'ai tout raconté. Comment il m'avait bien semblé conduire mon équipe au bon endroit. Comment Globule, la petite fuvmud, m'avait tiré hors du monde magique. Comment j'avais tenté d'y retourner pour y chercher mes camarades et en avais été incapable.

« On a déjà envoyé une équipe de secours dans ce monde-là. C'est une simple Terre technologique anodine, comme il y en a des centaines de milliers. Les autochtones disent que ton équipe n'y est jamais arrivée. Ils ne t'ont même jamais vu.

— Peut-être parce qu'on n'y est pas allés. Il m'a semblé arriver sur le monde dont on m'avait donné les coordonnées, oui. Et ça avait bien l'air d'une Terre technologique, mais ensuite, ça a... changé. Et on a été capturés. Mais où que ce soit, je n'y suis pas allé exprès. Je le jure ! »

Ils m'ont interrogé plusieurs heures durant, puis ils sont partis, verrouillant la porte derrière eux.

Je n'ai pas compris pourquoi ils se donnaient cette peine : j'aurais pu sortir en Marchant ; sur les planètes de l'Entremonde, il y a des seuils potentiels partout. C'était peut-être symbolique. Mais quoi qu'il en soit, je n'avais envie d'aller nulle part.

La porte s'est rouverte le lendemain matin, et on m'a fait sortir. J'ai cligné des yeux sous l'assaut de la lumière qui traversait le dôme.

On m'a conduit dans le bureau du Vieux. Je n'y étais encore entré qu'une seule fois. Sa table de travail occupe l'essentiel de l'espace, couverte de piles de papiers et de dossiers. On n'y voit aucun ordinateur ni boule de cristal – mais cela ne signifie pas qu'il n'y en a pas.

Le Vieux paraît entre cinquante et soixante ans, mais il est nettement plus âgé que ça, même en temps linéaire. Il a connu plus que sa part d'actions : malgré la reconstruction cellulaire, il est bien

abîmé. Son œil gauche a été remplacé par une technomachine au sein de laquelle clignotent des lueurs vertes, violettes et bleues. Beaucoup de légendes courent à propos des fonctions de cet œil-là : lancer des rayons laser et des sorts de transfiguration, lire les pensées les plus intimes, voir à travers les murs – tout ce qu'on peut imaginer. Peut-être sont-elles toutes vraies ; ou bien aucune. Tout ce que je sais, c'est que sous le regard du Vieux, on a envie de confesser la moindre mauvaise action qu'on a jamais accomplie, et d'en ajouter quelques-unes dont on est innocent pour faire bonne mesure.

« Salut, Joey, m'a-t-il salué.

— Je ne l'ai vraiment pas fait exprès. Je n'avais aucune intention de nous perdre, Monsieur. Vraiment. Et j'ai essayé de retourner là-bas.

— J'espère bien que tu ne l'as pas fait exprès », a-t-il répondu d'une voix calme. Il a marqué une pause. « Tu sais... certaines personnes n'étaient pas très chaudes pour faire de toi un apprenti Marcheur après la mort de Jay. Je leur ai dit que tu étais jeune, inexpérimenté et impétueux, mais que tu avais le potentiel pour devenir un des meilleurs. Et que d'une certaine manière, comme il l'avait souhaité, tu remplaçais Jay. Un contre un.

« Mais ça s'est changé en un contre six et... eh bien, c'est trop cher. Tu les as emmenés au mauvais endroit, tu les as perdus, et on dirait que tu les as abandonnés pour sauver ta peau.

— Je sais ce qu'on dirait, mais ça n'est pas du tout ça. Écoutez : je peux les retrouver. Laissez-moi juste essayer.

— Non. » Il a secoué la tête. « Je crains d'être obligé de refuser. Nous laissons tomber. Tu ne seras jamais des nôtres. On va te priver de tes souvenirs de l'Entremonde. On va effacer de ta mémoire tout ce qui s'est produit depuis que tu as quitté ta propre Terre. Et on va te supprimer ton talent de Marcheur.

— Pour toujours ? » Je n'aurais pas été plus horrifié s'il m'avait dit qu'on allait m'ôter les deux yeux.

« J'en ai peur. On ne veut pas qu'il t'arrive malheur, vois-tu. Si tu recommences à Marcher, tu seras un vrai phare. Tu risquerais d'attirer l'ennemi chez toi... ou bien dans l'Entremonde.

« On va donc te renvoyer sur ta Terre. On n'ajustera même pas le différentiel temporel. Ça jouera en ta faveur... tu n'auras pas disparu très longtemps. »

J'ai cherché quelque chose à dire pour ma défense, mais tout ce qui m'est venu à l'esprit, c'est : « Pourtant, je les ai bel et bien emmenés aux coordonnées qu'on m'a données. Je le sais. Et je ne les ai pas abandonnés. » Des choses que j'avais déjà déclarées la veille – à trop de gens, trop souvent.

Au lieu de les répéter, j'ai demandé : « Quand allez-vous me retirer mes souvenirs ? »

Le Vieux m'a alors lancé un regard où se lisait une grande compassion. « C'est déjà fait. »

J'ai regardé avec perplexité l'inconnu aux yeux dépareillés. « Qui... ? » ai-je articulé. Quelque chose comme ça.

« Je suis désolé ». a-t-il conclu. Ensuite, tout est devenu noir.



« L'amnésie est un phénomène étrange », a déclaré le docteur. C'était notre médecin de famille, le Dr Witherspoon. Il avait mis le calmar au monde, soigné la varicelle de Jenny, et il m'avait posé des points de suture sur la jambe un an plus tôt, quand j'avais été assez bête pour dévaler les chutes de la Grand-River dans un tonneau. « Je veux dire que dans ton cas, tu as perdu environ trente-six heures. Si tu ne simules pas.

— Je ne simule pas, ai-je assuré.

— Je te crois. Toute la ville est devenue dingue à force de te chercher, tu sais ? Je crois que même Dimas ne réussira pas à conserver sa place après une ânerie pareille. Vous disperser dans la ville, vous autres, les gosses, et vous laisser trouver seuls le chemin du retour... ah là là. » Il m'examinait les yeux à l'aide d'une petite lampe. « Je ne vois aucune trace de commotion. Est-ce que tu ne te rappelles absolument rien avant le moment où tu es entré dans le commissariat ?

— La dernière chose dont je me souviens, c'est de m'être perdu avec Rowena, ai-je dit. Ensuite, tout est flou. C'est comme si j'essayais de me rappeler un rêve. »

Il a consulté son bloc-notes, les lèvres plissées. À cet instant, le téléphone posé près du lit a sonné et le docteur a répondu. « Oui, tout a l'air normal... Mais ma très chère amie, c'est un adolescent : ils sont pratiquement indestructibles. Ne vous en faites pas. Oui, bien sûr, vous n'avez qu'à passer le prendre d'ici une heure. » Il a raccroché. « C'était ta mère, m'a-t-il appris, avant de prendre une note sur ma fiche. Bon, il est possible que la mémoire te revienne ; il est possible aussi que tu aies à jamais perdu trente-six heures de ta vie. On ne peut

pas le savoir pour l'instant.

« Tu es plus mince que dans mon souvenir, a-t-il ajouté. Est-ce que tu as des soucis ? Est-ce qu'il y a un sujet dont tu aimerais parler ?

— Je n'arrête pas de me dire que j'ai perdu quelque chose, ai-je répondu. Mais je ne sais pas quoi. »

Certaines personnes ont estimé que je simulais. J'ai entendu au lycée une histoire selon laquelle j'avais fait du stop jusqu'à Chicago, ce qui était assez troublant : pour ce que j'en savais, en effet, j'avais très bien pu aller à Chicago. Voire plus loin.

Il y a eu un reportage sur moi aux infos régionales de 11 heures, avec des interviews du maire, M. Haenkle, du chef de la police, et d'un vieux type qui a démontré en s'aidant de maquettes que j'avais été enlevé par une soucoupe volante.

Dimas n'a pas perdu sa place. Il s'est avéré que chacune des cartes qu'il nous avait remises avant de nous lâcher dans la nature était équipée d'une puce de localisation. Il savait donc en permanence où nous nous trouvions tous.

Sauf moi, bien sûr. Mon petit point rouge avait disparu de l'écran de son ordinateur portable (il faisait des rondes dans sa Jeep pour s'assurer qu'aucun de nous ne prenait le bus ou ne téléphonait chez lui afin qu'on passe le chercher) et n'était jamais réapparu. C'était là un des éléments sur lesquels se fondait l'amateur de soucoupes pour affirmer que j'avais été emporté dans l'espace.

Ted Russell trouvait cette histoire hilarante. Il a commencé à me donner du « Soucoupe Boy », « Space Captain », « Obi-Wan Harker » et d'autres noms du même genre chaque fois qu'il me voyait. Je faisais de mon mieux pour l'ignorer.

Je suis devenu plus populaire, mais un peu à la manière d'un phénomène de foire. Certains élèves voulaient devenir mon nouveau meilleur ami, tandis que d'autres me fixaient et me montraient du doigt à la cantine.

Vers la fin de la première semaine, Rowena Danvers est venue me trouver après le cours de maths. « Alors, où est-ce que tu es allé, l'autre jour ? m'a-t-elle demandé. Est-ce que tu es monté dans une soucoupe volante ? Ou bien tu es allé à Chicago ? Ou quoi ?

— Je ne sais pas, ai-je répondu.

— Tu peux me le dire. Après tout, je t'ai attendu bêtement au coin de la rue pendant une demi-heure. Je ne le répéterai à personne.

— Je ne sais pas, ai-je insisté. J'aimerais bien le savoir. »

Ses yeux ont lancé un éclair de colère. « D'accord, si c'est comme ça que tu le prends. Je pensais qu'on était amis, mais tu n'es pas obligé de me faire confiance si tu n'en as pas envie. De toute façon, moi, je m'en fiche complètement. » Elle s'est éloignée d'un pas furieux, et tout ce que j'ai été capable de penser, c'est : *Je sais à quoi tu*

ressemblerais avec les cheveux coupés vraiment très très court. Ensuite, je me suis demandé comment cette idée avait bien pu me venir.

Un jour – le lendemain ou le surlendemain de celui où mon histoire était passée aux infos –, Ted Russell est allé trop loin. Je crois qu'il n'aimait pas me voir sous les feux des projecteurs. Ou bien c'est juste qu'il était mauvais comme un putois avec une rage de dents et qu'il n'avait pas fait de méchanceté depuis un moment.

Quoi qu'il en soit, entre deux cours, il s'est approché de moi par derrière sans faire de bruit et il m'a balancé un grand coup de poing dans les reins.

Tout s'est alors passé très vite.

J'ai abaissé mon centre de gravité en pliant légèrement les genoux, reculé d'un pas et fait glisser mon autre pied pour adopter une posture du chat modifiée (et qu'on ne me demande pas comment je savais que ça s'appelait ainsi). J'ai attrapé le poignet de Ted, et je l'ai plié d'une des rares manières selon laquelle les poignets ne sont pas faits pour l'être. Tandis que la brute se courbait en deux, je lui ai abattu le tranchant de l'autre main sur la nuque. En l'espace d'une seconde, Ted avait cessé de m'agresser pour se retrouver en train de se tordre de douleur à mes pieds. J'ai débranché le pilote automatique car j'avais pris le contrôle de mes mouvements juste à temps pour m'empêcher d'accomplir le dernier de la séquence – je savais (et encore une fois, ne me demandez pas comment) qu'il aurait eu pour effet la mort de mon adversaire.

Ted s'est relevé, m'a regardé un instant comme s'il m'était poussé des tentacules verts, puis il s'est enfui à toutes jambes – heureusement pour moi, car j'étais complètement paralysé. Je ne savais pas ce que j'avais fait. Je ne savais pas non plus *comment* je l'avais fait. On aurait dit que mes muscles, connaissant la manœuvre, n'avaient eu aucun besoin de moi pour l'accomplir.

Je me suis réjoui que personne d'autre n'ait assisté à cette scène.

Ensuite, les choses ont continué comme ça pendant environ deux semaines.

« Tu devrais te faire kidnapper par des extraterrestres plus souvent, a dit un soir mon père, pendant le dîner.

— Pourquoi ?

— Tu n'as que des A sur ton bulletin pour la première fois depuis des temps immémoriaux. Ça m'impressionne.

— Ah. » Ça n'était pas aussi sympa que ça en avait l'air, malheureusement. Le travail scolaire me paraissait désormais très simple, comme si j'avais su combien il pouvait être difficile et aussi ce dont j'étais capable. Je me faisais l'impression d'être une Porsche ayant enfin appris qu'elle n'était pas un vélo mais prenant toujours

part à des courses cyclistes.

« Comment ça, “Ah” ? a demandé maman, saisissant la balle au bond.

— Eh bien... » J'ai agité ma fourchette sur laquelle était fichée une tête de brocoli. Si on agite assez les brocolis, parfois, les parents ne remarquent pas qu'on ne les mange pas. « C'est juste des maths, de l'anglais, de l'espagnol et ainsi de suite. C'est pas comme si c'était de la géométrie hyperdimensionnelle.

— De la *quoi* ? »

J'ai médité ce que je venais de dire. « Je sais pas. Désolé. »

La plupart du temps, je ne pensais pas à ma perte de mémoire de trente-six heures. Je la sentais néanmoins dans un coin de ma tête en m'endormant le soir et, parfois, en me réveillant le matin. Elle me démangeait. Me chatouillait. Me picotait et me grattouillait. J'avais l'impression qu'il me manquait un membre dans le crâne ; qu'un œil supplémentaire s'était ouvert en moi puis refermé à jamais.

Je me portais donc très bien, sauf quand j'étais allongé dans le noir. Dans ces moments-là, c'était vraiment douloureux. J'avais perdu quelque chose d'immense, d'important. Et je ne savais pas quoi.

« Joey ? a lancé maman, avant d'ajouter : Tu commences à être trop grand pour qu'on t'appelle Joey. J'imagine qu'il faudra bientôt d'appeler Joe. »

Mes bras se sont couverts de chair de poule. La sensation étrange venait encore de me saisir. Sans que je sache de quoi il s'agissait. « Oui, Maman ?

— Est-ce que tu pourrais surveiller ton frère quelques heures ? Papa et moi allons rendre visite à mon fournisseur de gemmes. Il dit avoir reçu de Finlande une pierre semi-précieuse dont je n'ai jamais entendu parler et qui serait parfaite pour ce que je fais. »

Ai-je déjà signalé que ma mère dessinait et fabriquait des bijoux ? C'était une espèce de passe-temps qui avait un peu échappé à son contrôle – et payé l'agrandissement de la maison.

« Bien sûr », ai-je dit. Le calmar est un chouette gamin. Pour un bébé de dix-huit mois, il est carrément rigolo. Il ne se plaint pas (beaucoup), ne pleure que s'il est fatigué et ne me suit pas trop partout. En plus, il a toujours l'air content quand je joue avec lui.

J'ai gagné sa chambre, dans la nouvelle portion de la maison. Chaque fois que je montais cet escalier-là, je me surprénais à me demander si ladite chambre serait encore là.

On aurait dit une de ces bizarres idées paranoïdes qui traversent la tête quand il ne se passe pas grand-chose. Par exemple le fait de se demander dans le car, en rentrant du lycée, si ses parents n'auraient pas déménagé sans prévenir. Vous devez en avoir eu aussi. Ça ne peut

pas être arrivé qu'à moi.

« Eh, mon petit calamar, ai-je lancé. Je vais m'occuper de toi une heure ou deux. Tu as envie de faire quelque chose de spécial ?

— Des bulles », a-t-il répondu. Sauf qu'il a plutôt dit « E-Ulles. »

« On est début décembre. Personne ne fait des bulles par un temps pareil.

— E-Ulles », a répété tristement le calmar. Son vrai nom, c'est Kevin, je le rappelle. Il avait l'air absolument catastrophé.

« Tu mettras ton manteau ? ai-je demandé. Et tes mitaines ?

— D'accord. » Donc, je suis redescendu à la cuisine et j'ai préparé un seau de mélange à bulles avec du liquide vaisselle, un verre de glycérine et un trait d'huile à friture. Ensuite, on a enfilé nos manteaux et on est sortis dans la cour.

Le calmar possède deux grands tubes en plastique à faire des bulles, qu'il n'avait pas utilisés depuis septembre. J'ai donc été obligé de les retrouver puis de les laver, car ils étaient couverts de boue. Quand ils ont été prêts à l'emploi, il commençait à neiger doucement, de gros flocons qui tombaient du ciel gris en tourbillonnant.

« Hééé, a fait le calmar. E-Ulles. Oooh. »

J'ai plongé un des tubes dans le seau et je l'ai agité.

De grosses bulles de savon multicolores se sont échappées du tuyau en plastique pour se mettre à flotter dans l'air, tandis que le calmar émettait des sons joyeux qui n'étaient pas tout à fait des mots mais presque. Quand les flocons de neige touchaient les bulles, ils faisaient exploser les plus petites, glissaient sur les flancs des plus grosses – et chaque bulle de savon qui dérivait au loin me rappelait...

... *quelque chose...*

Ne pas réussir à savoir quoi exactement me rendait fou.

Puis, brusquement, le calmar a éclaté de rire, il a montré du doigt une bulle qui oscillait de bas en haut, et il a dit : « Oooh ! Uuulle !

— Tu as raison, ai-je répondu. Ça ressemble bien à Globule. » Et c'était le cas. On avait tout retiré de ma tête mais on n'avait pas réussi à en retirer Globule. Cette bulle-là ressemblait tout à fait à la...

... tout à fait à la fuvmud qui était...

« ... *C'est une forme de vie multidimensionnelle...* »

J'ai entendu une voix dire ça, sous un ciel mouvant qui avait l'air peint avec les doigts...

Jay.

Je l'ai revu, allongé sur la terre rouge, couvert de sang, après l'attaque du monstre...

Ensuite ça m'est revenu. Ça m'est revenu presque d'un seul coup, avec force, tandis que je continuais à faire des bulles sous la neige en compagnie de mon tout petit frère.

Je me rappelais. Je me rappelais *tout*.

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE 14

J'étais de nouveau capable de Marcher.

Ne me demandez pas comment. Peut-être y avait-il un défaut dans le gadget à racler les cerveaux qu'on avait utilisé sur moi. Peut-être Globule était-il une espèce de variable imprévue qu'on n'avait pas programmée (ou déprogrammée)... Bref. Tout ce que je sais c'est que, debout dans la cour, frissonnant au milieu d'une légère couche de neige, j'ai senti tout en regardant mon frère poursuivre joyeusement les bulles de savon une série de pétards exploser dans ma tête. Chacun illuminait un souvenir qui ne s'y trouvait pas auparavant.

Je me rappelais tout : les rudes jours et nuits d'études ou d'exercices ; l'infinie diversité de mes camarades de classe qui étaient cependant tous des variations sur le thème de Joey Harker ; les minuscules supernova qui explosaient de manière apparemment aléatoire dans l'œil artificiel du Vieux ; la démence en Technicolor qu'était l'Entre-Deux...

Et puis la mission de routine qui avait mal tourné, ma seconde capture par Mme Indigo, et mon évasion – la mienne, juste la mienne – grâce à Globule.

Je suis resté là, tremblant d'un froid qui n'avait rien à voir avec le climat, à plonger mécaniquement le tube dans la solution savonneuse pour créer des bulles, et à me demander ce que je devais faire.

Je me rappelais ma honte et mon impuissance quand j'étais rentré sans mes équipiers. Que leur était-il arrivé ? Qu'avaient fait d'eux Mme Indigo et Sire Lamechien ? Que *leur* avaient-ils fait ? Je brûlais désespérément de le découvrir. Et je m'en savais capable, je savais pouvoir Marcher à nouveau, rentrer à nouveau dans l'Entre-Deux. Je pouvais retourner là-bas, oh oui.

Mais le voulais-je ?

Si je quittais derechef ma Terre, je ne pourrais plus *jamais* y revenir. Chaque fois que j'ouvrais un seuil, j'aurais aussi bien pu envoyer une fusée éclairante à MAGA et au Binaire. Revenir aurait donc été prendre le risque d'attirer ici les affreux. Tout Marcheur, m'avait-on dit, possède une signature psychique unique qui peut être pistée. Le Binaire, je n'en doutais pas, disposait de plusieurs milliers d'unités centrales programmées pour chercher ma configuration, tout comme MAGA gardait dans le même but une phalange de sorciers sur le pied de guerre vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Je ne pouvais faire courir pareil danger à ma famille et à mes amis.

Si je ne Marchais plus jamais, les chances pour que l'un ou l'autre camp décide de conquérir ce monde en particulier étaient de plusieurs milliards de milliards contre une. Je pourrais presque à coup sûr grandir, me marier, avoir des enfants, vieillir et mourir sans plus jamais entendre parler de l'Altivers.

Mais ne plus jamais Marcher...

Je ne sais pas si j'ai déjà mentionné le fait que Marcher est pareil à l'exercice de toute autre activité pour laquelle on est doué : ça me plaisait énormément. J'aimais me servir de mon esprit pour ouvrir l'Entre-Deux et passer de monde en monde, ça me paraissait naturel. Les grands maîtres des échecs ne jouent pas pour l'argent, ni même pour la compétition – ils jouent pour l'amour du jeu. Les mathématiciens ne prennent pas leur pied en jardinant mais en jonglant avec des théories des ensembles ou en imaginant des mondes aux coordonnées comprises entre π et l'infini. Tel un gymnaste bien entraîné, à présent que je me rappelais mon talent, je brûlais de l'utiliser.

Je ne concevais pas de passer toute ma vie sans plus jamais Marcher.

Mais je n'imaginai pas non plus ne jamais revoir papa, maman, Jenny ou le calmar. Quand je m'étais enrôlé, je l'avais surtout fait parce que je me sentais coupable de la mort de Jay – je n'avais pas compris à quoi je m'engageais.

Cette fois-ci, je ne le savais que trop.

J'avais été démobilisé une fois – on ne me lâcherait pas aussi facilement la seconde. Si je remettais les pieds à la Ville-Base, on me ferait sans doute passer en cour martiale. Ça s'appellerait sûrement autrement, mais un peloton d'exécution, même sous un autre nom, est toujours constitué par un groupe de types avec des fusils pointés. J'ignorais si j'éprouverais ou non le besoin d'un bandeau, et je n'avais pas grand désir de le savoir.

Si je restais ici, en revanche, il me faudrait continuer à vivre en sachant que je m'étais évadé et que j'avais abandonné dans les ennuis des gens qui m'étaient chers.

J'aurais préféré que ces maudites bulles de savon n'aient pas activé les circuits qui recelaient mes souvenirs. L'ignorance ne m'aurait peut-être pas valu le bonheur, mais elle m'aurait à tout le moins évité le puits de regret dans lequel je me retrouvais à présent.

La neige s'était changée en pluie. J'aurais pu me convaincre que c'était la source de ce qui coulait sur mes joues, mais il ne pleut pas de l'eau chaude salée.

Et je m'étais déjà suffisamment menti.

J'ai observé une des bulles de savon que poursuivait Kevin. Elle flottait plus haut que les autres, au niveau du toit du garage. Quand

elle a dérivé vers les branches dénudées d'un chêne tout proche, je me suis attendu à ce qu'elle disparaisse dans une explosion silencieuse.

Ça n'a pas été le cas.

Au lieu de ça, elle a continué à léviter là un moment, puis elle s'est lentement approchée de moi. Le calmar, incapable de l'attraper, trépignait juste en dessous, hurlant de frustration inutile. La bulle s'est laissé porter par la brise légère qui s'était levée, avant de s'immobiliser en face de moi.

« Salut, Globule », ai-je dit.

Des rides de plaisir orangées sont apparues sur la fuvmud, laquelle n'en a pas moins ensuite filé au-dessus de ma tête et franchi le toit de la maison. J'ai fait volte-face, me tordant le cou pour la suivre des yeux, mais elle avait déjà disparu.

« Uulle ? a demandé Kevin, plaintif. Oooh ? Uulle ? » J'ai hoché la tête. « C'est ça, mon petit calmar. » Comme je le voyais s'essuyer le nez sur la manche de son manteau, j'ai ajouté : « Il est temps de rentrer. »

Je n'ai presque pas dormi de la nuit, étudiant le problème sous toutes les coutures. Je ne pouvais en parler ni à maman, ni à papa – c'était des parents géniaux, mais ils n'avaient pas assez d'imagination à eux deux pour concevoir l'idée d'un Joey supplémentaire, sans parler d'une infinité. À qui d'autre m'adresser ? Sûrement pas à mes camarades de classe. Quant à l'assistante sociale du lycée, on l'avait trouvée en pleurs dans son bureau le trimestre précédent, et elle n'avait pas encore été remplacée. La plupart des profs étaient très limités ; après cinq mois passés dans la stricte discipline de la Ville-Base, j'en savais déjà plus que n'importe lequel d'entre eux n'en saurait jamais – ou ne supporterait d'en savoir. De tout le personnel enseignant, une seule personne serait peut-être susceptible de m'écouter jusqu'au bout sans appeler les messieurs en blouse blanche.

M. Dimas s'est renversé en arrière sur sa chaise et a contemplé les dalles isolantes du plafond. Il avait l'air un peu sonné, et je ne pouvais pas vraiment lui en vouloir : après tout, il n'avait sans doute encore jamais entendu d'histoire comme celle que je venais de lui raconter.

Au bout d'une minute, il s'est tourné vers moi.

« Quand nous avons commencé à discuter, a-t-il déclaré d'une voix calme, tu m'as demandé de considérer ce que tu allais me dire comme purement hypothétique. Je suppose que c'est toujours valable ?

— Euh, oui, monsieur. » J'avais pensé que prendre pour héros un ami imaginaire anonyme plutôt que votre humble serviteur rendrait peut-être mon récit un peu plus facile à avaler. « Ce, euh, ce copain à

moi – il est vraiment pris entre Charybde et Scylla. » Dimas m’a lancé un regard pénétrant. Je me suis rendu compte que je venais d’utiliser une expression apprise à la Ville-Base et non ici. « Bon, bref, me suis-je hâté de continuer. Qu’est-ce qu’il devrait faire, à votre avis ? »

Il a allumé sa pipe avant de répondre. Quand il a enfin pris la parole, ça été pour poser une question.

« Alors, d’après les instructeurs de la Ville-Base, l’Univers ne crée de mondes jumeaux qu’à l’occasion de décisions vraiment importantes, c’est bien ça ?

— Euh... à peu près, oui. Seulement il est parfois très difficile de savoir d’entrée ce qui est important et ce qui ne l’est pas, vu qu’il paraît que si un papillon bat des ailes à Bombay, ça peut provoquer une tornade au Texas. Si on écrasait le papillon en question avant qu’il ait une chance de s’envoler... »

Il a hoché la tête, puis il m’a regardé dans les yeux.

« Je vais te demander de faire quelque chose qui va sûrement te paraître bizarre, Joe », a-t-il annoncé. La plupart des gens s’étaient mis à m’appeler Joe, ces derniers temps. Je ne sais pas trop pourquoi. J’avais un peu de mal à m’y habituer. « Pas de problème, Monsieur Dimas, ai-je répondu.

— Enlève ta chemise. »

J’ai cligné des yeux puis haussé les épaules. Je ne savais pas où il voulait en venir mais je savais en revanche – et c’était d’une certaine manière assez triste – qu’il n’aurait aucune chance contre moi dans n’importe quel type de combat, loyal ou non.

J’ai donc enlevé mon blouson et le t-shirt ample que je portais en dessous. M. Dimas m’a observé un moment sans faire de commentaire, puis il m’a fait signe de me rhabiller.

« Tu as assez nettement minci, a-t-il remarqué. Et aussi pris des muscles – autant que le peut un garçon de ton âge, c’est-à-dire pas tant que ça : tu es toujours génétiquement programmé pour grandir plutôt que pour grossir. »

Il m’a semblé que la meilleure chose à faire était de me taire et d’attendre qu’il se décide à répondre à ma question.

Et il l’a fait. « En ce qui concerne ton ami hypothétique, je suis d’accord avec toi : de quelque manière qu’on l’aborde, c’est une décision difficile. Mais si on s’attache au problème de base, il ne doit se poser selon moi qu’une seule question : le bonheur d’une personne – ou même sa vie – est-il plus important que le destin d’une infinité de mondes ?

— Mais je... enfin, il n’est pas sûr que ça risque d’arriver !

— Non, mais il sait que la possibilité existe. Comprends-moi bien : je compatis à la difficulté de sa décision. Par ailleurs, il y a des hommes à qui la barbe va bien. » Lisant la question sur mon visage, il

a ajouté : « Donc ils n'ont même pas besoin de se regarder dans un miroir pour se raser. »

J'ai hoché la tête. Je comprenais ce qu'il voulait dire et je savais qu'il avait raison. Ce que je devais accomplir devenait plus clair. Pas plus facile, non, vraiment pas. Mais plus clair.

Je me suis levé. « Vous êtes un prof d'enfer, Monsieur Dimas.

— Merci. La direction du lycée n'est pas toujours de cet avis, mais elle a déjà utilisé les mots "Jack Dimas" et "enfer" dans la même phrase. Très souvent. »

Souriant, je me suis tourné pour partir.

« Est-ce que je dois m'attendre à te voir en cours demain matin ? » m'a-t-il demandé.

Après une hésitation, j'ai secoué la tête.

« C'est bien ce que je pensais. Bonne chance, Joey. Bonne chance à vous tous. »

J'aurais voulu ajouter quelque chose d'intelligent, mais j'ai été incapable de trouver quoi que ce soit. Je me suis contenté de serrer la main de Dimas et de m'éclipser le plus vite possible.

Assis au bord du lit, j'ai tendu au calmar ma vieille armure en plastique et mon pistolet Star Blasters. Le second lançait un rayon infrarouge que recevait et rendait visible un capteur placé sur la plaque pectorale de la première – pour peu qu'on s'y prenne bien.

Le gamin a été ravi – il en avait toujours eu envie.

« Jo-eiii... Eercii ! » Il était nettement trop petit pour s'en servir, bien sûr, mais il finirait par grandir assez.

Et d'une certaine manière, me répétais-je, j'aiderais à ce qu'il en soit ainsi.

J'ai dit à Jenny qu'elle pouvait récupérer ma collection de CD et de DVD. Nous avions à peu près les mêmes goûts en matière de cinéma : *grosso modo*, tout ce qui se terminait par une explosion spectaculaire de l'Étoile noire ou d'une imitation acceptable nous convenait tout à fait. Pour la musique, c'était une autre histoire, mais elle pourrait toujours revendre ce qui ne lui plaisait pas, ou attendre de grandir assez pour que ça lui plaise.

Cette soudaine générosité lui a bien sûr paru suspecte. Je lui avais dit devoir rendre visite à certains de nos cousins les plus éloignés, et ne pas trop savoir quand je reviendrais. Je n'avais pas ajouté : « Si je reviens. » J'aurais peut-être dû, mais si vous croyez qu'il est facile de dire adieu à ses frères et sœurs, peut-être pour toujours, vous vous trompez.

Dans le cas de papa et maman, c'était encore plus difficile. Je ne pouvais pas juste leur dire que je quittais la maison, sans doute à jamais – mais je voulais cependant qu'ils sachent que tout irait bien

pour moi (même si je n'en étais pas sûr à cent pour cent moi-même).

L'un dans l'autre, je m'en suis très mal sorti. Je leur ai raconté que je m'engageais dans *un truc un peu comme l'armée*. Papa a répondu que ça l'étonnerait énormément, et qu'il n'avait qu'à passer quelques coups de fil pour empêcher que ça arrive, mon jeune ami. Maman a surtout pleuré et exigé de savoir quelles erreurs elle avait commises en m'élevant.

Je suppose que je n'aurais pas dû être surpris de mon échec – après tout, jusqu'ici, mes états de service en ce qui concernait la protection de mes proches n'avaient rien de remarquable. La discussion s'est terminée par ma promesse de ne « rien faire d'irréversible » ce soir-là et d'en « rediscuter demain matin ».

Toutefois, je ne pouvais pas attendre le matin. Je devais agir vite, tant que j'étais bien déterminé, comme disait toujours mon grand-père. J'ai attendu 2 heures du matin pour donner largement le temps à tout le monde de s'endormir – puis je me suis habillé et j'ai descendu l'escalier.

Maman m'attendait.

Elle était assise dans un fauteuil, près de la cheminée éteinte, enveloppée dans sa robe de chambre. J'ai d'abord eu le terrible sentiment que j'avais Marché dans mon sommeil, d'une manière ou d'une autre, et encore glissé sur une Terre parallèle, parce qu'elle fumait, alors qu'elle avait arrêté depuis au moins cinq ans.

Je suis resté figé, paralysé dans la lumière de la lampe du salon comme un lapin dans les phares d'une voiture. Il n'y avait pas de colère dans le regard de maman – juste une espèce de résignation. Ce qui était bien sûr dix fois pire.

Enfin, elle a souri, mais la joie n'a pas atteint ses yeux. « Quel genre de mère serais-je si je n'étais pas capable de savoir ce que tu penses, après tout ce temps ? a-t-elle demandé. Tu croyais vraiment que je ne comprendrais pas que tu allais partir ? Ou que je manquerais l'occasion de te dire au revoir en allant dormir ? »

Un millier de réponses me sont passées dans la tête, certaines honnêtes, d'autres non, la plupart à moitié. Enfin, j'ai dit : « Maman... ce serait trop long à expliquer, et tu ne croirais rien de ce que... »

— Essaie, m'a-t-elle coupé. Raconte. Raconte-moi tout. Mais dis-moi la vérité. »

Alors j'ai obéi. Je lui ai tout raconté, du début à la fin – tout ce à quoi j'ai pu penser sur le moment, en tout cas. Elle, elle est restée assise là à fumer, à tousser, l'air malade – et j'ignorais si c'était parce qu'elle n'avait pas fumé depuis si longtemps, ou à cause de ce que je lui disais.

J'ai fini par arriver au bout de mes explications, et un long silence s'est ensuivi.

« Café ? a enfin demandé ma mère.

— Tu sais que j'ai horreur de ça.

— Ça finira par te plaire. J'étais comme toi, au début. »

Elle s'est approchée de la cafetière pour se verser une tasse.

« Tu sais ce qui est le pire ? s'est-elle soudain exclamée, comme si nous nous étions disputés à propos d'un sujet sur lequel elle revenait à présent avec un argument massue. Le pire, c'est que je ne me demande pas si tu es devenu fou, ou si tu me mens ou une bêtise comme ça. Parce que tu ne mens pas. Je te connais depuis très longtemps, Joey. Je sais de quelle manière tu mens, et là, tu ne mens pas. » Elle a bu une gorgée de café. « Et tu n'es pas fou non plus. Des fous, j'en ai connu. Tu n'es pas comme eux. »

Elle a sorti une nouvelle cigarette du paquet mais, au lieu de l'allumer, elle s'est mise à la démanteler, à fendre le papier et à sortir le tabac pincée par pincée, finissant par tout jeter, papier, tabac et filtre, séparément dans le cendrier.

« Alors, comme ça, mon petit garçon part à la guerre. Je ne suis bien évidemment pas la première mère à qui ça arrive. Et à t'en croire, je ne suis même pas la première... la première *moi* à qui ça arrive. Mais le pire de tout, c'est qu'une fois que tu auras franchi cette porte, tu seras mort pour moi. Parce que tu ne reviendras jamais. Parce que si tu... si tu te fais tuer en secourant tes amis ou en combattant l'ennemi ou dans ton fameux Entre-Deux... je ne le saurai jamais.

« Les mères spartiates disaient “Reviens avec ton bouclier ou *sur* ton bouclier”. Mais moi, je ne te reverrai jamais, avec ou sans bouclier. Personne ne m'enverra jamais une médaille ou bien un... Qu'est-ce qu'ils font, maintenant qu'ils n'envoient plus de télégrammes ? Ou bien un e-mail disant “Chère madame Harker, nous avons le regret de vous informer que Joey est mort en... mort en...” »

J'ai cru qu'elle allait se mettre à pleurer, mais elle s'est contentée de prendre une profonde inspiration et de s'asseoir.

« Tu me laisses partir ? » ai-je demandé.

Elle a haussé les épaules. « J'ai passé ma vie à espérer que mes enfants sauraient faire la différence entre le bien et le mal. Qu'ils feraient ce qui serait juste quand il leur faudrait prendre des décisions vraiment importantes. Je te crois, Joey. Et tu fais ce qui est juste. Comment pourrais-je bien t'en empêcher ?

« Où que tu ailles. Quoi qu'il puisse t'arriver, n'oublie jamais que je t'aime. Je ne cesserai jamais de t'aimer, et je crois... je *sais* que tu fais ce que tu dois faire. C'est... c'est douloureux, voilà tout. »

Ensuite, elle m'a serré contre elle. J'avais les joues humides, sans savoir si c'était de ses larmes ou des miennes.

« On ne se reverra jamais, hein ? » a-t-elle demandé. Comme je secouais la tête, elle a continué : « Tiens. J'ai fait ça pour toi. C'est un

cadeau d'adieu. Je ne sais pas trop ce que je pourrais te donner d'autre. » Elle a sorti de sa poche un petit pendentif. La pierre montée sur la chaîne paraissait noire mais étincelait de reflets bleus et verts quand elle accrochait la lumière, telle une aile d'étourneau. Elle me l'a passée autour du cou.

« Merci, ai-je dit. C'est vraiment très joli. » Puis j'ai ajouté : « Tu vas me manquer.

— Je ne pouvais pas dormir. Ça m'a occupée. » Puis elle a ajouté : « Tu vas me manquer aussi. Reviens si tu peux. Quand tu auras sauvé l'Univers. »

J'ai hoché la tête. « Tu expliqueras à papa ? ai-je demandé. Dis-lui que je l'aime. Qu'il a été le meilleur père du monde. »

Elle a acquiescé. « Je le lui dirai. Je peux le réveiller, si tu préfères... »

J'ai secoué la tête. « Il faut que je m'en aille.

— Je vais attendre ici un moment. Au cas où tu reviendrais.

— Je ne reviendrai pas, ai-je assuré.

— Je sais. Mais je vais attendre quand même. »

Je suis sorti dans la nuit.

Dehors, il gelait. Je me suis glissé dans la disposition d'esprit qu'on avait censément éradiquée de ma tête, et j'ai commencé à chercher un seuil potentiel.

J'espérais qu'il y en aurait un à proximité – l'idée de devoir marcher (sans M majuscule) longtemps par un temps pareil n'avait rien pour me séduire. Je ne peux pas ouvrir un seuil vers l'Entre-Deux là où ça me chante. J'aimerais en être capable, mais ça ne fonctionne pas ainsi. Certains points transdimensionnels de l'espace-temps doivent être en harmonie – or ils vont et viennent. C'est comme quand on veut prendre un taxi : avec de la chance, on en trouve un juste devant chez soi, mais il est plus probable qu'on soit obligé de marcher un peu, parfois même jusqu'à l'hôtel ou au restaurant le plus proche, devant lequel il y a une station. En certains endroits, on a effectivement plus de chances de découvrir des seuils potentiels. Hélas ! ils ne se trouvent pas forcément près d'un restaurant ou d'un hôtel.

Ça peut paraître bizarre, mais je ne m'autorisais pas à penser à la conversation que je venais d'avoir. Elle contenait vraiment trop de surprises à assimiler – et je sentais les fusibles de mon esprit menacer de sauter chaque fois que je faisais mine d'y réfléchir. Au lieu de ça, je me suis donc concentré sur mes recherches.

Puisque je ne sentais pas le léger frémissement dans ma tête indiquant généralement la proximité d'un seuil, j'ai commencé à descendre la rue au petit trot. Mon souffle sortait de ma bouche sous

forme de petits nuages blancs. Je me suis surpris à me demander ce que deviendraient par une température inférieure à zéro les bulles de savon soufflées un peu plus tôt pour amuser le calmar.

L'instant d'après, j'ai eu la réponse... plus ou moins. Globule a surgi hors de la nuit et s'est stabilisé au-dessus de moi. Il palpitait d'un spectre frénétique : vert, orangé, jaune, nacré. Il m'est venu à l'idée que son mode d'expression était peut-être plus complexe que je ne l'avais supposé – qu'au lieu de refléter des états émotionnels de base, il constituait en fait un langage. À ce moment précis, en tout cas, le petit être avait tout à fait l'air d'essayer de me dire quelque chose.

Quand il a été sûr de disposer de mon attention, il s'est mis à filer, marquant une pause de temps en temps pour s'assurer que je le suivais. Nous nous sommes arrêtés dans un parc minuscule – guère plus qu'une pelouse sans maison derrière – à environ six pâtés de maisons de chez moi. Globule semblait m'attendre.

Je savais ce qu'il voulait. J'ai tendu l'esprit vers le seuil latent que je savais devoir trouver là. Et je l'ai bel et bien trouvé.

Levant les yeux vers la fuvmud qui flottait patiemment sur place, je lui ai dit : « Merci, mon pote. » Puis j'ai inséré ma conscience dans cette harmonie transdimensionnelle à l'instar d'une clef dans une serrure – que j'ai débloquée avant d'ouvrir la porte en grand.

Au-delà s'étendait un paysage mouvant, chancelant, tout droit sorti d'un épisode de *Docteur Strange*. J'ai carré les épaules, jeté un dernier regard autour de moi, respiré à fond...

... et je suis parti Marcher.

CHAPITRE 15

Globule n'était pas en vue quand je suis arrivé dans l'Entre-Deux – ce qui, pour être franc, m'a valu un certain soulagement.

Comprenez-moi bien : je lui étais reconnaissant, mais si je ne l'avais jamais rencontré... eh bien, ma vie aurait certainement été beaucoup plus simple. Jay aurait toujours été en vie, et j'aurais peut-être encore été heureux, chez moi, avec ma famille, au lieu d'essayer de sauver le Multivers – ou je ne sais quelle bêtise.

Je me tenais sur un rocher qui me donnait une sensation pareille à l'odeur de l'origan frais et qui tourbillonnait à travers la démente de l'Entre-Deux dans un tonitruant arpège de contrebasse. Debout tel un surfeur sur sa planche, je me suis demandé ce que je devais faire à présent.

J'ai dit que je me rappelais tout ; c'était un peu exagéré : je me rappelais *presque* tout. Mais j'avais beau fouiller dans les moindres recoins de ma tête, je n'arrivais pas à retrouver la clef pour retourner à la Ville-Base. (Il y avait quelque chose... un moyen imparable... mais il était aussi insaisissable que la forme d'une carie dans une dent une fois qu'elle a été plombée, ou le nom d'un type dont on sait qu'il commence sans aucun doute par un S – à moins que ce ne soit par L, un V ou un P. Cette information-là avait disparu. Ce qui était logique, je suppose : de tous mes souvenirs, la clef d'Entremonde Prime était le plus grand secret à conserver.)

Pendant ce temps-là, dans un coin de ma tête, une voix pareille à du gaz sifflant dans du miel disait : « Nous sommes prêts à déclencher l'invasion des mondes de Lorimare. Les chemins d'accès pirates que nous allons créer interdiront toute contre-attaque ou rescousse. Une fois qu'ils seront activés, les coordonnées habituelles de Lorimare conduiront à des mondes fantômes notionnels sous notre contrôle. Désormais, avec un nouveau Harker de bonne tenue à notre disposition, nous détenons toute la puissance nécessaire à l'envoi de la flotte. L'Empereur de Lorimare est déjà des nôtres... »

Les paroles de Sire Lamechien n'avaient rien signifié pour moi lorsque je les avais entendues par la bouche de Scarabus – elles n'avaient constitué qu'un élément parmi tant d'autres que je ne comprenais pas. Mais désormais, à la lumière de tout ce qui s'était passé, elles prenaient un sens parfaitement clair – et affreux.

Des chemins d'accès pirates menant à des mondes fantômes notionnels. Oui.

Des mondes fantômes comme celui où s'étaient retrouvés six gamins en quête de trois balises dans le cadre d'une mission d'entraînement. Nous pensions nous rendre sur un des mondes de Lorimare ; au lieu de ça, nous avions pénétré dans une dimension fantôme. Le concept avait été évoqué en tant que modèle théorique durant un de nos cours, à la Ville-Base. On les appelait aussi « bras morts », en référence aux lacs biscornus qui se créaient parfois lorsqu'un fleuve se séparait d'une portion de lui-même. Mettons que le fleuve soit le flot temporel et le bras mort une tranche de réalité en ayant été séparée par pincement, condamnée à revivre éternellement la même boucle d'existence. De n'importe quelle longueur, entre quelques secondes et plusieurs années – voire plusieurs siècles. L'important étant qu'elle soit isolée du reste de l'Altivers, aussi indétectable et inaccessible que l'Univers théorique au sein d'un trou noir.

Si les sorciers de Sire Lamechien étaient parvenus à ouvrir un chemin vers une de ces dimensions fantômes, ils pouvaient jeter sur elle un sort de faux-semblant, lui donner l'apparence qu'ils désiraient – puis nous en faire choir pour nous jeter dans un des mondes de MAGA. Et c'était exactement ce qu'ils avaient fait. Nous n'avions eu aucun moyen de détecter la supercherie, ni grâce à nos instruments ni en Marchant. Le piège idéal.

Une fois ouvert, cependant, le monde fantôme n'était plus inaccessible. Je me rappelais encore comment y arriver.

Je ne pouvais pas retourner dans l'Entremonde. Cette information-là m'avait déserté. Bien. Soit.

Ça ne signifiait pas qu'il m'était interdit de commencer à chercher mes amis.

J'ai visualisé les coordonnées qui nous avaient conduits dans le piège et je les ai délicatement ouvertes par de petites impulsions mentales.

Une énorme porte en forme d'œuf s'est dilatée à quelques mètres de moi, avec un grincement sourd au parfum de chocolat amer.

Je ne l'ai pas franchie. Je me suis contenté de la regarder et d'attendre. Au bout d'un moment, elle s'est refermée, puis elle a rapetissé jusqu'à disparaître dans le néant. À sa place, toutefois, demeurait une tache sombre qui se ridait et claquait tel un drapeau sous l'orage.

C'était la trappe. Le seuil menant à la dimension fantôme dans laquelle on avait emprisonné mon équipe. Ma destination.

J'ai Marché vers le seuil. Avant que je ne puisse le traverser, cependant, quelque chose s'est soudain jeté sur mon chemin en s'agitant de bas en haut.

« Globule », ai-je dit quand j'ai reconnu le ballon de la taille d'un

gros chat qui me barrait la route.

Du vert bouteille et du rose néon clignotaient sur toute sa surface. On aurait dit un avertissement.

« Il faut que je franchisse cette porte. »

La surface de la fuv mud s'est déformée, se couvrant de creux et de bosses jusqu'à ce que je me retrouve face à ce qui évoquait une caricature de Mme Indigo. L'image est ensuite redevenue ballon.

« Si je n'ai pas réussi à y retourner avant, c'est que tu m'en empêchais, hein ? »

Un vermillon profond, affirmatif.

« Écoute, je dois absolument y aller. Il est possible qu'ils soient tous morts depuis longtemps, ou bien qu'ils aient été enchaînés il y a cinq minutes – tu sais à quel point le temps peut délier quand on passe de monde en monde, particulièrement dans ces dimensions fantômes. Mais quoi qu'il en soit, ce sont mes équipiers. C'est moi qui les ai emmenés là-bas. Le moins que je puisse faire, c'est de les en sortir – ou de mourir en essayant. »

Globule s'est contracté comme s'il avait réfléchi. Ensuite, il a pris de l'altitude, s'écartant de mon chemin.

Il avait l'air un peu triste.

« Mais si tu as envie de venir... ma foi, c'est toujours agréable d'avoir un ami avec soi. »

Il s'est paré d'une série de couleurs vives qu'à mon avis on ne voit nulle part ailleurs que dans l'Entre-Deux. Ensuite, il s'est rapproché de moi sans hésiter pour se mettre à léviter au-dessus de mon épaule gauche.

Nous nous sommes avancés ensemble dans l'ombre.

Un instant, j'ai eu aussi froid que si j'avais plongé dans une rivière par une chaude journée d'été, puis le monde a miroité et s'est reformé.

Je me retrouvais sur un toit, dans un monde qui avait l'air de sortir des *Jetson*. Sans attendre, Globule a flotté devant mon visage et il s'est déformé pour devenir une espèce de grande lentille. À travers lui, j'ai vu mon environnement tel qu'il était, j'ai vu...

... un ciel gris. J'ai vu que je me trouvais en fait en haut d'une tour d'un sinistre château. Tout cela ressemblait à un décor de théâtre désert, désaffecté. Il n'y avait personne alentour.

« Bon, d'accord, ai-je dit à mon petit compagnon. Allons chercher les cachots. »

CHAPITRE 16

Si jamais vous avez des copains en taule dans un château, voici comment il faut vous y prendre pour trouver les cachots :

Essayez de rester hors de vue. Trouvez l'escalier de service. Ensuite, descendez jusqu'à ne plus pouvoir aller plus bas. Vous devriez arriver dans des couloirs étroits sentant l'humidité et le moisi, si sombres que, sans la lumière étrange qui vous accompagne (si vous avez la chance d'avoir une fuvmud avec vous), vous n'y verriez goutte. Une fois là, je vous garantis que les cachots sont la porte à côté.

Le château était à peu près désert. Je me suis mis une fois à couvert en entendant résonner des pas au bout d'un couloir, mais c'est tout. Par ailleurs, les types qui passaient, vêtus de salopettes blanches, chargés de chaises ou de lampes, avaient plutôt l'air de déménageurs. On aurait dit les lieux sur le point d'être condamnés.

J'ai trouvé les cachots au bout d'environ vingt minutes, aucun problème.

Bon, si, un petit problème : ils étaient vides.

Il y avait neuf cellules, neuf trous sans fenêtres, creusés dans le roc, avec de lourdes portes en fer, percées de petits judas grillagés. Aucune n'était occupée. On n'y entendait guère que le trottement et le couinement des rats, ainsi que de l'eau qui tombait goutte à goutte sur les pierres moussues. J'ai pris le risque d'appeler : « Jai ! Jo ! Josef ! » Aucune réponse.

À ce moment-là, je me suis assis par terre, et je n'ai pas honte de dire que j'avais les larmes aux yeux. Globule s'est mis à tourner autour de moi en s'agitant de haut en bas. Des taches luisantes évoluaient à sa surface.

« J'arrive trop tard, ai-je dit. Ils doivent déjà tous être morts, à l'heure qu'il est. Soit ils ont été bouillis, comme l'ont promis les agents de MAGA, soit ils sont morts de vieillesse à attendre que je revienne. Et c'est... » J'allais dire *ma faute*, mais je n'étais pas sûr que ça le soit, en fait.

Globule essayait d'attirer mon attention. Il flottait devant moi en extrudant de petits pseudopodes multicolores.

« Tu m'as énormément aidé, ai-je repris, mais je crois qu'on ne peut pas aller plus loin, maintenant. »

Une rougeur cramoisie irritée a parcouru la surface de la bulle qu'était la petite fuvmud.

« Oh, écoute, je les ai perdus ! me suis-je exclamé. Qu'est-ce que

tu comptes faire ? Me dire où ils sont ? » Globule s'est mis à miroiter puis s'est couvert d'un paysage de tourbillons et de grappes d'étoiles s'étendant dans toutes les directions au milieu d'un ciel nocturne. J'ai reconnu cet endroit, celui que Jay et Mme Indigo appelaient le Grand-Nulle-Part et les habitants du Binaire la Statique. Qu'on lui donne un de ces deux noms ou n'importe quel autre, il s'agissait de la lisière de l'Entre-Deux, du chemin le plus long pour voyager entre les plans.

« Bon, et même s'ils sont là-bas. Je n'ai aucun moyen de les y suivre. »

Mais Jay m'avait suivi, non ? il m'avait sorti du *Lacrimae Mundi*.

Donc, c'était faisable.

Sauf que je ne savais pas comment. Je ne pouvais Marcher que dans l'Entre-Deux. Atteindre le Grand-Nulle-Part aurait exigé la connaissance de coordonnées multidimensionnelles totalement différentes, que seul aurait pu m'enseigner un être familier de ces niveaux-là de réalité...

J'ai relevé les yeux. « Globule ? » ai-je dit.

Il s'est éloigné lentement jusqu'à atteindre le bout du couloir humide, puis il a foncé sur moi, plus rapide qu'un pot de fleurs tombant d'un appui de fenêtre. Je savais ce qu'il s'apprêtait à faire, mais je n'ai pas pu retenir un sursaut de recul quand il a empli tout mon champ de vision, qu'il y a eu un...

poppp !

... et que mon monde a implosé pour se métamorphoser en champ d'étoiles.

La fuvnud était invisible, mais tout le reste me paraissait très familier. J'avais un sentiment de *déjà-vu*, l'impression d'avoir déjà vécu la même scène, mais ça n'était bien sûr pas le cas : la dernière fois que j'étais tombé en chute libre dans le Grand-Nulle-Part, Jay tombait près de moi, et nous nous éloignions du *Lacrimae Mundi*.

À présent, le vent d'entre les mondes me fouettait le visage, m'arrachait les yeux ; et les étoiles (ou quoi qu'elles pussent représenter dans le Grand-Nulle-Part) défilaient autour de moi, floues. Je battais des bras, terrifié par le néant, mais encore plus par le fait que, cette fois-ci, je ne m'éloignais de rien du tout.

Je tombais *vers* quelque chose.

Imaginez un beignet avec un trou au milieu ou un tube refermé sur lui-même – le tore de base. Peignez-le d'une substance noire un peu gluante. Maintenant, prenez-en cinq identiques et tournez-les, tordez-les, accrochez-les les uns aux autres comme les ballons que sculptent certains artistes des rues pour les enfants – encore qu'à mon avis, si on offrait une chose pareille à un enfant, il se mettrait à pleurer et ne serait pas près d'arrêter. Vous me suivez toujours ? Bon, maintenant, donnez à l'ensemble la taille d'un pétrolier. Enfin,

couvrez le moindre pouce de ce que vous avez obtenu – à savoir un énorme *machin* noir tubulaire et hideux – de derricks, de tours, de murs crénelés, de balistes, de canons, de gargouilles, et...

Vous saisissez l'idée générale ?

On n'avait pas vraiment envie de tomber vers ce truc-là, croyez-moi. On avait envie de s'en éloigner, au besoin en tombant, mais en tout cas le plus vite possible.

Seulement je n'avais pas le choix.

J'ai plissé les yeux sous l'assaut du vent. Deux ou trois douzaines de vaisseaux secondaires – des galions dans le genre du *Lacrimae Mundi* et des navires plus petits, plus rapides, évoluaient autour du grand machin noir. On aurait dit des canards escortant une baleine.

J'ai compris que j'observais l'armada de Sire Lamechien. Ça ne pouvait être que ça. L'assaut sur les mondes de Lorimare commençait.

J'avais enfin trouvé l'endroit où mes amis étaient retenus prisonniers – en supposant qu'ils n'aient pas encore été réduits à l'état de soupe en sachet. Le problème était qu'environ une minute plus tard j'allais percuter ledit endroit comme un melon lâché d'un gratte-ciel percute le trottoir, et que je ne pouvais strictement rien y faire. Le Grand-Nulle-Part n'est pas l'espace. On y trouve de l'air et quelque chose qui tient lieu de gravité. Si je touchais le vaisseau, je mourrais. Si je le ratais – et j'avais pour ça à peu près autant de chances qu'une fourmi de rater un terrain de football –, je continuerais à tomber éternellement, à moins d'ouvrir un seuil vers l'Entre-Deux, et j'ignorais totalement si j'en serais capable. Je n'avais réussi la dernière fois que parce que Jay était avec moi.

Que ferait-il, Jay ? me suis-je demandé.

Je commençais à croire que tu ne poserais jamais la question, a dit une voix dans ma tête. Elle ressemblait à la mienne, plus âgée de dix ans et infiniment plus sage. Ce n'était pas Jay, ni son fantôme, ni quoi que ce soit de ce genre-là. Je crois que c'était juste moi, trouvant une voix que je voudrais bien écouter.

Tu es dans une région magique, à présent, a-t-elle continué. *La physique newtonienne y est plus une recommandation qu'une loi absolue. Ce qui compte, c'est la force de la volonté.*

C'était une resucée des cours de Thaumaturgie pratique – ce que nous appelions « Initiation à la magie ». « La "magie" est simplement une manière de parler à l'Univers en employant des mots qu'il ne peut pas ignorer », avait dit notre professeur, citant un auteur dont j'avais déjà oublié le nom. « Certaines portions de l'Altivers vous écoutent – ce sont les mondes magiques. D'autres ne vous écoutent pas et préféreraient que ce soit vous qui les écoutiez. Ce sont les mondes scientifiques. Une fois que vous avez compris ça, le reste est quasiment simple. »

Bien sûr « quasiment simple » est un concept relatif dans une école où même les cours élémentaires donneraient la migraine à Stephen Hawking autant qu'à Merlin l'enchanteur. J'en avais toutefois appris assez pour savoir que l'endroit où je me trouvais alors abritait une magie brute et dépourvue de ligne directrice. Un « subespace » qui fonctionnait plus selon les règles d'une conscience collective que selon des principes mécaniques.

La volonté. Telle était la clef.

Tu as compris, a déclaré Jay dans ma tête. Alors maintenant, passe à l'application.

Cette espèce de beignet géant maléfique grossissait au fur et à mesure que je tombais vers lui. Il n'avait pas particulièrement l'air moelleux et il paraissait en revanche très très difficile à rater.

Bon, d'accord, ai-je décidé. Je n'allais donc pas le rater. En revanche, je n'étais pas en train de tomber dessus : j'étais en train de *m'élever* doucement dans sa direction. De m'élever si lentement, si délicatement que lorsque je l'atteindrais, ce serait avec la douceur d'une aigrette de pissenlit se posant sur un brin d'herbe, d'une plume atterrissant sur un oreiller – au point que je donnerais à peine l'impression d'être là.

Tout ce que j'avais à faire, c'était convaincre cette portion de l'Altivers que je n'étais pas en train de me précipiter vers la mort.

Ce qui signifiait m'en convaincre moi-même...

Je ne tombe pas, me suis-je dit. Je m'élève tranquillement et légèrement. Doucement et lentement...

J'ai réussi à ignorer la petite voix raisonnable qui, dans un coin de ma tête, hurlait de terreur.

Je n'étais pas en train de tomber. Je n'étais pas *du tout* en train de tomber.

Il m'a semblé que le vent me soufflait moins fort au visage. Soudain, tout a changé de perspective, un retournement de cent quatre-vingts degrés s'est effectué et, alors que mon estomac tentait encore de s'en accommoder...

...j'ai heurté la surface du vaisseau nettement plus durement que l'aigrette de pissenlit ne se pose sur l'herbe – assez fort, en fait, pour chasser l'air de mes poumons et me laisser pantelant. Cependant je ne me suis rien cassé. Tandis qu'allongé, accroché à une corde, j'essayais de reprendre mon souffle, j'ai remercié la voix de Jay dans ma tête.

Au bout d'un moment, j'ai réussi à m'asseoir et à regarder autour de moi. Globule restait invisible – je ne l'avais pas revu depuis qu'il m'avait transporté des cachots au Grand-Nulle-Part. Très bien, je ne pouvais compter que sur moi.

J'étais donc à bord du vaisseau.

Et maintenant ?

La réponse n'a pas été longue à venir. Soudain, une main m'a empoigné par le cou. D'autres m'ont hissé sur mes pieds. On m'a tordu les bras derrière le dos puis poussé dans une tourelle et fait descendre une dizaine d'escaliers étroits jusqu'à une vaste pièce, au plus profond du cuirassé, qui évoquait un peu une salle des cartes, un peu une salle d'interrogatoire et un peu un auditorium de lycée.

À l'odeur qui y régnait, on aurait dit qu'un animal y était mort plusieurs mois plus tôt et qu'on n'avait pas encore trouvé le cadavre pour l'emporter – ou qu'on s'en fichait. Une odeur de pourriture, de décomposition et de mois.

Mme Indigo et Neville, l'homme-méduse, étaient présents, en compagnie d'une cinquantaine d'autres personnes que je ne connaissais pas. Certaines paraissaient humaines – d'autres avaient un aspect *nettement* plus exotique.

Et puis il y avait un type que je n'avais encore jamais vu mais dont j'ai deviné l'identité à l'instant même où il est entré. L'homme le plus massif qu'il m'ait été donné de rencontrer, quoique si parfaitement proportionné qu'à côté de lui, tous les autres avaient l'air aussi petits que de tout jeunes enfants. Il portait des robes noir et rouge. Son corps, le peu que j'en voyais, était humain et musclé comme le *David* de Michel-Ange. Sans défaut.

Mais son visage...

Comment le décrire ? Si vous le voyiez, vous ne pourriez plus l'oublier. Il remonterait en vous chaque fois que vous commenceriez à vous endormir et vous vous redresseriez en hurlant.

Imaginez un homme commençant à se transformer en hyène comme un loup-garou se change en loup. Imaginez-le coincé à mi-métamorphose : le visage à moitié museau, la barbe à moitié pelage, les dents aiguës, faites pour déchirer la charogne. Ses yeux de cochon, fendus horizontalement tels ceux d'un furet, luisaient d'un éclat rouge. Son nez était aplati et sa mâchoire sans cesse tordue en une sinistre parodie de sourire.

Il me rappelait un peu les images que j'avais vues d'Anubis, le dieu égyptien à tête de chacal qui conduisait les morts au Jugement dernier. Peut-être était-ce là d'ailleurs la meilleure description, puisque c'était à peu près ce qu'il allait me faire.

Toutefois, ce n'était pas son apparence qui promettait des cauchemars. C'était la sensation de ce qui se trouvait *derrière* cet horrible visage mutant – la certitude que, pour cette chose, ce monstre, lesdits cauchemars constituaient un divertissement léger, l'équivalent d'un ballet dans un jardin public façon *Mary Poppins*.

Sire Lamechien m'a souri de toutes ses dents pointues et a déclaré d'une voix évoquant un visqueux marécage. « Nous avons été fort déçus de ne pas t'attraper dans nos rets le mois dernier, Joseph

Harker. C'est vraiment très gentil de ta part d'être revenu. » Il a tourné sa tête de hyène. « Vous aviez raison, Madame Indigo. Le Marcheur le plus puissant de la décennie. Je le sens. Il fera un carburant parfait pour le *Malefic*. »

Quand ses yeux hideux se sont reposés sur moi, j'ai failli hurler. « Tu as de la chance, m'a-t-il dit. Aucun autre vaisseau n'est équipé pour t'arracher totalement ta matière étrangère, te dépecer de ta chair, de tes cheveux, de tes os et de ta graisse, te réduire à ta pure essence : le pouvoir qui te permet de Marcher de monde en monde et qui nous permet à nous de traverser le Grand-Nulle-Part. Aucun à part le *Malefic*. »

« Emmenez-le », a-t-il conclu. Plusieurs laquais se sont alors approchés de moi, m'ont empoigné et ont voulu m'entraîner loin de Sire Lamechien.

Un soudain éclaboussement de couleurs s'est épanoui au-dessus de ma tête. Comme j'en reconnaissais les spirales arc-en-ciel, mon cœur a bondi de soulagement. Globule venait d'apparaître et sautillait vers moi. J'ai souhaité qu'il ait l'intention de me téléporter loin d'ici, comme lorsque mes camarades et moi avions été capturés par Mme Indigo.

« La fuvmud, sire, a déclaré la sorcière sans la moindre trace d'inquiétude.

— En effet, a répondu calmement Sire Lamechien, de sa voix de gorge épaisse. Je m'y attendais. » Il a ouvert la main, révélant une petite pyramide de verre, pareille à un prisme, qu'il a posée sur le sol avant de reculer d'un pas et de marmonner un unique mot. Lequel sonnait comme « smoukeltroupegobsloche » mais ce n'était probablement pas ça du tout. Il y a eu une explosion de lumière noire – pas du tout semblable à la lumière violette qu'on projette sur les posters pour en révéler les couleurs, mais vraiment noire : des rayons d'obsidienne ; une ampoule électrique en négatif. Ce mystérieux éclat a enveloppé Globule qui s'est mis à blanchir, à rapetisser, à *changer*.

Je savais que, s'il avait été capable de hurler, il l'aurait fait.

« *Non !* » ai-je crié à sa place – mais ça n'a servi à rien. Les rayons noirs, d'une manière ou d'une autre, *compressaient* la petite fuvmud, la poussaient dans une direction située à angle droit des trois dimensions de ce monde. Enfin, ils se sont projetés vers le petit prisme et, en quelques secondes, ils ont disparu, ne me laissant qu'une image rémanente blanche au fond des yeux.

Sire Lamechien a ramassé le prisme, au sein duquel, même d'où je me trouvais, je voyais s'agiter une petite bulle couverte de rouges enragés et de cramois furieux. « On m'a dit que cette créature s'était attachée à toi, mon garçon, a-t-il expliqué. J'ai donc apporté de quoi

la contenir. Nous nous servions de ces prismes il y a bien des années, quand nous tentions de coloniser une partie des endroits déments qui résident entre les mondes, parce que ces fuvmuds-là étaient de vraies pestes. Ça ne la retiendra pas longtemps – tout au plus dix ou vingt mille ans – mais je gage qu’aucun de nous ne sera plus dans les parages quand ça volera en éclats. »

Il a rangé le prisme dans une poche intérieure.

Je ne crois pas pouvoir jamais vraiment expliquer combien il était déconcertant, horrible, de l’entendre s’adresser directement à moi, de le voir me regarder droit dans les yeux. C’était déjà assez pénible lorsqu’il s’adressait à la cantonade, mais quand Sire Lamechien me fixait, j’avais l’impression qu’il connaissait toutes les mauvaises actions que j’avais jamais faites. Et pis que cela – qu’elles étaient pour lui mes seuls aspects dignes d’intérêt, que tout le reste était insignifiant et stupide.

« J’ai souvent souhaité que nous réussissions à exploiter les fuvmuds, a-t-il continué. Si nous pouvions utiliser leur énergie comme nous utilisons celle des Marcheurs, nous gouvernerions aisément tous les mondes et tous les Univers. L’ensemble glorieux de la Création serait nôtre. Hélas ! il semble que ce soit impossible. Une tentative a été faite en ce sens sur une Terre, et là où elle se trouvait, il n’y a désormais plus que de la poussière cosmique. Rien de plus gros qu’une balle de baseball. Non, nous devons nous contenter de l’essence vitale d’enfants tels que toi. » Et il a cligné de l’œil, comme s’il était en train de me raconter une blague un peu salace. C’était *lui* qui sentait le vieux cadavre, de lui que s’échappait l’odeur m’ayant frappé lorsque j’étais entré dans la gigantesque salle. Sous son parfum de poussière couvait la pourriture.

Jamais, de toute ma vie, rien ne m’a terrifié comme il me terrifiait alors. Peut-être usait-il d’un peu de magie pour susciter cette peur, mais si c’était le cas, il n’en avait pas besoin.

« Durant le reste de ton existence, a-t-il repris, ou pour le dire en d’autres termes, mon garçon, durant les trente à quarante prochaines minutes, tu trouveras peut-être un certain réconfort dans l’idée que ton essence – ton âme, si tu préfères – et celles de tant d’autres petits Marcheurs serviront à propulser les navires et les vaisseaux qui permettront à mon peuple et à notre culture d’obtenir la suprématie universelle que nous méritons si justement. Est-ce que ça te fait plaisir, petit ? »

Je n’ai rien répondu du tout.

Ses crocs jaunes se sont écartés en une parodie de sourire amical. « Tiens, je vais te faire une proposition, a-t-il repris. Agenouille-toi, baise-moi les pieds, promets de me servir aveuglément à jamais, et j’épargnerai ta vie. Nous disposons déjà d’assez de carburant pour

lancer l'invasion, puisque nous avons réuni ici toutes les âmes embouteillées que nous avons pu trouver. Qu'en dis-tu ? Bisou petons ? » Il a agité vers moi un de ses énormes pieds. Lequel était couvert de poils noirs. Les ongles en étaient des griffes.

J'ai alors compris que j'allais mourir : je ne pouvais pas accepter de lui baiser les pieds. « Vous *allez* me tuer de toute façon, hein ? ai-je dit en le regardant dans les yeux. Vous avez juste envie de m'humilier avant. »

Sire Lamechien a éclaté de rire, et la salle s'est emplie de la puanteur de la viande pourrie. Il s'est assené une grande claque sur la cuisse, comme si je lui avais raconté la meilleure blague du monde. « Eh oui ! s'est-il exclamé entre deux éclats de rire. Je vais te tuer de toute façon ! » Puis il a pris une profonde inspiration.

« Oh, c'est bon de rire, a-t-il ajouté. Je suis vraiment *vraiment* ravi que tu aies décidé de nous rendre visite. »

Puis : « Emmenez-le à la salle d'équarrissage, a-t-il ordonné à ceux qui me maintenaient. Il est temps de les exciser et de les réduire, lui et les autres. Et pas la peine de rendre ça indolore. » Il s'est retourné vers moi pour m'adresser un nouveau clin d'œil et m'expliquer sur un ton de conversation badin : « Nous avons découvert que plus les Marcheurs souffrent durant le processus d'équarrissage, plus leur esprit est fort une fois embouteillé. Peut-être parce que ça leur permet de se concentrer sur quelque chose. Eh bien, au revoir, mon garçon. » Sur ces mots, il a tendu une de ses énormes mains pour me pincer la joue, presque affectueusement, comme un vieil oncle.

Puis il a pincé plus fort, et encore plus fort. Je me suis promis de ne pas crier, mais la douleur est vite devenue insupportable.

J'ai hurlé.

Il a encore cligné de l'œil, plus lentement, comme si nous venions de partager une plaisanterie que nul n'avait comprise à part nous. Enfin, il m'a lâché la joue.

On m'a retordu les bras derrière le dos et on m'a fait sortir de la pièce. J'étais tellement soulagé de ne plus être en présence de Sire Lamechien qu'au moins durant quelques instants je ne me suis même pas soucié d'être en route pour la salle d'équarrissage.

Chaque fois que j'avais trouvé l'expression « un sort pire que la mort » dans les livres, je m'étais posé des questions. Parce que, tout de même, la mort est très déplaisante et très définitive, avais-je toujours pensé.

Mais l'idée d'être tué, cuit et réduit à la plus simple expression de moi-même, quoi que ce fût exactement – puis de passer le reste de l'éternité dans une bouteille, afin qu'on se serve de moi comme d'une espèce de batterie cosmique...

Ça rendait la mort attrayante, vous savez. Vraiment.

CHAPITRE 17

Plus nous descendions, plus les couloirs devenaient sombres et étroits – et chauds, comme si le titanesque cuirassé avait marché à la vapeur, ce qui aggravait mon impression de m'enfoncer au sein d'un enfer. Depuis l'instant où j'étais monté à bord du *Malefic*, obscurité et atmosphère pesante avaient été à l'ordre du jour, et cela n'a fait qu'empirer.

Nous avons encore franchi plusieurs volées de marches étroites – la « salle d'équarrissage » devait se trouver dans l'un des niveaux les plus bas. Ce dont j'étais assez content, car cela me donnait un peu de temps pour réfléchir. Deux gardes marchaient devant moi, deux autres derrière. Couloirs et escaliers formaient, sans doute à dessein, une sorte de dédale, et je savais n'avoir aucun espoir d'y retrouver mon chemin.

Cependant, aussi confiné et aussi désorientant que fût tout cela, ce n'était rien auprès du labyrinthe pour rats de laboratoire dans lequel errait mon esprit.

Sire Lamechien avait ordonné que je sois mis à mort « avec les autres ». Cela ne m'inspirait qu'une seule pensée : mes équipiers étaient peut-être encore en vie.

Si tel était le cas, nous avions encore l'ombre d'une chance.

L'ombre seulement, toutefois. Cinq versions captives de moi-même contre plusieurs milliers de soldats, de sorciers et de démons servant MAGA... En toute honnêteté, nous aurions déjà été mal partis si nous n'avions dû affronter que Mme Indigo et Sire Lamechien. Sans Globule pour nous seconder, nous avions à peu près autant de chances que... ma foi, que rien du tout.

J'en étais très conscient. Malgré cela, la simple possibilité qu'ils soient tous encore en vie me rendait optimiste.

Les niveaux inférieurs du *Malefic* avaient quelque chose de purement infernal. Je me suis pris à imaginer qu'une odeur de soufre flottait dans l'air. Toutefois quand les gardes qui me précédaient ont ouvert une lourde porte en bois renforcée de barres de bronze puis me l'ont fait franchir brutalement, ladite odeur a empiré.

Imaginez l'enfer tel que vous vous l'êtes toujours représenté depuis l'enfance. À présent, imaginez que sa pire fosse de torture se trouve dans une pièce à peine aussi vaste qu'une salle de classe. Imaginez qu'elle a été conçue par quelqu'un qui a vu trop de vieux films d'horreur à petit budget en noir et blanc, comme ceux qui sont

diffusés très tard le soir. Vous aurez une idée de ce qu'était la salle d'équarrissage.

Dépourvue de fenêtres, comme les neuf dixièmes des autres pièces que j'avais vues ici, elle accueillait sur ses murs divers outils et accessoires effrayants, aiguisés, énormes. Quoique je ne les aie pas regardés de près, ils m'ont paru destinés à favoriser notre « cuisson » une fois que nous serions dans la marmite et aurions bouilli un moment. Au fond de la salle, surélevé par trois fins pieds métalliques, un authentique chaudron en bronze mesurant facilement trois mètres de diamètre reposait sur une grille. On aurait dit une marmite d'ogre de conte de fées ou de cannibales de dessin humoristique. Une espèce de liquide y bouillonnait – et à l'odeur, ça n'était sûrement pas de l'eau. Ça sentait le soufre, l'ammoniac, le formol... et il devait aussi s'y trouver du sang – le type de magie qui se pratiquait sur ce vaisseau tire une grande partie de sa puissance du sang. Le feu allumé sous le chaudron, attisé par divers sels et poudres, brûlait tantôt vert, tantôt rouge, tantôt bleu, en fonction des produits qu'on y jetait. Fumée et vapeurs emplissaient l'air, me piquaient les yeux, me faisaient mal aux poumons. Une petite créature qui ressemblait un peu à un crapaud et un peu à un nain lançait les poudres dans le feu, prenant bien garde de n'en ajouter qu'une toute petite quantité à la fois.

Aucun des êtres qui s'activaient là n'était humain. Difficile de discerner des détails, car l'essentiel de l'éclairage était dû aux flammes brûlant sous la marmite, mais tous avaient des tentacules et des antennes. Venaient-ils de mondes périphériques situés aux extrémités de l'Arc, ou bien s'agissait-il d'humains transformés en êtres que n'incommodaient pas l'épaisse fumée chimique, l'air brûlant ni les actes qu'ils devaient accomplir ici-bas ? Je suppose que ça n'a pas d'importance. Mes gardes, en revanche, n'appréciaient guère la fumée et la chaleur. Deux d'entre eux se sont arrêtés hors de la pièce, de part et d'autre de la porte. Les deux autres, qui m'ont escorté à l'intérieur, se pressaient un mouchoir sur le nez et la bouche ; des larmes dévalaient leurs joues.

Une créature s'est approchée de nous. Il aurait pu s'agir d'une mante religieuse s'il en avait existé d'aussi grosses, avec des yeux humains. Elle a pépié sur un ton désapprouvateur à l'adresse de mes gèoliers.

« Est rester hors, a-t-elle dit. Pas pour respirer. Équarrissage bientôt commencer. Partir. Quitter ici. *Tch-tch-tch* ! Pas pour espèce vous ici maintenant. »

Puis la fumée s'est éclaircie un instant, et je les ai vus de l'autre côté du chaudron. Mon cœur a fait un bond dans ma poitrine. Ils gisaient là, pieds et poings liés, tels des lapins prêts pour la marmite. Mes équipiers.

J'ai remarqué au premier coup d'œil que tous étaient présents : Jai, Jakon, J/O, Jo et Josef. Et ils étaient conscients, quoique paraissant hagards et désespérés.

Je ne savais pas combien de temps s'était écoulé pour eux – des jours ? Des semaines ? Des mois ? – mais le séjour n'avait pas dû être agréable. Tous avaient perdu du poids, même le petit J/O.

Ils n'ont guère paru surpris de me voir. Peut-être la rumeur de ma capture s'était-elle déjà répandue, ou bien s'y étaient-ils attendus, tout simplement. J'avais déjà tellement fait l'imbécile qu'il devait paraître évident que j'allais continuer, une dernière fois. Quand ils ont posé les yeux sur moi, la résignation que j'ai lue sur leurs visages m'a percé jusqu'à l'os.

Le pire était de savoir qu'ils avaient raison. Ce n'était pas le genre d'endroit d'où on effectuait une évasion spectaculaire au dernier moment. C'était le genre d'endroit où on mourait. Lentement, dans la douleur et les regrets.

Un de mes gardes m'a lâché pour s'avancer d'un pas et annoncer : « En voilà un autre à jeter dans la marmite. Ordre de Sire Lamechien. »

Les flammes sous le chaudron ont craché un petit nuage de soufre, et mon autre garde m'a lâché à son tour pour essuyer ses yeux inondés de larmes.

Et c'est alors que j'ai bondi.

D'accord, « bondi » n'est pas tout à fait le mot qui convient, mais ça sonne mieux que « trébuché et tapé du pied », qui est ce que j'ai fait en réalité. Faisant mine de tituber, j'ai shooté de toutes mes forces dans le plus proche des pieds en métal qui soutenaient le chaudron géant.

J'aimerais pouvoir dire que j'avais un plan de grande classe. Ça n'était pas le cas. Je voulais juste nous obtenir un sursis. Ou à tout le moins faire quelque chose, n'importe quoi.

Ensuite, j'ai eu l'impression que tout se déroulait très lentement, comme pendant un accident de voiture.

Le support métallique s'est tordu, ce qui a déstabilisé l'ensemble.

Mes gardes se sont précipités vers moi en toussant et en pleurant.

Le chaudron a commencé à se renverser.

L'être-crapaud qui avait jeté si parcimonieusement les divers produits dans les flammes y a lâché tout son plateau, tandis qu'il bondissait à reculons et heurtait un garde. Ce dernier, projeté en arrière, a juré avant de percuter à son tour l'espèce de mante religieuse.

Je me suis jeté de côté au moment où les poudres tombées au milieu des flammes commençaient à nous gratifier d'un petit spectacle pyrotechnique...

Enfin, lentement, majestueusement, inexorablement, le chaudron s'est renversé.

Je n'oublierai jamais le garde qui a levé la main, comme pour l'empêcher de tomber sur lui, et la manière dont l'énorme marmite a tout de même continué de basculer. Je n'oublierai jamais le liquide en fusion qui s'en est échappé avec force éclaboussures, ni les hurlements des créatures qu'il a touchées. Cette substance-là consumait tout ce qu'elle recouvrait. Jusqu'aux os.

Je toussais. Je suffoquais. Le monde devenait flou autour de moi et je sentais les larmes couler le long de mes joues, mais je continuais de bouger.

Ramassant par terre une espèce de couteau à désosser, je m'en suis servi pour couper les liens de mes équipiers. J'ai commencé par Jo, sectionnant les cordes qui emprisonnaient ses ailes puis fendant son bâillon.

« Merci...

— Tes ailes, ai-je haleté. De l'air ! Évente-nous. De l'air. » Je suis passé à Jakon.

Hochant la tête, Jo a déployé les ailes et les a agitées pour chasser la fumée qui nous étouffait. De l'air frais s'échappait de la grille sur laquelle avait reposé le chaudron – pour attiser le feu, j'imagine. Je l'ai aspiré goulûment, avant de m'essuyer les yeux et de continuer à scier les cordes à l'aide du couteau. Jakon paraissait être la plus animée de l'équipe : se tortillant et luttant contre ses entraves, elle a achevé de les sectionner avant que ma lame n'ait pu s'en charger, et elle a aussitôt sauté sur ses pieds.

Ensuite, elle a découvert les dents, poussé un grondement sourd et bondi sur moi.

Je me suis baissé.

Passant au-dessus de ma tête, la fille-louve s'est jetée toutes griffes dehors sur la mante religieuse qui fonçait vers moi, un hachoir à la main.

D'un seul coup furieux, elle lui a arraché la tête. Le corps insectoïde s'est mis à tituber de-ci de-là en agitant son arme, aveugle et furieux.

Pendant ce temps-là, j'ai délivré Josef – que retenaient des cordes aussi épaisses que des câbles de marine. Après lui avoir libéré les mains, je lui ai donné un couteau pour qu'il s'occupe lui-même de ses chevilles. Il s'est frotté les poignets en grimaçant, puis il a tranché ses liens deux fois plus vite que je n'aurais pu le faire.

Du coin de l'œil, j'ai vu Jakon qui nous gardait comme une louve garde ses petits, le poil hérissé, les lèvres retroussées. Jo continuait de battre des ailes pour dégager l'air, et elle avait décroché du mur une pique à l'aide de laquelle elle frappait les affreux osant s'approcher

d'elle. Ils étaient rares, au demeurant : la plupart se pelotonnaient dans un angle pour éviter le fleuve en fusion flamboyant qui nous séparait d'eux.

J'ai libéré Jai – qui s'est tortillé par terre, mal à l'aise. « Je souffre de paresthésie, a-t-il annoncé. Des aiguilles partout. En outre, je te suis profondément et totalement redevable.

— Pas de souci », ai-je assuré.

J'ai tranché le bâillon de J/O. « Normal, a-t-il lâché. On me garde pour la fin. Juste parce que je suis le plus petit. Je suppose que tu trouves ça juste. *Mmmmf, mmf mf mmmmmmt.* » Il a émis ces derniers sons parce que je venais de lui repousser le bâillon dans la bouche.

« En fait, ce que tu voulais dire, c'est "merci", lui ai-je affirmé. Et si tu ne le dis pas, je vais oublier de te libérer et te laisser ici par erreur volontaire. »

J'ai retiré le bâillon. Il ouvrait des yeux très grands et très ronds.

« Merci, a-t-il dit d'une toute petite voix. D'être revenu. De m'avoir détaché. Merci.

— Je t'en prie, ai-je répondu. Ça ne vaut pas la peine d'en parler. » Et je lui ai libéré les pieds puis les mains.

La fumée commençait à s'éclaircir, le feu à se comporter comme un feu normal et non comme le Vésuve. Mes équipiers et moi avons serré les rangs. J'ai deviné que de puissants enchantements d'ignifugation avaient été jetés dans la salle d'équarrissage : les flammes ne s'étendaient pas aux murs, ni au sol ou au plafond. Et elles commençaient à diminuer.

« Il nous est indispensable de décamper avec toute la célérité possible, a dit Jai. Nul doute que notre soudain soulèvement révolutionnaire a activé de nombreux sortilèges d'alarme.

— On ne réussira jamais à sortir du vaisseau, a ajouté Jo, mais je préfère mourir au combat que dans un chaudron de sang bouillant.

— Nous n'allons mourir ni au combat, ni dans le sang, ai-je assuré. Il n'en est pas question. Mais la seule issue se trouve de l'autre côté des flammes.

— En fait, a corrigé J/O avec une certaine satisfaction sous-jacente dans la voix, il y a une porte cachée juste là. J'ai vu un des machins rampants en sortir quand on nous a emmenés ici.

— Bravo, l'ai-je félicité. Mais comment va-t-on l'ouvrir ? Elle doit être protégée par des sorts ou des trucs comme ça, non ? »

Derrière le feu, le garde encore debout et les divers affreux se regroupaient, nous observaient, discutaient. Nous ne disposions plus de l'élément de surprise. Il nous fallait bouger, d'une manière ou d'une autre.

Josef a haussé les épaules, craché dans ses mains, puis il s'est baissé à l'endroit qu'avait indiqué J/O, et il a forcé. Les muscles de

son cou se sont tendus, tandis qu'il grognait sous l'effort. Quand il s'est reculé, les contours d'une écoutille se dessinaient là où, auparavant, la grille rejoignait le mur. Notre colossal ami a souri puis balancé un coup de pied de toutes ses forces.

À présent, ce qu'il y avait dans le mur, c'était *un trou* de la taille d'une écoutille.

« Les sorts, c'est une chose, a-t-il commenté. La force brute, c'en est une autre. Allons-y. »

Ceux d'entre nous qui n'avaient pas d'arme en ont décroché des murs de la salle d'équarrissage. J'ai marqué une pause pour m'emparer d'un petit sac en cuir rempli d'une espèce de poudre, pendu non loin de l'ouverture tout juste dégagée.

« Qu'est-ce que c'est ? a demandé J/O.

— Aucune idée. Mais à mon avis, c'est la substance qu'ils jetaient dans le feu. Une espèce de poudre à canon. Ça peut servir. »

Il a fait la moue. « Je ne pense pas que ce soit de la poudre à canon. C'est un truc magique à la noix. De l'œil de salamandre, ou quelque chose comme ça. Tu ferais mieux de laisser ça ici. »

L'argument m'a décidé : j'ai fourré le sac dans ma poche. Ensuite, nous avons franchi le trou pour nous enfile dans un passage à peine plus vaste qu'un conduit d'aération.

J/O ouvrait la marche, Jakon la fermait. Le reste d'entre nous avançons de notre mieux entre les deux, nous heurtant les uns les autres dans le noir.

« Tu y as mis le temps, a déclaré Jo, les ailes repliées l'une contre l'autre, ce qui faisait froufrouter ses plumes.

— Je suis venu aussi vite que j'ai pu. Qu'est-ce qui vous est arrivé ?

— Ils nous ont emmenés dans une espèce de prison, a dit J/O. On occupait des cellules individuelles. On n'avait le droit de parler à personne, ni de lire, ni rien. Et la bouffe... *beurk*. J'ai trouvé un insecte dans ma gamelle, moi.

— Les insectes, c'était encore le meilleur, a renchéri Jakon. Ils ne se sont même pas préoccupés de nous interroger. On nous réservait pour la marmite, c'était clair. » Elle a hésité et je l'ai senti frissonner dans le noir. « J'ai rencontré Sire Lamechien. Il a dit qu'on souffrirait. Qu'il y veillerait. »

Je me suis rappelé la hideuse face de monstre souriante. « Il m'a dit la même chose, ai-je confirmé. Ça optimise l'efficacité du carburant, paraît-il. » J'étais ravi que nul ne puisse voir ma tête dans l'obscurité.

« On espérait que tu reviendrais nous chercher, a repris Jo, ou que tu retournerais dans l'Entremonde et qu'un commando de secours finirait par arriver. Mais au fil des semaines, on a fini par perdre

espoir. Quand ils nous ont emmenés sur MAGA Prime pour nous faire monter à bord du *Malefic*, je crois qu'on a tous compris qu'on était foutus. »

J'ai brièvement expliqué ce qui s'était passé – que MAGA s'était servi d'un monde fantôme pour nous dérouter, que j'avais été démobilisé après avoir subi un lavage de cerveau, et que j'avais retrouvé la mémoire grâce à Globule. À peu près au moment où j'achevais mon récit, J/O a annoncé qu'il voyait de la lumière devant nous.

Il nous a fallu encore dix minutes de marche, à nous autres, pour la voir aussi : la cybervision de J/O était nettement plus sensible que des yeux ordinaires. Toutefois, nous avons tous fini par émerger du tunnel, en pleine lumière, et sommes restés abasourdis par le spectacle qui nous attendait en contrebas.

Nous avons débouché sur une mezzanine dominant ce qui devait être la salle des machines. Je ne suis toujours pas sûr de savoir comment volait le *Malefic*, mais si la taille est un facteur significatif, ces moteurs-là avaient de la puissance à revendre. Ils étaient gigantesques. La salle elle-même devait occuper tout le niveau inférieur du vaisseau. Il y avait là des pistons et des valves énormes, des engrenages aussi larges que la rotonde de Greenville, des soupapes colossales d'où jaillissait de la vapeur, et d'épaisses barres de métal qui s'entrechoquaient dans un bruit assourdissant. Tout cela me rappelait les photos que j'avais vues des salles des machines de vieux paquebots comme le *Titanic* – sauf que ces bateaux-là n'avaient pas des trolls et des gobelins en guise de mécaniciens.

J'ai m'a touché le bras et a désigné quelque chose d'un signe de tête. Suivant son regard, j'ai vu ce qui alimentait les moteurs : un vaste mur auquel s'accrochaient du sol au plafond des récipients pareils à de grands bocal d'apothicaire ou à des bouteilles de cidre à l'ancienne, en verre épais. Dans chacun d'eux brillait ce qui évoquait la lueur d'une luciole, sans la luciole – une douce luminescence qui palpitait au rythme de la tonitruante machinerie. Il y en avait de nombreuses couleurs, du vert vif au jaune ou à l'orangé fluorescent en passant par le pourpre agressif. Un tuyau partait du sommet de chaque bocal et rejoignait une grosse canalisation fixée au plafond, qui plongeait au cœur des moteurs.

« Ce sont nos frères, a chuchoté Jai.

— Et sœurs », a ajouté Jakon.

J'ai posé la main sur le côté d'un bocal froid, lequel a lui d'un brillant orangé à mon contact, comme s'il m'avait reconnu. Ces flacons renfermaient le carburant qui propulsait le cuirassé : l'essence de Marcheurs tels que moi, désincarnés, embouteillés, asservis.

Le verre, ou quel que fût ce matériau, vibrait légèrement. Tout ce

qui m'est venu à l'esprit, c'est cette scène commune à une centaine de films d'horreur, durant laquelle un personnage possédé implore, à la faveur d'un moment de lucidité : « Tuez-moi ! »

« Ç'aurait pu être nous, a grondé Jakon.

— Ça le pourrait encore, a grasseyé Josef.

— C'est une abomination, a dit Jo. Je voudrais qu'on puisse faire quelque chose pour eux.

— On peut », a lâché Jai, la bouche figée en une ligne furieuse. Il m'avait toujours paru très doux ; à présent, je sentais crépiter sa colère dans l'air, comme de l'électricité statique juste avant un orage.

Plissant le front, il a fixé un bocal en verre, au-dessus de nos têtes. J'ai cru le voir frissonner. Comme il se concentrait plus fort, les yeux fermés, le récipient a volé en éclats, explosé avec un *bam* !, tel un pétard. Une lueur est demeurée suspendue dans l'air au même endroit, en se tortillant nerveusement, comme si elle n'avait su que faire de sa liberté.

J'ai interrogé les autres du regard. Nous étions tous d'accord.

L'ustensile que j'avais ramassé dans la salle d'équarrissage ressemblait un peu à une hache d'armes, avec une lame d'un côté et un marteau de l'autre. L'outil approprié à la tâche, aurait dit mon père.

Je me suis avancé d'un pas et j'ai abattu mon arme en poussant un cri sauvage qui a presque couvert le bruit de l'acier heurtant les bords. Ce premier coup en a fracassé cinq. Les lueurs qu'ils contenaient ont flamboyé assez fort pour laisser une image rémanente.

Le reste de l'équipe s'est attaqué à la tâche avec au moins autant d'enthousiasme que moi, si bien que l'air n'a pas tardé à s'emplir d'éclats de verre et de lumières stroboscopiques. Un coup d'œil furtif derrière mon épaule m'a révélé qu'un véritable pandémonium régnait dans la salle des machines. Les grands pistons bégayaient, pompaient à contretemps ou s'arrêtaient tout à fait. La vapeur s'échappait de plus en plus furieusement des valves et jaillissait avec violence de divers tuyaux. Gobelins, farfadets et autres échappés de contes de fées s'agitaient en tous sens comme des rats sur une plaque de métal chauffée au rouge, affolés.

La grande machine s'arrêtait.

Pour le moment, je m'en moquais. Je me préoccupais juste d'arracher à leur prison de verre les âmes appartenant à toutes ces versions de moi distinctes.

Chaque fois qu'une bouteille se brisait et relâchait son occupant, je me sentais plus optimiste et plus fort. Plus complet.

Plus *vivant*.

Je me suis rendu compte que Josef, lui, chantait carrément en démolissant – d'une voix de ténor haut perchée. Sa chanson parlait

d'une vieille femme, de son nez et d'un nombre indéterminé de harengs ; je me suis demandé de quel genre de monde il pouvait bien venir.

Et puis j'ai remarqué autre chose.

Une fois libérées de leur bocal, les lueurs ne disparaissaient pas mais restaient suspendues entre sol et plafond, et semblaient au contraire devenir plus vives, palpiter de toutes leurs couleurs. Elles se rassemblaient juste au-dessus de nos têtes. Je ne savais pas si ce qui restait de ces êtres était ou non capable d'apprécier ce que nous faisions. Ça n'avait pas d'importance. Nous, nous l'étions.

Jakon a pulvérisé la dernière bouteille. L'âme qu'elle renfermait, libérée, s'est élevée pour rejoindre les autres.

Tout était électrique. Littéralement : l'air nous semblait surchargé ; le moindre poil de mon corps était dressé. Si j'avais touché quoi que ce fût, j'aurais craint de le réduire en cendres d'un éclair involontaire. Et les lumières flottaient toujours au-dessus de nous.

Peut-être imaginions-nous ce qui se produisait, mais si c'était le cas, nous l'imaginions tous en même temps. J'aime à croire que, puisqu'elles étaient authentiquement nous – ou l'avaient été avant de se voir massacrées et utilisées pour propulser un vaisseau entre les mondes –, leurs pensées nous parvenaient pour de bon.

Elles pensaient *vengeance*. Elles pensaient *destruction*. Elles pensaient *haine*. Et à notre adresse, elles lançaient en palpitant un message que nous traduisions très nettement par *merci*.

Les lumières d'âmes se sont mises à briller de plus en plus fort, au point qu'à l'exception de Jakon et de J/O, nous avons tous été obligés de détourner les yeux. Ensuite, elles se sont ébranlées, et j'ai cru entendre le vent siffler sur leur passage.

En contrebas, au milieu des moteurs, trolls et gobelins s'agitaient toujours, terrorisés, affolés. Ces pauvres diables – quasi littéralement – n'avaient pas une chance de s'en sortir. Quand les lumières les frappaient, chacun d'eux se changeait en une espèce d'image aux rayons X qui flamboyait brièvement avant de disparaître.

Les âmes ont atteint les moteurs.

Je suppose que je les aurais moi aussi haïs, ces moteurs, si je les avais nourris de tout ce que je possédais, de tout ce que *j'étais*. Quand les étincelles les ont touchés, elles ont disparu, comme si l'acier, le fer, le bronze et la vapeur les avaient en quelque sorte aspirées.

« Qu'est-ce qu'elles font ? a demandé J/O.

— Chut, a soufflé Jakon.

— Ce n'est pas que j'aie vraiment envie de jouer les rabat-joie, suis-je intervenu, mais Sire Lamechien et Mme Indigo sont sans doute en train d'envoyer des soldats à nos troussees dans le tunnel. En fait, je suis surpris qu'ils n'aient pas...

— Tais-toi, m’a coupé Jo. Je crois que ça va exploser. » Ensuite, ç’a bel et bien explosé, et ç’a été fabuleux.

On aurait dit un spectacle de lasers colorés, ou un feu d’artifice, ou la destruction de la tour de Sauron... ou tout ce qu’on pouvait imaginer d’autre. Les moteurs du *Malefic* ont paru se *dissoudre* pour devenir lumière, flamme, magie ; puis dans un grondement qui s’est enflé pour devenir rugissement préhistorique, ils ont *explosé*.

« Voilà indubitablement une conflagration de toute première intensité, a lâché Jai, un grand sourire aux lèvres.

— Sympa, a approuvé Josef. Joli. »

Si la garantie des moteurs du *Malefic* courait toujours, elle était désormais totalement et irrévocablement annulée.

Quelques instants plus tard, tandis que se redéposait la poussière, mon esprit a perçu quelque chose. Là où s’étaient trouvés les moteurs, juste en dessous de nous, s’ouvrait désormais un seuil vers l’Entre-Deux : le plus grand que j’aie jamais rencontré.

« Il y a un passage, là-dessous, ai-je annoncé. Je suppose que le matériau même de l’espace-temps devait subir la pression des moteurs. À présent qu’ils ont disparu, ils ont laissé une porte que nous pouvons franchir. »

Jakon a émis un grondement de gorge. « On ferait mieux de se dépêcher, en ce cas, a-t-elle dit. Je sens tout un bataillon de pourris qui arrivent derrière nous par le passage.

— Par ailleurs, a appuyé Jai, je crois que nos amis ne font que commencer le combat. »

Il ne se trompait pas : les étincelles d’âmes, devenues encore plus brillantes, quittaient l’ancien emplacement des moteurs et traversaient le plafond pour gagner le niveau supérieur.

« Je peux porter J/O jusqu’en bas, a dit Jo. Jai peut se téléporter et probablement emmener Joey ou Jakon. Mais Josef est un peu lourd pour nous. »

Ledit Josef a haussé les épaules. « Pas grave. Je peux sauter. »

Nous le savions tous capable de survivre à la chute. Ma seule inquiétude, c’était de le voir traverser le sol et s’enfoncer dans le Grand-Nulle-Part.

Cependant, nous n’avions le temps ni d’hésiter ni de réfléchir à deux fois. J’entendais claquer des bottes dans le tunnel, de plus en plus près. Il fallait bouger. Pour ne rien arranger, le seuil ne resterait pas là très longtemps : je le sentais instable.

Il n’y avait qu’un seul petit problème.

« Les copains, ai-je dit, Sire Lamechien a capturé Globule, et je ne compte pas le lui laisser. Cette petite fuvmud m’a sauvé la vie plus d’une fois. Elle nous a tous sauvés. Je suis désolé, je vais vous faire franchir le seuil si vous voulez mais, moi, je reste pour Globule. » À ce

moment-là, le premier soldat a franchi l'ouverture.

CHAPITRE 18

Il y a eu un grondement au plafond. Un gros morceau de tuyau s'est détaché et écrasé au sol, loin de nous. Je me suis demandé un instant ce que les âmes libérées faisaient subir au reste du vaisseau, puis je me suis retourné vers la catastrophe en cours.

Quand le premier soldat est apparu, Josef l'a soulevé comme un enfant ramasse un soldat de plomb et l'a balancé par-dessus la rambarde de la mezzanine. L'individu a un peu hurlé avant de toucher le sol.

« Or donc, m'a dit Jai, tu déclines la possibilité de nous accompagner à la maison dans le but de stupidement sacrifier ta vie pour tenter d'arracher la forme de vie multidimensionnelle qui te sert d'animal familier aux griffes de... » Il a laissé mourir sa voix alors que trois soldats-monstres à l'incroyable laideur sortaient du tunnel et se voyaient respectivement propulsé, téléporté et soufflé par-dessus la balustrade pour s'écraser au sol en contrebas, tous plus ou moins morts.

« Oui, ai-je confirmé, on peut le dire comme ça. »

Il a soupiré. Interrogé Jo du regard.

« Ça me paraît correct, a-t-elle dit.

— À moi aussi, a confirmé Josef. Je suis en... hé, pas si vite ! » Il a renvoyé un soldat dans le couloir, faisant s'effondrer les suivants comme des quilles.

« Dis "s'il te plaît", a lâché J/O.

— Pardon ?

— Dis "s'il te plaît" et je t'aiderai à récupérer ta bestiole.

— S'il te plaît », ai-je obéi, tout en balançant un coup de hache d'armes. Un autre soldat-monstre est tombé en hurlant. Ensuite, on a eu beau attendre, plus personne n'est sorti du tunnel. L'idée semblait avoir été abandonnée.

« On ferait mieux de se dépêcher, a dit Jakon. Je ne crois pas que le vaisseau tienne très longtemps, et Sire Lamechien va le quitter avant la destruction totale. Je connais le genre.

— Personne n'a encore mentionné le véritable problème », ai-je remarqué.

Jai a souri. « Et duquel pourrait-il bien s'agir en particulier ?

— Nous sommes tout au fond du vaisseau, et il nous faut atteindre le pont supérieur. Le chemin le plus court, c'est sans doute le couloir par lequel on est venus.

— Pas nécessairement, a contré Jo, le bras tendu. Regarde par là. »

La salle des machines disposait d'une porte en laiton massive, laquelle était en train de pivoter lentement sous l'action d'une poulie ou d'un levier, tout en grinçant et en se plaignant aussi fort que la Méchante Sorcière de l'Ouest du Magicien d'Oz. Une fois qu'elle a été ouverte, une petite escouade de soldats de MAGA l'ont franchie et se sont alignés. Toutefois, ils n'ont pas fait mine d'attaquer, se contentant de former un épais mur de chair et de fer en face de nous.

Durant un instant tendu, nul n'a bougé. Puis les soldats se sont écartés pour révéler la présence d'un homme seul. Un homme sur la peau nue duquel rampaient des cauchemars.

« Salut, Scarabus, ai-je crié de mon ton le plus confiant, même si ma peau me faisait l'effet d'être aussi mouvante que la sienne. Elle vous plaît, la croisière ? D'ici un moment, on va jouer aux palets et au loto.

— J'ai senti dès le départ que Neville et Mme Indigo te sous-estimaient, mon garçon, m'a-t-il répondu. J'aurais été ravi qu'on me prouve que j'avais tort. » Sur ces mots, il a posé la main sur l'image d'un cimenterre tatouée sur son biceps gauche ; soudain, un authentique cimenterre à la lame huilée qui luisait d'un éclat mauvais est apparu dans sa main droite.

« Vous avez détruit le *Malefic*, a-t-il repris. La conquête des mondes de Lorimare a échoué. Sire Lamechien a l'intention de s'occuper de vous personnellement. Croyez-moi, vous allez tous regretter de ne pas avoir été jetés dans la marmite. »

Bien, ai-je pensé. Donc Sire Lamechien était toujours à bord.

J'ai m'a tapoté l'épaule. Je me suis poussé pour lui laisser la place. Les yeux fixés sur Scarabus, il a déclaré d'une voix calme mais néanmoins clairement audible dans toute la grande salle : « Nous avons un marché à vous proposer. À vous tous.

— Je ne crois pas que vous soyez en position de conclure des marchés. » Scarabus a tranché l'air de son cimenterre.

« Oh que si ! l'a contredit Jai. L'un de nous va vous affronter en combat singulier. S'il gagne, vous nous conduirez vous-même à Sire Lamechien, en hommes libres. S'il perd, vous pourrez nous traîner devant votre maître en tant que prisonniers. »

Le tatoué l'a fixé le temps d'un battement de cœur puis il s'est mis à rire. Pour une raison évidente : de son point de vue, gagnants ou perdants, nous nous retrouverions dans leurs griffes. Moi-même, je ne voyais pas bien la différence : on pouvait accuser Lamechien de bien des choses, la plupart insultantes et toutes hors de sa présence, mais pas d'être un imbécile.

« Envoyez votre champion ! » a crié Scarabus.

Jai a secoué la tête. « Avant, tous vos hommes et vous devez jurer de ne pas nous faire le moindre mal si nous gagnons. »

Les soldats ont interrogé le tatoué du regard. Il a hoché la tête. « Je le jure ! » a-t-il crié. « Moi aussi ! », « Moi aussi ! » ont répété les autres un par un. Ils avaient l'air de beaucoup s'amuser.

« Je suis prêt », ai-je dit à Jai. Je savais qu'il avait un plan : j'espérais juste apprendre à temps de quoi il s'agissait.

« Toi ? » a lancé Jakon, un peu méprisante. Laissez-moi me le faire. Je vais lui arracher la gorge.

— Euh, pardon, a fait Josef. Je suis plus grand. Plus fort. Allez, les gars, un peu d'arithmétique multidimensionnelle.

— Ça n'est pas une question de force, est intervenu J/O. C'est une question d'escrime. Est-ce que quelqu'un ici a déjà affronté un cimenterre ? » Nul n'a répondu. « Eh bien moi, sur ma Terre, j'étais un escrimeur de niveau olympique. Et j'ai participé à des reconstitutions de combats historiques avec des épées larges, des épées courtes... et des cimenterres.

— Nous sommes dans un lieu magique, lui a fait remarquer Jai. Puissamment magique. Tu es déjà affaibli et tu es le plus petit d'entre nous, J/O. Ce monde ne reconnaît pas tes talents.

— Je ne compte pas sur ma nanocircuiterie ou mes réflexes augmentés, a protesté J/O. Seulement sur ma technique. J'y arriverai. »

Tout le monde m'a regardé. Moi, j'ai regardé Jai. Il a hoché la tête.

J/O avait l'air aussi content de lui que peut en avoir l'air une face de cyborg. « Tu peux m'emmener là-bas, Jo ? »

Notre amie ailée a hoché la tête.

« Alors demandez-leur une épée. »

J'ai haussé les épaules. « Hé ! ai-je lancé. Est-ce que vous auriez une épée pour notre champion ? »

Un des soldats en a sorti une, s'est avancé de quelques pas et l'a posée par terre avant de reculer à nouveau. Les rires se sont amplifiés.

« Merci, ai-je conclu. Profitez bien du spectacle. N'oubliez pas le pourboire à l'ouvreuse. »

J/O s'est alors laissé soulever par Jo, qui a pris son envol pour aller le déposer sur le sol. Il a ramassé l'épée – presque aussi grande que lui – et s'est incliné très bas devant Scarabus.

Les soldats se sont esclaffés encore plus fort : s'il avait été possible de mourir de rire, nous aurions gagné sans coup férir. Le tatoué, lui, a levé les yeux vers nous, étonné. « Qu'est-ce que ça signifie ? a-t-il demandé. Vous m'envoyez le plus petit des enfants en espérant que j'aurai pitié de lui ? » Il a eu un large sourire. « Je n'aurai *pas* pitié de lui ! » Puis, levant son cimenterre, il a chargé.

Il était doué. Très très doué.

Le problème, évident pour tout le monde – même pour lui, même pour ses hommes –, c'est que J/O était encore meilleur. Dès l'instant où leurs lames se sont croisées, il s'est montré plus rapide. *Nettement* plus rapide. Semblant savoir exactement où se trouvait le cimenterre de Scarabus, à tout moment, il s'arrangeait toujours pour être ailleurs.

Je me rappelle surtout combien le combat était bruyant : chaque fois que se heurtaient les lames, métal contre métal, on aurait dit une explosion. Je l'entends encore.

Très vite, le tatoué a abandonné l'idée de livrer un combat technique et tenté de l'emporter en profitant de sa taille et de sa force, en décochant des coups brutaux que mon cyber-moi semblait à peine capable de parer ou de bloquer.

Soudain, J/O a trébuché. Scarabus s'est jeté en avant, il a abattu son cimenterre de toutes ses forces en poussant un cri de triomphe... et son adversaire s'est déporté sur le côté, rapide comme la pensée, tout en levant son bras armé.

Le tatoué s'est empalé sur l'épée.

Son cri de victoire a été brisé net. Il n'a pas hurlé de douleur ni d'ailleurs émis le moindre son : il s'est contenté d'empoigner à deux mains la lame d'acier et de fixer J/O avec stupéfaction.

Ensuite, il s'est effondré – et l'enfer s'est *vraiment* déchaîné.

Sa peau s'est mise à bouillonner. On aurait dit que tous les tatouages emprisonnés dans sa chair à l'aide d'un quelconque sortilège se trouvaient libérés par sa mort. Des monstres, des démons et des choses pour lesquelles je n'avais pas de nom se sont échappés de son corps, déployés, solidifiés...

Puis un frémissement les a agités, ils se sont figés un instant en plein vol...

Et j'ai eu l'impression de regarder un film diffusé à l'envers. Les tatouages ont été réaspirés dans un grand tourbillon d'encre et, en quelques secondes, se sont retrouvés en sécurité sous sa peau. Scarabus s'est relevé sur un coude en toussant, il a craché un sang écarlate puis s'est essuyé la bouche de sa main illustrée. « Tu viens de me coûter une vie, a-t-il érucité à l'adresse de J/O. Une vie ! Espèce de petit monstre.

— Nous escorterez-vous auprès de Sire Lamechien sans chercher à nous nuire ? a interrogé calmement Jai, près de moi.

— Je n'ai pas le choix, a répondu le tatoué. J'ai prêté serment, et il y a trop de magie brute dans l'air pour que je me parjure. »

Tandis que deux soldats l'aidaient à se relever, Jai, Josef, Jakon et moi avons rejoint J/O et Jo au niveau bas de la salle des machines.

« Beau boulot », ai-je dit au petit cyborg. J'étais sincère.

Il a haussé les épaules, mais ses yeux étincelaient de plaisir.

Nous avons commencé à escalader aussi vite que possible d'étroites volées de marches en bois successives. Chaque pont que nous dépassions était en proie au chaos : des gens affolés – et des êtres qui n'étaient pas des gens – s'agitaient, hurlaient...

Scarabus, qui demeurait un peu en arrière, nous maudissait, exigeait que nous ralentiissions le pas. Nous l'ignorions. Le *Malefic* ne tiendrait plus très longtemps.

« On dirait plus le *Titanic* que le *Malefic* », ai-je dit à Jo, tout en essayant de reprendre mon souffle. Il y avait *beaucoup* de marches.

« Le *Titanic* ?

— Un gros bateau, sur ma Terre. Il a heurté un iceberg. Coulé. Vers 1920, par là.

— Ah, d'accord. Comme la catastrophe du *King John*.

— Sûrement », ai-je conclu, tandis que, non loin de nous, une grande portion de coque se détachait et partait en tourbillonnant dans le Grand-Nulle-Part.

Nous avons continué à courir dans des escaliers, puis des couloirs, puis d'autres escaliers. Enfin nous sommes arrivés devant l'auditorium, là où, environ une heure plus tôt, j'avais vu Sire Lamechien pour la dernière fois.

J'ai cessé de courir.

Les autres se sont arrêtés également. « Hé, a fait Josef. Y a quelque chose qui va pas ?

— Il est là-dedans, ai-je déclaré. Ne me demandez pas comment je le sais. »

J'ai hoché la tête. « Ça me suffit », a-t-il dit.

Josef a démolì la porte d'un coup de pied et nous sommes tous entrés.

CHAPITRE 19

L'obscurité de la pièce n'était rompue que par une lueur vert luciole, tout au fond. Nous avons attendu près de la porte, aucun de nous n'ayant envie d'avancer avant que ses yeux ne se soient habitués à la pénombre.

« Bonjour, mes enfants, a soudain murmuré la voix mielleuse de Sire Lamechien sur un ton mauvais. Vous venez jouir de votre triomphe, hein ? »

Nous sommes entrés en rasant les murs. Une silhouette noire se dessinait contre la lumière verte.

« Non, a dit Jo. On ne fait pas ça, nous. On est les gentils. »

Comme un grognement retentissait, la lumière s'est faite un peu plus vive et j'ai enfin vu ce qui se produisait.

Les âmes que nous avions libérées des boccas flottaient dans l'air, agglutinées à la manière d'un énorme essaim d'abeilles. Sire Lamechien, les mains plongées au cœur de cet essaim, semblait les tenir en respect, mais l'effort lui demandait à l'évidence énormément d'énergie. Haletant encore plus fort qu'à son habitude, il ne s'est pas tourné vers nous quand nous nous sommes approchés.

« Vous me valez énormément de soucis, créatures que vous êtes, a-t-il haleté. La libération de ces fantômes me coûte mon vaisseau et l'invasion de Lorimare.

— Et la Nuit du gel ? » ai-je interrogé.

Comme il se tournait soudain vers nous, l'essaim a palpité d'une lueur plus vive. Une minuscule lueur s'en est écartée pour filer vers le visage de Lamechien, lui balafrant la joue de bas en haut. L'être monstrueux a chancelé puis retrouvé son équilibre et grondé : « Non. La Nuit du gel aura lieu comme prévu, quoi qu'il m'arrive. »

Un grand fracas et des vibrations dans le sol nous ont appris que quelque chose venait de se démanteler à un étage inférieur – comme cela se produisait de plus en plus souvent.

« Comment se fait-il que vous soyez encore ici ? ai-je demandé. Vous ne devriez pas avoir embarqué à bord d'un canot de sauvetage, à l'heure qu'il est ? »

La réponse fut pareille au mugissement d'un taureau, au feulement d'un tigre. « Tu es aveugle ou quoi ? Cette ridicule boule d'esprits bouillis m'a attrapé. » Lamechien a grondé et tiré de plus belle, tentant en vain de se dégager. La lumière verte, de plus en plus vive, visqueuse comme une huile, a entrepris de lui écarter les bras.

C'était compréhensible : s'il m'avait gardé enfermé dans une bouteille pendant des années – après m'avoir infligé un paquet de tortures à broyer l'esprit pour m'aider à me « concentrer » – je sais ce que j'aurais eu envie de faire. J'aurais voulu lui faire mal comme il m'avait fait mal. Je l'aurais maintenu sur le *Malefic* jusqu'à ce que le cuirassé explose ou tombe en pièces ou devienne ce que devient un bateau saboté dans le Grand-Nulle-Part, quoi que ce soit.

Josef m'a posé la main sur l'épaule. « Joey ? À toi de jouer. Fais ce que tu veux mais fais-le vite. »

J'ai hoché la tête, pris une profonde inspiration et avancé d'un pas pour me retrouver face à ces yeux couleur de cancer, de bile, de venin. J'ai plongé les miens tout au fond, quoique chaque cellule de mon corps me hurlât de m'enfuir, et j'ai déclaré : « Je veux récupérer ma fuvmud. »

La grosse face de hyène a brièvement esquissé une grimace amusée. J'ai vu Lamechien *calculer*, comprendre qu'il détenait quelque chose que je voulais.

« Ah, vous n'êtes pas revenus juste pour assister à ma mort. Vous cherchez la créature.

— Oui. »

Une des lueurs a jeté un éclair éclatant au sein de l'essaim d'âmes. Sire Lamechien a serré les dents. « Sortez-moi de là, et je vous rendrai votre petit ami, a-t-il lâché. Mais vous devez me libérer. Pour l'instant, je ne pourrais pas récupérer le prisme même si je le voulais : j'ai un peu les mains prises.

— Comment sait-on qu'on peut vous faire confiance ? a lancé Jakon.

— Vous ne *pouvez pas* me faire confiance. Et vous ne devriez pas... » Il s'est interrompu, laissant échapper un nouveau grognement, paraissant se concentrer, puis il a gémi. C'était ce que j'avais entendu de plus proche d'un cri de faiblesse ou de douleur, dans sa bouche. J'admets que ça ne m'a pas procuré autant de plaisir que j'aurais pu l'espérer. Mais j'étais tout de même assez loin de le plaindre.

« Si vous voulez récupérer votre animal familier, alors au nom de tout ce que vous considérez comme sacré, *aidez-moi !* a-t-il repris. Je ne tiendrai plus très longtemps. La douleur devient insupportable. Et je suis capable de supporter *beaucoup de choses...* »

J'ai hésité. « Je ne sais même pas si j'ai les moyens de vous aider. Pourquoi est-ce qu'on ne se *contenterait* pas de reprendre le prisme ?

— Parce que vous auriez un prisme avec un ouroboros à l'intérieur, a-t-il haleté. Vous avez besoin de moi pour l'ouvrir. »

Le vaisseau a fait une embardée brutale et s'est incliné de quarante-cinq degrés. Perdant pied sur le parquet glissant, je suis allé percuter un mur. J'ai roulé sur moi-même juste à temps pour éviter

Sire Lamechien, lequel a heurté le même point mais bien plus fort. Il s'est remis péniblement sur ses pieds, avec une plainte douloureuse.

Après une hésitation, j'ai tendu la main pour l'enfoncer dans la lumière éclatante.

La haine.

La haine a empli mon esprit.

Le désir de vengeance.

Chacune des âmes, et il y en avait plusieurs centaines dans l'essaim, continuait de se tordre, de chanceler, de hurler de douleur. Toutes étaient chargées de haine ; haine du vaisseau, de MAGA, de Sire Lamechien, de Mme Indigo. La haine était tout ce dont elles disposaient pour se distraire de la douleur.

C'était horrible. Dans le moindre recoin de ma tête, des centaines de versions de *moi* hurlaient.

Je devais mettre un terme à ce calvaire.

« C'est terminé, leur ai-je déclaré, sachant à peine ce que je disais. Personne ne vous fera plus de mal. Vous êtes libres. Lâchez prise. Passez à autre chose. » J'ai tenté de visualiser des scènes positives pour soutenir mes arguments : de chaudes journées d'été ; d'agréables soirées d'hiver au coin du feu ; des orages. Au bout d'un moment, à court d'images universelles aussi éloquents, je me suis concentré sur mes souvenirs : l'odeur de la pipe de mon père ; le sourire du calmar ; la pierre que je portais en pendentif, celle que ma mère m'avait donnée avant mon départ.

La pierre...

Sans la moindre raison logique, j'ai passé la main sous ma chemise et l'ai sortie. Posée au creux de ma main, elle reflétait les clignotements et les palpitations des âmes, mais j'ai soudain remarqué un étrange phénomène : elle ne se contentait pas de se faire l'écho des lumières, elle entraînait en résonance avec elles, s'harmonisait avec leurs couleurs vacillantes. Sous mes yeux, les lucioles ont changé, se sont mises à palpiter et à flamboyer en rythme. S'il s'était agi de son plutôt que de lumière, j'aurais entendu deux mélodies en contrepoint se fondre lentement l'une dans l'autre.

Elles étaient presque prêtes à me croire. Je le savais. Presque mais pas tout à fait.

« Cessez de les combattre, ai-je ordonné à Lamechien.

— *Hein ?*

— Tant que vous résisterez, elles tenteront de vous détruire. Arrêtez et elles vous laisseront partir.

— Pourquoi... a-t-il hoqueté. Pourquoi est-ce que je te ferais confiance ?

— On vient d'avoir cette discussion dans l'autre sens. Maintenant, cessez de les combattre. »

Et il l'a fait. Quand il a relâché tous ses muscles, j'ai presque entendu la tension s'évanouir. *Vous voyez ?* ai-je dit aux étincelles dans ma tête, à peine conscient de ne pas m'exprimer à haute voix. *Et maintenant, lâchez prise.*

La lumière a brillé de plus en plus fort, emplissant toute la pièce d'un éclat aveuglant. J'ai eu beau fermer les yeux, serrer étroitement les paupières, elle m'a empli le crâne et l'esprit. J'ai cru entendre *au revoir*, mais il est possible que je l'aie imaginé. Ensuite les lueurs se sont évanouies, et la pierre de maman s'est éteinte également.

Toute la pièce est redevenue obscure.

« Tiens », a dit la voix de Sire Lamechien. J'ai senti qu'on me mettait quelque chose de dur et de froid dans la main.

« Merci », ai-je fait sans réfléchir.

Une étincelle a surgi et un candélabre s'est allumé. L'homme à face de hyène se tenait devant moi, le souffle pestilentiel. La haine pure qui luisait dans ses yeux aurait pu éteindre le soleil. Il a découvert les crocs, si près de mon visage que j'y ai vu ramper comme des vers minuscules, quasi microscopiques.

« Ne me remercie pas, mon garçon, a chuchoté ce museau hideux. Lors de notre prochaine rencontre, je t'arracherai le visage à coups de dents, et je me les nettoierai avec tes tripes. Tu m'as coûté terriblement cher. Alors ne me remercie pas – *jamais !* »

Il a incliné la tête de côté, comme s'il avait écouté quelque chose, puis il a poussé un grand hurlement à l'instar d'un loup aliéné.

« Mes associés arrivent, a-t-il dit.

— Ouvrez le prisme de Globule, ai-je ordonné, sinon je rappelle les esprits. »

Ses dents acérées étincelaient à la lumière des bougies. « Tu mens. Tu ne peux pas faire ça. »

Il avait raison, évidemment, je ne pouvais pas – mais lui ne pouvait pas en avoir la certitude. J'ai refermé la main sur mon pendentif. « On va bien voir », ai-je dit.

Ses yeux rouges ont brûlé les miens, mais c'est lui qui a craqué le premier. Le prisme commençait à me paraître glacé, comme doit l'être la coque de la navette spatiale. « Il ne s'ouvrira pas complètement en ma présence », a grondé Sire Lamechien, avant de m'empoigner et de me soulever du sol. « Aussi, c'est bien triste, mais il faut que tu tires ta révérence, *Marcheur*. »

Il m'a jeté comme un champion olympique de javelot jetterait une brindille. J'ai traversé toute la grande salle en vol plané, assez vite pour me briser la moitié des os en percutant le mur du fond. Ce qui, fort heureusement, ne s'est pas produit, car Jo s'est interposée sur mon chemin et servie de ses ailes pour nous ralentir. Nous avons atterri en douceur. L'instant d'après, le reste de mon équipe m'entourait. Alors

que je me remettais sur mes pieds, une soudaine secousse m'aurait renvoyé au sol si Jakon ne m'avait pas soutenu. Tout le vaisseau tremblait. J'ai vu des rivets casser, des morceaux de coque se déformer.

Comme Lamechien poussait un nouveau hurlement de loup, le mur du fond a volé en éclats. Quelque chose flottait dans le non-espace le long du cuirassé – quelque chose qui ressemblait à un tapis volant amélioré pour devenir un radeau des temps modernes. À son bord, j'ai aperçu Mme Indigo, Scarabus, Neville et un certain nombre d'autres créatures qui devaient être des dirigeants de MAGA.

Sire Lamechien a bondi en grondant vers cette embarcation, sur laquelle il a atterri assez brutalement pour déloger une créature qui se tenait au bord et la catapulte, hurlante, dans le Grand-Nulle-Part.

Ensuite, tel un mauvais souvenir, le radeau a disparu, et le *Malefic* a continué de tomber en morceaux autour de nous.

« Où est le seuil ? » a crié Jai.

Je m'apprêtais à lui répondre qu'il était en dessous de nous quand j'ai réalisé que ça n'était plus le cas. Il se trouvait à quelques centaines de mètres sur notre droite. « Quelque part par là ! » ai-je lancé, le bras tendu.

C'est à peu près à ce moment-là que le plafond a commencé de s'effondrer.

Nous nous sommes mis à courir.

« *Dehors !* » a rugi Josef. Montons sur le pont ! C'est notre seule chance !

— Parle moins et cours plus vite », a dit Jakon.

Le prisme, dans ma main, me paraissait de plus en plus froid. Soudain, il m'a aussi paru humide. Sensation étrange et pourtant familière. Toutefois, je n'avais pas le temps de m'arrêter pour ouvrir les doigts et le regarder, trop occupé à courir afin de rester à la hauteur des autres membres de l'équipe.

Le prisme a commencé à s'écouler de ma main comme un liquide. C'était de la glace, ai-je compris brusquement, rien d'autre que de la glace en train de fondre. J'ai espéré que Sire Lamechien ne m'avait pas joué un tour à sa façon.

Une portion de plancher a commencé à s'effondrer sous nos pieds. J/O, Jakon, Jai et Jo ont tout de même atteint l'escalier le plus proche. Pas Josef ni moi. À présent, nous en étions séparés par une brèche de trois mètres au moins, d'où jaillissaient des flammes. D'autres flammes se propageaient sur le sol derrière nous.

« On ne sortira jamais d'ici vivants », a dit quelqu'un – et je crois bien que c'était moi.

Alors que des planches commençaient à s'effondrer sous mon poids, j'ai reculé sur ce que j'espérais être un sol plus stable – et qui ne

l'était pas.

En dessous de moi, il n'y avait plus que du feu. Avant que je ne puisse y tomber, cependant, j'ai senti qu'on me soulevait par la ceinture. « Hé, a fait Jo, tandis que le plancher disparaissait totalement au sein du brasier. Détends-toi ou je risque de te lâcher. »

Je me suis détendu. Battant des ailes, elle s'est élevée au-dessus du trou et m'a déposé sur une portion intacte du pont. Ensuite, elle est repartie secourir Josef qui s'accrochait à un espar.

« Ça va ? » m'a demandé Jakon. J'ai hoché la tête – puis ouvert la main : là où s'était trouvé le prisme, il n'y avait plus rien.

« Il s'est fichu de moi, ai-je soupiré. Il a menti.

— Je ne crois pas, a dit la fille-louve en souriant, avant de lever le doigt.

Globule lévissait juste au-dessus de moi. Pâle et gris mais bien là. Le soulagement m'a submergé. « Globule ! Tu es revenu ! Est-ce que ça va ? »

Une légère roseur s'est répandue à la surface de bulle de la fuvmud.

« On dirait qu'elle a dégusté », a remarqué Jakon.

Je me suis interrogé sur ce « elle » mais nous n'avions pas le temps d'aborder un sujet aussi potentiellement complexe que celui-là. « La route la plus directe passe par ici », ai-je annoncé en désignant un mur. J/O l'a visé de son bras laser. Je n'ai pas discerné ce qu'il faisait : la fumée était devenue si épaisse qu'on n'y voyait plus rien et qu'on ne respirait plus très bien non plus. « Dépêchons », ai-je encouragé en toussant. Un éclair écarlate s'est frayé un chemin à travers mes paupières closes, j'ai entendu une espèce de *ffzzzhhsstt* ! puis j'ai senti de l'air frais sur mon visage. Quelqu'un m'a poussé en avant et je me suis engagé en titubant sur le pont du *Malefic*, à la proue.

« Le voilà ! s'est exclamé Josef. Regardez ! » Le seuil s'ouvrait à cent mètres du vaisseau, sur le côté, miroitant contre l'étrangeté du Grand-Nulle-Part. « Comment va-t-on arriver là-bas ?

— Peux-tu naviguer dans l'éther, Jo ? a demandé Jai.

— Est-ce que je peux voler jusque là-bas ? » a-t-elle traduit. Elle a hésité. « Je ne sais pas. Probablement pas.

— C'est dingue, a grondé Jakon. On va crever sur cette saleté de bateau, en pleine vue d'une issue. »

J'ai regardé à nouveau le « trou » dans le « ciel ». Il paraissait un peu plus petit, comme si nous nous en étions éloignés. Non. Nous ne nous en éloignons pas.

C'était lui qui rapetissait.

Je me suis tourné vers Globule. « Est-ce que tu pourrais nous tirer de là ? »

Il a palpité d'un triste gris. Visiblement, son emprisonnement

l'avait affecté.

« D'accord. Est-ce que tu pourrais nous emporter jusqu'au seuil ? »

Nouvelle palpitation grise et lugubre. Non. Il ne pouvait pas même faire ça.

« Bon, alors, est-ce que tu pourrais porter *l'un de nous* jusqu'au seuil ? »

Une pause – puis un bleu affirmatif s'est répandu à la surface de Globule.

« Super, a soupiré J/O. Alors tu vas vivre, et nous, on va mourir. C'est génial, vraiment génial. Et au cas où tu te poserais la question, je veux dire par là que c'est vraiment nul.

— Je commençais pourtant à bien t'aimer, tu sais, depuis ton combat à l'épée, ai-je répliqué. On va *tous* sortir d'ici. Et celui que je veux que Globule emporte, c'est Josef.

— Moi ? a fait l'intéressé, le front plissé.

— Exactement. » Il y a eu une nouvelle explosion sous nos pieds ; un nouveau fragment du vaisseau a volé en éclats.

« Vite ! ai-je continué en regardant tous mes compagnons tour à tour. Il nous faut le gréement, là, et... oui ! Il y a un tronçon de mâât tombé, là-bas. Il faut le rapporter ici. »

Jakon a empoigné un enchevêtrement de cordes pareil à un filet, large comme deux draps de lit, tandis que Jai, avec un petit effort, extirpait par télékinésie un bout du mâât abattu d'un tas d'espars et de poutres brisées. Jo, battant des ailes, s'est chargée d'en dégager l'autre extrémité, puis Josef et moi l'avons mis en place, debout, à l'endroit que j'avais indiqué.

J'ai enroulé les cordages autour du bois, les fixant en haut et en bas. Voilà qui ne me vaudrait aucun oscar de la conception mais qui fonctionnerait. Du moins je l'espérais.

« Maintenant, souhaitons qu'il n'y ait pas trop d'inertie dans le Grand-Nulle-Part, ai-je déclaré. Est-ce que tu es bon au lancer du javelot, Josef ?

— Pourquoi ?

— Parce que je voudrais que tu nous jettes vers le seuil. »

Tous m'ont regardé avec cette expression bien particulière réservée à ceux en qui on a placé ses derniers espoirs, avant de se rendre compte qu'ils sont fous à lier. « Tu es dingue, a dit Jakon. La lune t'a bouffé l'esprit.

— Non, ai-je répondu à la cantonade. C'est parfaitement raisonnable. On s'accroche aux cordes, et Josef propulse le mâât vers le seuil. Qui est toujours très grand, même s'il rétrécit vite. Quand on le frappe, je l'ouvre, et ensuite, Globule fait passer Josef lui-même. »

Ils se sont interrogés du regard. « Dit comme ça, ça a l'air très simple, a admis Jo.

— Moi, je crois que t'as le cerveau mangé aux mites, a dit Jakon.

— Il a complètement craqué, a approuvé J/O. Son système nerveux s'est mis en rideau.

— Tu crois que tu peux nous lancer si loin que ça, Josef ? » a demandé Jai.

Notre massif ami s'est baissé pour soulever le mât – aussi long, quoique plus fin, qu'un poteau téléphonique. Il a grogné sous l'effort puis acquiescé. « Ouais. Je crois. Peut-être bien. »

Jai a fermé les yeux. Il a respiré plusieurs fois à fond, comme s'il avait médité, et puis il a pris sa décision :

« Très bien. On va faire ce que dit Joey.

— Globule, il faudrait que tu restes ici, sur le pont, et que tu nous ramènes Josef une fois qu'on sera tous passés, ai-je déclaré. C'est possible ? »

Une lueur verte est apparue dans un petit coin de la bulle.

« Comment sais-tu qu'il te comprend ? a demandé Jo.

— Tu as une meilleure idée ? » ai-je rétorqué. Elle a secoué la tête.

Nous avons poussé le mât par-dessus bord, son extrémité pointée vers le seuil, lequel palpitait dans la grisaille à l'instar d'une nébuleuse holographique, à cent mètres de nous.

« Allons-y ! » ai-je lancé. À l'exception de Josef, nous avons tous grimpé sur le mat et nous sommes accrochés au gréement.

« Allez, Josef. Vas-y. »

Il a fermé les yeux. Grogné. Puis il a poussé. Fort.

Lentement, nous nous sommes éloignés du vaisseau. Nous tombions, volions, filions à travers le Grand-Nulle Part, en direction du seuil.

« Ça marche ! » a crié Jakon.

Sir Isaac Newton a été la première personne (en tout cas sur ma Terre) à expliquer les lois qui régissent le mouvement. C'est assez simple : un objet (mettons, par exemple, un morceau de mât auquel s'accrochent cinq jeunes membres d'un commando interdimensionnel), si on ne le soumet à aucune action, conservera d'après la première loi son état initial ; la deuxième énonce que tout changement de mouvement implique qu'une force (par exemple Josef) a agi sur l'objet ; la troisième affirme qu'à toute action correspond une réaction de puissance égale dans la direction opposée.

La première loi, telle que je la concevais, signifiait que nous continuerions de flotter vers le seuil, qui rapetissait rapidement, jusqu'à l'atteindre. Certes, il y avait l'air, l'éther, ou la substance quelconque que nous respirions, mais le simple frottement atmosphérique ne nous ralentirait pas assez pour nous immobiliser avant que nous n'arrivions au but. Mon plan était donc infaillible,

non ?

Le problème est qu'en certains endroits, comme je l'ai déjà signalé, les lois scientifiques ne sont guère que des opinions – et sacrement discutables. Là où le potentiel magique est plus fort que la physique. Or le Grand-Nulle-Part fait partie de ces endroits-là.

Et les habitants de MAGA le savent.

Nous nous trouvions encore à dix mètres du seuil quand nous nous sommes arrêtés. Figés, purement et simplement, suspendus dans l'espace.

Et derrière nous, une voix s'est élevée. Une voix aussi douce qu'un bonbon empoisonné. Une voix pour un unique mot gentil de laquelle, il y avait peu, je serais volontiers mort. À voir la tête des autres, j'ai compris qu'ils avaient un jour ressenti la même chose.

« Non, Joey Harker, a-t-elle dit. Pas d'évasion de dernière minute pour toi. »

Tous les cinq, ainsi que Josef resté à bord du *Malefic*, nous sommes tournés comme un seul homme...

... vers Mme Indigo.

CHAPITRE 20

Elle lévissait entre le *Malefic* et nous, un peu sur le côté, un bras encore levé dans la position qu'elle avait adoptée pour jeter le sort qui nous avait stoppés net. Tout en parlant, elle a levé l'autre bras et s'est écartée du cuirassé pour se rapprocher de nous. « Félicitations, Joey Harker, a-t-elle dit. Tu as fait ce que nul ne croyait possible. Tu as détruit le *Malefic* et sa mission. Sire Lamechien est déjà retourné sur MAGA Prime. Il m'a chargée de te conduire à lui. Et j'ai hâte d'obéir, crois-moi. Après l'annulation de sa conquête des mondes de Lorimare, il n'a que sa vengeance contre toi pour s'occuper. »

Atterrissant sur le bord du mât, elle a commencé à tracer dans l'air les contours lumineux du symbole utilisé sur moi dans une des innombrables Greenville parallèles. Tout en agitant les mains, elle s'est mise à psalmodier le mot magique qui nous replacerait tous les six en son pouvoir.

Je devais faire quelque chose, faute de quoi la partie serait perdue. Rien ne retiendrait Sire Lamechien, son projet de conquête réduit à néant, de consacrer la totalité de son talent et de son savoir à nous arracher les secrets de l'Entremonde. Si Mme Indigo achevait de lancer son sortilège, tout serait terminé pour tout le monde. Pour *tous les mondes*. Cela, je le savais.

Ce que je ne savais pas, c'était comment m'y prendre pour l'arrêter. Un coup d'œil à mes équipiers m'a montré qu'ils tombaient déjà sous le charme : leurs yeux devenaient vitreux, leurs muscles se raidissaient. Je sentais moi aussi la volonté de la sorcière grignoter les coins de mon esprit, me chuchoter avec séduction combien il serait facile et *juste* de faire tout ce qu'elle me dirait...

L'enchantement était presque complet. Le mot magique, sa composante sonore, résonnait dans l'air, palpitait au rythme du symbole luisant. J'ai senti mes mains se lever pour esquisser un signe d'allégeance à Mme Indigo, à Sire Lamechien, à MAGA...

Il me fallait la distraire coûte que coûte. Tout en cherchant des yeux quelque chose à lui lancer pour briser sa concentration, j'ai plongé par pur réflexe la main gauche dans ma poche – et l'ai refermée sur le petit sac de poudre.

J'ai à peine pris le temps de réfléchir : le tirant de mon blouson, je l'ai propulsé vers la sorcière.

J'ignorais ce qui allait se passer, et même s'il se passerait quoi que ce soit. J'agissais purement et simplement en désespoir de cause,

espérant tout au plus, ainsi que je le disais, briser pour un temps la concentration de Mme Indigo.

Mais j'ai accompli bien plus que cela.

Quand le sac l'a frappée, il s'est *vaporisé* pour libérer une étrange poudre cramoisie.

Cette substance rouge s'est enroulée autour de la sorcière, l'enveloppant d'un tourbillon miniature. D'abord stupéfiée puis effrayée, elle a agité les bras en un geste de défense et voulu prononcer un sort de négation – mais pas un son n'est sorti de sa bouche. La poudre tourbillonnait de plus en plus vite. Comme je sentais diminuer la volonté de Mme Indigo, un coup d'œil aux autres m'a révélé qu'eux aussi sortaient de leur transe.

Si bien que nous avons une chance – une seule – de nous échapper.

Le seuil était large d'une trentaine de mètres dans la salle des machines. Il n'en mesurait plus que quinze quand nous étions sortis à l'air libre. À présent, il commençait à s'évaporer dans le néant.

« Jo ! ai-je appelé. Bats des ailes à fond ! Et toi, Jai... est-ce que tu peux nous faire léviter vers le seuil ?

— Je n'en suis pas totalement certain, a-t-il admis.

— Eh bien, sois-le, ai-je répliqué. Fais de ton mieux. »

Quant à moi, je me suis concentré sur le seuil. Je suis un Marcheur, après tout. J'ai sondé, poussé, l'esprit tendu. Et de toutes mes forces, j'ai maintenu l'issue ouverte.

Avec lenteur, avec une horrible, *horrible* lenteur, comme un train qui traverse une petite ville du Sud par une chaude journée d'été, le mât a commencé à se déplacer vers le seuil.

« Ça marche ! » a crié J/O.

J'ai accordé un bref regard à Mme Indigo pour m'assurer qu'elle ne représentait plus un problème. Cela semblait bien être le cas. Des éclairs jaillissaient à présent au sein du tourbillon cramoisi, et chacun semblait illuminer de l'intérieur la sorcière, dont la chair devenait momentanément translucide, exposant les os. Notre ennemie se tordait comme en proie à une douleur intense, la bouche ouverte sur un hurlement que nul n'entendait.

Le seuil, lui, continuait de se refermer, et j'avais toutes les peines du monde à l'en empêcher. « J/O ! Jakon ! ai-je appelé. Aidez-moi ! Il faut le garder ouvert ! »

J'ai senti leurs esprits – leur puissance – s'unir au mien, tandis que le portail interdimensionnel s'efforçait de disparaître dans le néant.

Nous n'allions pas y arriver à temps. *Nous* n'allions...

Le *Malefic* a explosé.

Un énorme nuage noir et gras s'est propagé dans toutes les directions. Je pense que si la même chose s'était produite au sein de la

Statique ou de n'importe quel monde où la science fonctionnait mieux, l'onde de choc nous aurait tous tués. Là, je me suis déjà senti martelé par un courant d'air surchauffé qui a propulsé le mât – et nous qui nous y accrochions – en direction du seuil. Puis à travers !

Aussi aisément qu'une clef tournant dans une serrure, nous avons franchi la porte interdimensionnelle jusqu'à l'accueillante démente de l'Entre-Deux.

Mât et cordages se sont métamorphosés en des êtres qui sont partis à toutes jambes, telles des araignées, dans d'anarchiques enchevêtrements d'odeurs de pamplemousse dignes d'un dessin animé. J'ai jeté un coup d'œil par la fente que nous venions de traverser, de plus en plus mince. Mme Indigo – ou ce qui restait d'elle – n'était plus en vue. À cet instant le portail a disparu, si bien que j'ignore encore ce qu'elle est devenue.

« Et Josef ? Et Globule ? » a demandé Jo.

Il y a eu un pétilllement, une explosion d'étincelles émeraude, puis Josef est tombé du ciel juste devant nous, entouré d'une fine bulle qui a rapetissé sous nos yeux, avant de venir vers moi et de se nicher dans la démente, agitée à la manière d'un ballon de baudruche par une brise printanière.

« Je suis là, a dit notre massif camarade. Rentrons chez nous. »

Chez nous ? J'ai eu un coup au cœur en pensant à mon père, à ma mère, à mon frère et à ma sœur. À des endroits et à des gens que je ne reverrais probablement jamais. J'ai porté la main à la pierre que maman m'avait donnée lors de ma dernière nuit là-bas. *Tu fais ce qui est juste*, a-t-elle dit dans mon souvenir.

Merci, Maman, ai-je pensé, et mon chagrin s'est apaisé, même si je doute qu'il disparaisse jamais tout à fait.

Puis j'ai pensé à mon chez-moi. Mon nouveau chez-moi.

$$\{EM\} : = \Omega/\infty$$

nous y ramènerait, où qu'il pût se cacher.

J'ai Marché, et le reste de mon équipe m'a suivi.

CHAPITRE 21

Nous étions tous rassemblés devant le bureau du Vieux : Jai, Josef, Jo, Jakon, J/O et moi-même, et nous attendions depuis presque une heure. Ayant reçu les convocations juste avant le petit déjeuner, nous étions descendus sur-le-champ. Depuis, donc, nous attendions.

Et attendions.

Enfin, un bourdonnement d'appel a retenti. L'assistante du Vieux est entrée dans le bureau puis en est ressortie et s'est approchée de moi.

« Il veut vous parler d'abord, a-t-elle dit. Les autres, attendez ici. »

J'ai souri à mes amis en entrant à mon tour. Si je ne me faisais pas l'effet de mesurer trois mètres de haut, c'est que je me faisais l'effet d'en mesurer cinq. Et même sept. Enfin, tout de même, *soyons sérieux* : je n'appartenais pas à l'Entremonde depuis très longtemps, c'est vrai, mais j'avais accompli, mais *nous avions* accompli un authentique exploit. Six d'entre nous avaient contré une flotte d'invasion de MAGA et détruit le *Malefic*. Au moins une douzaine de mondes conserveraient leur liberté grâce à nous.

Sans vouloir me vanter, c'est le genre de réussite qui mérite des médailles.

Je me suis demandé ce que je dirais si on m'en épinglait une sur la poitrine. Articulerais-je un simple « merci », ou bien ajouterais-je que c'était un honneur mais que je n'avais fait que mon devoir ? Me ridiculiserais-je en bredouillant, comme les acteurs qui remportent un Oscar... ou bien ne dirais-je rien du tout ?

J'avais hâte de le savoir.

Et si on parlait promotion ? Disons les choses telles qu'elles sont : je m'étais comporté en excellent chef d'équipe. J'ai redressé la tête, sorti un peu le menton. De l'authentique graine d'officier.

Rien n'avait changé dans le bureau du Vieux. La grande table de travail emplissait toujours l'essentiel de la pièce, garnie de tas de papiers, de dossiers et de disques. Assis de l'autre côté, le Vieux en personne prenait des notes. Il n'a pas paru remarquer mon arrivée, aussi suis-je resté debout là sans bouger.

Et ce pendant deux ou trois minutes. Enfin, il a refermé le dossier sur lequel il travaillait et relevé les yeux.

« Ah, Joey Harker.

— Oui, Monsieur. » J'essayais d'avoir l'air humble. Ça n'était pas facile.

« J'ai lu votre rapport, Harker. Il y a une chose que je n'ai pas bien saisie : quel a été exactement le stimulus qui vous a rendu la mémoire ? »

— La mémoire ? » La question me prenait au dépourvu. « C'est une bulle de savon, Monsieur. Elle m'a rappelé Globule, et avec Globule, tout le reste m'est revenu d'un seul coup. »

Il a hoché la tête puis rédigé une note sur le rapport.

« Il faudra prendre en compte ce genre de facteur pour nos futurs conditionnements amnésiques, a-t-il dit. Nous ignorons presque tout des fuvmuds. Pour l'instant, vous pouvez conserver la créature avec vous à la base. Cette permission est susceptible d'être révoquée à tout moment. »

Son œil à led a étincelé. Il a pris une autre note.

Tandis qu'il continuait d'écrire, j'ai commencé à me demander s'il n'avait pas oublié ma présence.

L'entrevue ne se déroulait pas tout à fait comme je l'avais imaginé.

« Monsieur ? »

Il a levé les yeux.

« Je me disais... eh bien, que peut-être on aurait une espèce de... enfin, je veux dire, on a fait sauter le *Malefic*, et... »

J'ai laissé mourir ma voix. L'entrevue ne se déroulait *vraiment* pas comme je l'avais imaginé.

Le Vieux a soupiré. Un long soupir las et empli de sagesse, d'expérience. Le genre de soupir qu'on imaginerait poussé par Dieu après six rudes journées de travail, quand la perspective d'un bon dimanche de détente cosmique lui échappe parce qu'un ange lui transmet un rapport concernant la problématique ingestion d'une pomme.

Puis il a appelé par l'interphone : « Introduisez les autres. »

Mes camarades sont entrés dans le bureau, se déployant en éventail.

Le Vieux nous a observés. On ne pouvait ignorer le fait qu'il était assis, nous debout, et qu'on avait l'impression inverse, comme s'il nous avait dominés de haut.

Josef, Jo et Jakon semblaient très contents d'eux. Le sourire de J/O paraissait étalé comme de la confiture sur son visage. Le seul qui n'avait pas l'air absolument enchanté, c'était Jai.

« Bon, a commencé le Vieux. Apparemment, Joey est d'avis que vous six devriez recevoir une médaille ou à tout le moins des remerciements officiels pour l'extraordinaire travail que vous avez accompli. Quelqu'un ici partage-t-il cette opinion ? »

— Oui, Monsieur, s'est exclamé J/O. Est-ce qu'il vous a raconté de quelle manière j'ai vaincu Scarabus à l'épée ? On a été *géniaux*. »

Les autres ont murmuré leur approbation – ou au minimum hoché la tête.

Le Vieux a acquiescé, puis il s'est tourné vers Jai. « Et vous ? a-t-il demandé.

— J'estime que nous avons accompli un exploit remarquable, Monsieur. »

L'œil du Vieux a étincelé.

« Ah, vous estimez cela, vraiment ? » a-t-il demandé.

Puis il a pris une profonde inspiration et attaqué son discours.

Il nous a dit ce qu'il pensait d'une équipe pas même capable d'accomplir une mission d'entraînement élémentaire sans provoquer une catastrophe. Il nous a dit que nos succès étaient attribuables à la chance pure et simple. Que nous avions brisé toutes les règles du manuel, plus quelques-unes n'ayant jamais été incluses dans le moindre manuel de règles ni le moindre manuel de pur bon sens. Il nous a dit que s'il y avait une justice sur n'importe lequel de la myriade de mondes existants, nous aurions tous fini bouillis et emprisonnés dans un bocal. Que nous nous étions montrés trop confiants, insensés, ignorants. Que nous avions pris des risques idiots. Que nous n'aurions jamais dû nous retrouver dans cette situation, et qu'en outre, une fois que nous nous y étions retrouvés, nous aurions dû rentrer à la Ville-Base *sur-le-champ*...

Il a continué ainsi un certain temps.

À aucun moment, il n'a élevé la voix. Ce n'était pas nécessaire.

Quand j'étais entré dans le bureau, je mesurais cinq mètres de haut. Quand il a achevé son discours, je me sentais aussi petit qu'une souris. Une souris handicapée, vouëtée – l'avorton de la portée.

Le silence qui s'est installé alors était assez épais pour emplir un océan, et il en serait resté pour former quelques grands lacs et une mer intérieure. Le Vieux nous a fixés l'un après l'autre en silence. Nous nous concentrons très fort pour ne pas le regarder – ni nous regarder les uns les autres.

Et puis il a ajouté : « Toutefois, j'estime que vous six avez un certain potentiel en tant qu'équipe. Bien joué. Vous pouvez disposer. »

Nous sommes sortis à la queue leu leu, la tête basse, pour aller nous rassembler en masse compacte sur le terrain de manœuvres. Le soleil était à la moitié de son zénith. Un vent frisquet soufflait sur la Ville-Base. Notre cité en perpétuel mouvement dérivait au-dessus d'une forêt dense qui donnait l'impression de s'étendre sur des milliers d'hectares – et c'était probablement le cas. Comme nous passions au-dessus d'une clairière, un animal évoquant un rhinocéros géant pourvu de deux cornes côte à côte a levé les yeux vers nous.

Je crois que nous étions tous en état de choc.

Globule évoluait lentement dix mètres au-dessus de nos têtes.

Quand il nous a remarqués, il est descendu se poster à trente centimètres de mon épaule droite.

Il fallait que quelqu'un dise quelque chose, mais personne ne voulait être le premier à parler.

Finalement, Josef a secoué la tête. « Qu'est-ce qui s'est passé, exactement, là-dedans ? »

J'ai souri, montrant brusquement des dents à la blancheur éclatante. « Il a dit qu'on formait une équipe. »

Un petit moment de silence s'est encore écoulé.

« Et qu'on avait du potentiel, a ajouté fièrement Jakon.

— Et que je pouvais garder Globule, ai-je renchéri.

— Alors, on est sept dans l'équipe, pas six, a remarqué Jo, pensif, en déployant ses ailes sous le soleil du matin. Et il a dit "bien joué", non ? Le Vieux a dit "bien joué". À nous.

— Tu entends ? ai-je lancé à Globule. Tu fais partie de l'équipe, toi aussi. » Il ondulait lentement, des orangés et des cramoisis satisfaits se poursuivant à sa surface de bulle de savon. Je ne savais toujours pas s'il me comprenait ou non mais je crois bien que c'était le cas.

« Je nous trouve toujours géniaux, a déclaré J/O. Et en plus, on a du potentiel. On n'a pas besoin de médaille. Je préfère nettement avoir du potentiel qu'une médaille.

— Je me demande si on peut encore manger, a dit Josef. Je suis affamé. »

Nous l'étions tous, hormis peut-être Globule, aussi sommes-nous allés prendre le petit déjeuner.

Nous avions presque terminé quand les alarmes se sont mises à sonner. Courant nous poster devant l'écran-info, au fond du couloir voisin du réfectoire, nous avons observé les images qui s'y formaient.

« Une équipe est en danger ! a constaté Josef. Une attaque du Binaire sur la coalition de BordMonde. C'est Jerzy et J'r'ohoho. »

La voix du Vieux a retenti dans un haut-parleur. « Joey Harker ! Rassemblez votre équipe ! Départ immédiat ! »

J'ai regardé mes camarades. Ils étaient prêts. Moi aussi.

L'équilibre doit être maintenu.

Je me suis concentré, et l'Entre-Deux s'est épanoui devant nous.

Nous avons Marché.

POSTFACE

Nous avons commencé à parler d'*Entremonde* vers 1995. Michael concevait alors des dessins animés chez DreamWorks, et Neil, à Londres, travaillait sur la série télé *Neverwhere*. Nous estimions que cela pourrait faire une bonne histoire d'aventures destinée à la télévision. Durant la fin des années 90, nous avons donc tenté d'expliquer notre idée – une organisation entièrement composée de divers Jo/e/y Harker, tentant de préserver l'équilibre entre science et magie dans une infinité de réalités possibles –, et nous avons vu le regard de nos interlocuteurs devenir vitreux. Les producteurs de télévision sont capables d'assimiler certains concepts, avons-nous estimé alors, mais pour certains autres, c'est sans espoir. Plus tard, alors que s'achevaient les années 90, l'un de nous a eu une idée : pourquoi ne pas écrire un roman ? Si on leur racontait l'histoire de manière simple et concise, même les décideurs de la télé réussiraient à la comprendre. Or donc, lors d'une journée enneigée, Michael a rejoint Neil dans son petit coin du monde, chargé d'un ordinateur, et, tandis que rugissait la bise, nous avons écrit ce livre.

Peu après, nous avons appris que les décideurs de la télévision ne lisaient pas non plus de romans, nous avons poussé un grand soupir et poursuivi nos existences.

Entremonde est demeuré quelques années dans un tiroir, mais lorsque nous l'avons montré à certaines personnes récemment, elles ont estimé que d'autres lecteurs seraient susceptibles de l'apprécier. Nous l'avons donc sorti du tiroir pour lui donner un coup de peigne. Nous espérons que cette histoire vous a plu.

Neil Gaiman et Michael Reaves 2007